2023-2024

Master 2 – Etudes sur le Genre

Le genre au regard des pratiques agricoles

La virilité et les pratiques écologiques dans les agricultures : étude de cas en Normandie

Solange Lemonnier

Sous la direction de
Nicole Roux

Membres du jury

Nicole Roux | Professeure de sociologie et maîtresse de conférences

Edith Gaillard |Professeure de sociologie et maîtresse de conférences

Soutenu publiquement le :

10 juin 2024

Engagement de non plagiat

Je, soussignée Solange Lemonnier,

déclare être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publié sur toutes formes de support, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce mémoire.

Le 25/05/2024

Remerciements :

Un grand merci à ces vingt chef·fes d'exploitation, retraitées et futur·es chef·fes d'exploitation qui m'ont ouvert la porte de leur foyer, de leur ferme, de leur champs et m'ont fait suffisamment confiance pour me communiquer, souvent avec fierté leur vécu, leurs expériences, leur histoire de vie. Merci de faire vivre nos campagnes. Sans vous, cet écrit serait impossible.

Un grand merci à Nicole Roux pour son encadrement et son soutien et Edith Gaillard pour avoir accepté de faire partie du jury.

Une tendre pensée à ma famille, qui a aiguillé un peu malgré elle, ce choix de sujet.

Enfin, merci à Noémie, Aude et Laure-Anne d'avoir fait preuve d'une patience infinie et d'une aide ponctuelle mais toujours bienveillante et merci à Aashika, Teri, Laure-Anne et Noémie pour leur relecture et correction.

Résumé :

Penser la virilité comme un attribut que chaque genre peut plus ou moins posséder permet d'appréhender certaines pratiques professionnelles dont les pratiques agricoles mais permet surtout de décentrer d'un binarisme réflexif. Prendre comme prisme d'analyse les milieux agricoles donne à voir des orientations politiques et sociétales qui favorisent des valeurs virilistes qui sont le dépassement de soi, la force, la performance. Ces valeurs sont aussi celles partagées par le capitalisme. Ces dernières empêchent à la fois de pratiquer une agriculture qui tient compte des revendications du GIEC (Groupes d'Experts Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat) mais également de conscientiser des rapports de genre sensible au sein des différentes sphères que sont le foyer, l'exploitation et les dialogues pour la prise de décisions. C'est pourquoi l'agroécologie qui propose une réflexion holiste nous semble une réponse adéquate pour répondre à cette transition agricole nécessaire qui ne peut se faire sans un changement social. Il ne s'agit plus juste de dire que les femmes sont détentrices de valeurs plus écologiques mais tenter de comprendre celles et ceux qui ne voient pas l'urgence écologique.

Thinking of virility as an attribute that each gender can more or less possess allows us to apprehend certain professional practices, including agricultural practices, but above all it allows us to decentralize from a reflexive binarism. Taking the agricultural world as a prism for analysis reveals political and societal orientations that favor the virilist values of surpassing oneself, strength and performance. These values are also shared by capitalism. These values make it impossible to practice agriculture in line with the demands of the IPCC (Intergovernmental Panel on Climate Change), but also to raise awareness of sensitive gender relations within the various spheres of home, farm and decision-making dialogues. This is why agroecology, which proposes a holistic approach, seems to us to be an appropriate response to this necessary agricultural transition, which cannot take place without social change. It's no longer just a question of saying that women hold more ecological values, but of trying to understand those who don't see the ecological urgency.

Sommaire

Engagement de non plagiat..... 1
Remerciements :..... 2
Résumé :..... 3
Sommaire..... 4
Glossaire :..... 6
Introduction :..... 7
1. Enquêter dans les milieux agricoles..... 10
1.1. Des entretiens semi-directifs comme matériaux de recherche..... 11
1.1.1. Un premier échantillon de recherche..... 11
1.1.2. Un second échantillon de recherche..... 12
1.2. Un stage au cœur de l'agriculture Normande et des manifestations..... 14
1.2.1. Un stage au coeur des milieux agricoles normands..... 14
1.2.2. Un contexte de révolte..... 15
1.2.3. Qui donne à voir une hégémonie agricole..... 16
1.3. L'utilisation des notions..... 17
1.3.1. Paysan·ne ou agriculteur·ice ?..... 17
1.3.2. La virilité comme un attribut en dehors d'un genre précis..... 18
Conclusion chapitre 1 :..... 20
2. La socialisation des agriculteur·ices et leur représentation..... 20
2.1. La transmission du patrimoine/patronyme, un héritage masculin ?..... 21
2.1.1. L'héritier au masculin..... 22
2.1.2. Les NIMA ou non-issu·es du milieu agricole..... 25
2.1.3. Être connu·e ou reconnu·e..... 27
2.2. La transmission d'une culture agricole : une condition pour être un·e bon·nne agriculteur·ice ?..... 31
2.2.1. L'intervention de cette « culture agricole » dès le plus jeune âge..... 31
2.2.2. Et si on ne l'a pas reçu ?..... 33
2.2.3. Et s'il s'agissait d'un carcan ?..... 36
2.3. La formation..... 38
2.3.1. Des agriculteur·ices du sans diplôme au bac+ 5..... 39
2.3.2. Des orientations politiques dans l'enseignement agricole..... 41
2.3.3. Et une fois installé·es, comment se former ?..... 43
Conclusion du chapitre 2 :..... 46
3. Le rapport au métier d'agriculteur·ice..... 47
3.1. La force : un concept intrinsèque à la notion de travail ?..... 47
3.1.1. Un corps-machine qui crée un rapport de force..... 48

3.1.2. Une force psychologique pour une force physique....53
3.1.3. Quelle place pour l'humilité dans l'agriculture ?....57
3.2. La nouvelle notion du bien-être chez les agriculteur·ices....61
3.2.1. "Les agriculteur.ices ne comptent pas leur temps de travail" : un temps révolu ?.. 61
3.2.2. La place donnée aux vacances.... 63
3.2.3. Le confort sur la ferme, le salaire et la protection sociale.... 65
3.3. Le travail avec les autres humain·es selon l'engagement choisi....68
3.3.1. Sur l'exploitation....68
3.3.2. Dans les décisions.... 72
3.3.3. Au sein du foyer....76
Conclusion chapitre 3 :.... 78
4. Leur rapport à la nature et aux animaux.... 79
4.1. Le soin des bêtes.... 80
4.1.1. Des fluctuations dans le rapport empathique aux animaux....80
4.1.2. Le rapport financier aux animaux.... 83
4.1.3. La place du bien-être animal.... 85
4.2. Le soin de la nature.... 90
4.2.1. Un rapport fluctuant avec l'éthique environnementale....91
4.2.2. La réflexion autour de l'exploitation.... 95
4.2.3. Proposer des modèles alternatifs pour contrer des politiques uniques industrielles.... 98
4.3. Comprendre l'écologie, un premier pas pour comprendre les rapports de dominations entre les hommes et les femmes....100
4.3.1. L'apport des pratiques agroécologiques....101
4.3.2. L'attention, une réponse pour des pratiques écologiques....103
4.3.3. L'écologie et le genre.... 106
Conclusion du chapitre 4 :.... 107
Conclusion :.... 108
Bibliographie....113
Annexe :....124
Annexe 1 : guide d'entretien utilisé en 2023-2024.... 124
Annexe 2: Tableau des thèmes et rhèmes analysés en 2023-2024....127
Annexe 3 : Synthèses d'entretiens 2022-2023 et 2023-2024....133
Annexe 4 : Orientation technico-économique en Normandie, source : Agreste, 2020.....154
Annexe 5 : Localisation des différent·es enquêté·es en Normandie :....155
Annexe 6 : Entretiens 2023-2024, collectifs ou individuels.... 156
Annexe 7 : Tableau informatif des données de l'échantillon 2023-2024....157

Glossaire :

Anses : Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail

AOP : Appellation d'Origine Protégée

CIVAM : Centre d'Initiative pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural

Cuma : Coopérative d'utilisation de matériels agricole

DJA : Dotation Jeune Agriculteur

EARL : Exploitation Agricole à Responsabilité Limitée

ETA : Entreprise de travaux agricoles

HVE : Haute Valeur Environnementale

FNAB : Fédération Nationale d'Agriculture Biologique

FNSEA : Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles

GAEC : Groupement Agricole d'Exploitation en Commun

GIEC : Groupes d'Experts Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat

GIEE : Groupement d'Intérêt Économique et Environnemental

JA : Syndicat Jeunes Agriculteurs

MODEF : Mouvement de défense des exploitants familiaux

MSA : Mutualité sociale agricole

NIMA/IMA : Non-Issu·es du Milieu Agricole ou Issu·e du Milieu Agricole, acronymes utilisés au sein des Chambres d'agriculture

OP : Organisations de Producteurs

PAC : Politique Agricole Commune

SAFER : Sociétés d'Aménagement Foncier et d'Etablissement Rural

SAU : Surface Agricole Utile

TANGGO : Transmettre aux Nouvelles Générations par les GrOupe

Introduction :

Un premier travail en master 1 avait pour projet de comprendre la place des femmes dans les milieux agricoles. Je me suis vite rendue compte que, « lorsqu'elles sont rendues visibles, c'est bien souvent à propos de « qualités » naturalisées (dites « féminines » ou de leur position dans la structure familiale (elles demeurent, dans les représentations, des femmes d'agriculteurs) » (Lemarchant et Seillier, 2021)[1]. C'est notamment le cas lors du discours de Gérard Larcher, président du Sénat en 2017 qui, pour introduire la table ronde « Être agricultrice en 2017 » s'exclame : « Les femmes paraissent avoir une sensibilité spécifique. Selon des études menées par le ministère de l'Agriculture -, elles montrent une appétence plus grande pour les nouvelles demandes de la société, qu'il s'agisse de la filière bio ou de la vente directe. Elles sont également en pointe pour développer des projets d'agrotourisme et permettre ainsi de promouvoir le monde agricole et de diversifier les sources de revenus des exploitants agricoles »[2]. Cette « sensibilité spécifique » n'est pas expliquée et semble être naturelle. Mais spécifique par rapport à quelle norme ?

Ainsi ma problématique s'impose en miroir à des études, de plus en plus nombreuses, qui mettent en lumière le rôle majeur des femmes dans les processus de transitions. Si nous partons du principe que ces femmes sont plus sensibles que les hommes, pourquoi ne pas poser la question dans l'autre sens ? Pourquoi seraient-elles plus sensibles que les hommes qui ne le seraient pas assez ? Il semblerait également admis que sensibilité et écologie vont de pair. Cette recherche se propose d'interroger cette chaîne de raisonnement et de retourner le stigmate. Considérer que les femmes sont plus sensibles à l'environnement que les hommes voudrait dire que les hommes le seraient moins par rapport aux femmes. Je souhaiterais donc changer de point de vue. Alors que les enquêtées elles-mêmes se présentent en comparaison à un homme, je souhaiterais poser la question dans l'autre sens, et tenter de décentrer du référentiel masculin trop souvent utilisé et notamment dans la sociologie du travail, relativement androcentré.

[1] LEMARCHANT Clotilde, SEILLER Pauline, « Agricultrices », *Travail, genre et sociétés*, 2021/1 (n° 45), p. 25-30.

[2] Le Sénat. *Etre agricultrice en 2017* (22/02/2017) organisé par le sénat rapport d'information n° 579 (2016-2017) de Mme Chantal JOUANNO, fait au nom de la délégation aux droits des femmes, déposé le 13 juin 2017

De fait, les normes de genre traditionnelles associent souvent la virilité à des traits tels que la force, la domination et la prise de risque dont les hommes s'emparent. Je prendrai le parti de suivre la définition de la virilité donnée par Haude Rivoal, sociologue du travail et du genre, comme un attribut qui n'est pas uniquement lié au genre masculin mais qui peut être investi par le genre féminin (2021)[3]. Ainsi, le concept de la virilité est considéré comme un ensemble d'attributs qui peuvent être partagés par les deux sexes, transmis par la socialisation, au travers d'interactions. Pour autant, être virile ne veut pas dire être masculine. Il s'agit ici davantage de penser les femmes comme autoritaires, violentes ou performantes et déconstruire une construction sociale sexiste. De cette façon, ces femmes que l'on pourrait appeler puissantes et qui interviennent dans les fictions de Virginie Despentes seraient également présentes dans les campagnes normandes.

L'objectif de ce mémoire est donc d'identifier un système d'attitude composé de valeurs, transmises par la socialisation qui sous-tend un système de conduites, ici des comportements qui favorisent des pratiques écologiques agricoles. De fait, ces traits de virilité peuvent parfois être perçus comme incompatibles avec les pratiques écologiques. Ces pratiques mettent l'accent sur le respect de l'environnement et passe par un autre rapport au travail de la terre, la non-utilisation de produits phytosanitaires, par exemple.

Cette interrogation du lien entre genre et écologie a commencé en première année lorsque j'ai découvert l'enquête menée par la FNAB (Fédération nationale d'Agriculture Biologique) qui met en avant l'égalité des personnes au sein de sa charte. Pourquoi n'y-avait-il pas les mêmes notions abordées dans l'agriculture conventionnelle ? Surtout, au sein des témoignages de ma première enquête, je me trouvais confrontée à des profils d'agricultrices qui ne répondaient pas à ces pratiques ou uniquement pour des raisons de performances économiques. Par conséquent, lorsque ce modèle économique n'est plus soutenu par l'Etat, je pense notamment aux aides de maintien en agriculture biologique qui ont été supprimées, les agriculteur·ices font une transition inverse.

Par ailleurs, cette virilité comme problématique envers l'environnement est mis en avant dans *Le coût de la virilité* : « L'éducation dispensée aux garçons les conditionne donc davantage à acquérir des biens et à adopter un mode de vie extrêmement polluant pour la

[3] RIVOAL Haude, *La fabrique des masculinités au travail*, éd. La dispute, 2021

planète » (Peytavin, 2023)[4]. Avant cela, je me suis intéressée à l'écoféminisme qui propose de révéler ces différents aspects de la domination masculine et les enjeux et les conséquences à être femme au contact de la nature. Jeanne Burgart Goutal, philosophe, propose un ouvrage éclairant, *Être écoféminisme : théories et pratiques* (2020). Au sein de ce dernier, elle mène une véritable enquête sur les différentes manières d'être écoféministe et la façon dont se positionne ce mouvement par rapport à d'autres mouvements uniquement féministes ou écologiques. A la fin de cet essai, elle pointe une méfiance que l'écoféminisme peut révéler : « le retour d'un discours piégeux sur le rôle des femmes et du féminin pour sauver la planète - bref d'une écologie ignorant le féminisme »[5]. Ainsi, elle cite une théologienne écoféministe, Rosemary Radford Ruether qui écrivait en 1975 au sein de *New Woman, New Earth* : « Les femmes doivent se méfier du rôle symbolique qu'on leur demandera de jouer dans la crise écologique telle qu'on l'analyse au sein de la culture patriarcale. [...] c'est le mode de vie des hommes, davantage que celui des femmes qui doit connaître les plus profondes transformations ». Pourquoi les hommes sont-ils moins détenteurs de pratiques plus écologiques, est-ce vraiment le cas ? Est-ce que finalement ça ne serait pas les hommes qui ne serait pas assez écologique ? Plus largement, et pour éviter une binarité dans ma réflexion, quels sont les freins à des pratiques plus respectueuses de l'environnement ? La virilité en ferait-elle partie ?

Pour tenter de répondre à ces hypothèses et questionnements, ce mémoire se verra divisé en quatre chapitres. Le premier présentera mon échantillon de recherche, composé des entretiens de première année et de deuxième année, mais également du stage que j'ai effectué au sein de l'organisme majeur de l'agriculture normande, les Chambres d'Agriculture. Au sein de ce chapitre, la méthodologie utilisée y sera présentée. Ensuite, la réflexion se portera sur la socialisation des agriculteur·ices au regard des différentes représentations qu'iels peuvent avoir du métier. Ce second chapitre présentera la façon dont la virilité prend place dans cette socialisation Pour poursuivre, c'est leur rapport à ce métier qui va être interrogé dans un troisième chapitre. Ce métier passe par des rapports de force qui se verront analysés au regard d'une nouvelle façon d'être au travail, avec soi-même et avec les autres. Enfin, un quatrième chapitre sera consacré au rapport qu'iels portent aux animaux, à la nature, et la

[4] PEYTAVIN Lucile, *Le coût de la virilité : ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes,* 2023, éd. Le livre de poche
[5] MENDRAS Henri, *La fin des paysans*, éd Babel, 1967, p. 292

façon dont cela s'inscrit dans un rapport à l'égalité professionnelle, compris comme rapport social, explicitant le continuum du rapport à l'environnement.

1. Enquêter dans les milieux agricoles

Au sein de ce mémoire, deux échantillons de recherche seront mobilisés. Effectivement, ce dernier s'ancre dans la suite de ma première année de master qui s'intéressait aux discriminations de genre dans les milieux agricoles en me focalisant sur les pratiques des cheffes d'exploitations. Pour les deux échantillons, j'ai utilisé deux guides d'entretiens qui mettaient en avant les points à aborder : l'éducation et la socialisation au métier, les représentations des compétences techniques nécessaires au métier, la division sexuelle, la santé, les représentations du métier (Annexe 1). Ces derniers me permettaient de ne pas tendre vers une simple conversation. L'écoute active et méthodique a été soutenue par les trois types de relances, réitérative, interrogative et déclarative, et m'a permis d'obtenir un matériau de recherche conséquent, avec des entretiens autobiographiques qui vont de quarante-cinq minutes à trois heures. Chaque entretien était enregistré, la prise de note était fortement limitée, les enquêtées du premier échantillon tentaient régulièrement de voir ce que j'écrivais ce qui pouvait rompre le fil de l'entretien. Ainsi, en 2023-2024, je ne prenais aucune note ou uniquement dans le cas où l'enregistrement était éteint. L'intensité de chaque témoignage différait quelque peu selon l'enquêté·e ; allant de l'intensif : iels étaient très ému·es par ce qu'iels me transmettaient ; et des entretiens plus extensifs avec une implication moindre des enquêté·es. J'ai retranscrit chacun des entretiens au mot près, j'ai ensuite mis en évidence les passages, les phrases, les mots ou les blancs intéressants pour mon objet d'étude. Chaque enquêté·e a été anonymisé·e. Pour ce faire, j'ai changé le prénom de l'enquêté·e en suivant l'arbre des prénoms que propose Baptiste Coulmont [6]. De fait, le prénom est « un indicateur de position sociale : l'âge et le sexe peuvent être facilement estimés, le milieu social globalement »[7]. Il m'importait donc de ne pas faire une simple opération technique qui aurait pu réduire la bonne compréhension des cas, mais bien de produire l'anonymat. Par la suite, j'ai effectué un tableau, avec les différents thèmes qui revenaient régulièrement, puis les rhèmes (Annexe 2) à partir des synthèses d'entretiens (Annexe 3). Ce travail d'analyse des

[6] COULMONT Baptiste, « Communautés de prénoms » publié le 21/07/ 2019 en ligne
[7] COULMONT Baptiste , « Le choix du prénom », publié le 30/01/2006 en ligne

données mis en perspective avec d'autres recherches scientifiques m'a permis de questionner ce que signifie « être agriculteur·ice », la façon dont iels ont construit et construisent toujours leur place entre le foyer, l'exploitation et la pratique qu'iels font de leur métier.

1.1. Des entretiens semi-directifs comme matériaux de recherche

1.1.1. Un premier échantillon de recherche

En 2022-2023, j'avais rencontré dix cheffes d'exploitations auprès desquelles j'ai effectué une enquête de type qualitative et des entretiens semi-directifs. Ces dernières sont toutes des femmes blanches, cis-genre et hétérosexuelles. Olivier Couture, membre de la Confédération paysanne, m'a transmis un certain nombre de contacts de syndiquées mais aussi de ses voisines qui m'ont elles-mêmes transmis de nouveaux contacts. La Confédération paysanne est un syndicat qui véhicule des valeurs de gauche, trois agricultrices en faisaient partie. Les autres ne sont pas syndiquées. Les enquêtées ont entre 16 et 73 ans ce qui donne une moyenne d'âge de 38 ans et l'âge médian est de 30 ans. Il s'avère qu'en Normandie, le type de main-d'œuvre privilégié est majoritairement familial avec des exploitant·es proches de l'âge retraite (Agreste, 2020)[8]. Au sein de mon échantillon, sept enquêtées ont repris derrière un membre de la famille parti à la retraite. Dans deux cas, il s'agissait d'un membre de la famille de leur associé·es qui laissaient une place vacante, elles sont donc des associées extérieures à la ferme familiale. Pour cinq d'entre elles, leur installation date de moins de cinq ans. Six sont en agriculture biologique, et les autres en agriculture conventionnelle. Trois sont en exploitation individuelle. Au niveau de leur SAU (Surface Agricole Utile), il en résulte des réponses qui vont de 7 ha à jusqu'à plus de 250 ha. Six des exploitantes ont une SAU supérieure à la moyenne nationale (69 ha). Il importe de préciser que généralement la taille dépend également du type d'agriculture. Ainsi, les plus grandes exploitations parmi les enquêtées sont en système laitier tandis que la plus petite est en maraîchage. Les enquêtées regroupent à la fois des productions laitières, des productions maraîchères, de la polyculture et certaines ont développé un atelier de vente directe, au travers une diversification. La majorité

[8] VizAgreste : le recensement agricole 2020 en dataviz (agriculture.gouv.fr)

des agricultrices rencontrées (sept sur les dix) sont, ont été, ou souhaitent être en système laitier, la Normandie étant un bastion du modèle laitier.

1.1.2. Un second échantillon de recherche

Lors de cette seconde phase d'enquête, j'ai donc ouvert mon échantillon de recherche à des hommes et également aux salarié·es et conjoint·es agriculteur·ices. Cet échantillon a pris forme par la méthode du bouche à oreille ou « boule de neige ». Ainsi il s'est trouvé restreint à un seul type d'agriculture bovin-lait/polyculture avec une relative équivalence entre les exploitations biologiques et conventionnelles. Cette donnée reste représentative d'une agriculture privilégiée en Normandie : bovin-lait/ polyculture, surtout au nord-ouest, zone géographique où j'ai effectué mes entretiens. (Annexe 4 et 5) Un couple était syndiqué à la Confédération paysanne et deux salarié·es auprès des JA (Jeunes Agriculteurs). Pour les deux familles en agriculture biologique interrogées, sans le savoir, je me suis retrouvée à interroger les familles connues et reconnues au sein de la région, de par leur visibilité. De fait, ces deux familles prennent souvent la parole et donnent une vraie importance à être représentées. Ainsi, leurs discours pouvaient apparaître très construits contrairement à d'autres. J'ai donc, une nouvelle fois, effectué une enquête de type qualitative auprès de quatorze agriculteur·ices de Normandie, sept femmes et sept hommes blanc·hes, cis-genre et hétérosexuel·les. Ces deux échantillons sont donc représentatifs d'un terrain avec peu de diversité. Les enquêté·es ont entre 23 ans et 88 ans, ce qui donne une moyenne d'âge de 41 ans avec un âge médian de 27 ans. Six des enquêté·es sont encore salarié·es et s'apprêtent à s'installer d'ici le début 2025. Les projets d'installation sont divers entre la reprise d'une exploitation familiale de parents par la fille ou d'un père par le fils, une installation sur une ferme non familiale, avec un conjoint ou en individuel. Également, pour celles et ceux déjà installé·es, cette installation a eu lieu à des âges différents, avec des parcours de vie plurielle. Certain·es étaient salarié·es à l'extérieur avant de s'installer, d'autres se sont installés dès leur plus jeune âge ou encore étaient étudiantes dans le supérieur. Six des enquêté·es travaillent sur des exploitations biologiques, cinq depuis plus de 10 ans et une depuis 7 ans. Au niveau de leur SAU, il en résulte des réponses qui vont de 90 ha jusqu'à plus de 230 ha, pour une moyenne en Normandie de 74 ha contre 69 ha, moyenne nationale. Ainsi tous·tes les enquêté·es ont une exploitation d'une SAU supérieure à la moyenne régionale. Ici, toutes les exploitations sont

en bovin-lait avec plus ou moins de polyculture. Une exploitation propose de la vente directe à la ferme et un atelier de transformation. Deux fermes sont composées d'un ou de plusieurs robots[9] de traites qui ont d'ailleurs été souvent abordés dans les autres entretiens. L'échantillon est composé ici de onze personnes qui travaillent en couple. Marie, désormais à la retraite, travaillait également avec son mari. Pour Hannah, 23 ans, son père lui fait d'ailleurs remarquer qu'intégrer son copain sur la ferme pourrait être une solution. J'ai donc enquêté quatre couples et une famille, et les entretiens se sont déroulés de manière différente. Fanny et Mathieu, 23 ans, étaient ensemble et il s'est déroulé chez Mathieu. Pour le second, j'ai d'abord enquêté Salomé, 24 ans, seule dans le bureau de l'exploitation, puis une fois l'entretien terminé, Julien, 27 ans est arrivé et Salomé est restée. Timoté, 54 ans et Valentine, 55 ans, ont tenu à le faire chacun·e leur tour mais cette fois-ci, il a eu lieu en visio. Mais, leur discours était très similaire. De fait, iels ont l'habitude de prendre la parole, de communiquer sur leur exploitation et sur leur travail. Pour Clotilde et Christophe, qui ont tous deux 52 ans, la situation était quelque peu différente. Une fois de plus, l'entretien s'est déroulé en visio mais Clotilde qui restait dans la pièce ne voulait pas venir devant la caméra, elle vaquait autour, quand je posais des questions adressées à cette dernière, elle répondait au loin et c'est Christophe qui devait les répéter. Pour autant, à certains moments, elle s'avançait devant la caméra pour m'expliquer quelque chose plus en détail. Ici, il aurait sûrement été plus intéressant de les enquêter en direct. Ce malaise ou cette timidité face à l'écran de téléphone témoigne bien aussi de son effacement dans les décisions de la ferme et de son manque de légitimité à être agricultrice. Enfin, je suis allée chez Pierre, 54 ans et Isabelle, 53 ans, avec lesquel·les j'ai commencé l'entretien puis leur fille, Hannah, salariée sur l'exploitation, et avec qui je suis entrée en contact, nous a rejointe. J'ai donc effectué cinq entretiens individuels, les autres étaient des entretiens collectifs (Annexe 6). Ces derniers demandent de réussir à avoir un équilibre dans le partage de parole, pour s'assurer d'avoir les réponses des deux enquêtées. Pour autant, la dynamique discursive est grande, lorsque je les citerais je prendrais en compte la typologie des dynamiques d'interaction discursive (sollicitation, adhésion, confirmation, interpellation, spéculation, défiance et contradiction.). De plus, le partage de la parole est un témoin important des rapports de dominations entre les sexes. Ainsi, pour certains couples, ce déséquilibre, que je peux rendre visible par le nombre de

[9] PORCHER Jocelyne, SCHMITT Tiphaine, « Les vaches collaborent-elles au travail ? Une question de sociologie », *Revue du MAUSS*, 2010/1 (n° 35), p. 235-261.

mots, est significatif. Le travail d'analyse des données mis en perspective avec d'autres recherches scientifiques mais également avec mon enquête de première année et mon stage, présenté ci-dessous, me permet de questionner leur vision du métier, ce qu'iels y priorisent, pourquoi et comment.

1.2. Un stage au cœur de l'agriculture Normande et des manifestations

En Normandie, les territoires agricoles représentent 68% des surfaces[10]. Les terres arables correspondent à 40% de ces surfaces et augmentent depuis 2016. A contrario, les prairies correspondent à 27% et ne cessent de diminuer. Entre 2010 et 2020, 25% du nombre d'exploitations a disparu. Ainsi, on compte 26 510 exploitations contre 35 374 en 2010. Pourtant, la SAU a à peine baissé : 1979 854 en 2010 contre 1 952 85660 en 2020 soit une baisse de 1,36%. 6 % de la SAU de Normandie est engagée en agriculture biologique en 2020. En 2013, il y avait un peu plus de 1062 ha de surface BIO, en 2022, 137 520 ha sont cultivés en bio[11]. De la même manière, la production de lait bio a triplé en 10 ans. Pourtant, et il n'y a pas encore de statistique pour le dénombrer précisément mais on repère des exploitations bio qui font une transition inverse pour des raisons qui se voudraient économiques. En outre, mon stage de fin d'année effectué au sein des Chambres d'Agriculture de Normandie s'ancre dans un contexte dit de « renouvellement des générations » mais également dans un contexte de révolte important qui a marqué la France et l'Europe.

1.2.1. Un stage au coeur des milieux agricoles normands

Le stage effectué en parallèle de la rédaction de ce mémoire, au sein des Chambres d'agriculture de Normandie du 4 janvier 2024 au 13 mai 2024 m'a permis d'avoir accès à un grand nombre d'informations sur les politiques agricoles, les services proposés, les données statistiques de Normandie et les agriculteur·ices. Ce stage a pour but de développer et d'accompagner l'entrepreneuriat au féminin. Mon stage se construisait autour de trois missions : construire un projet de mentorat à proposer aux futures installées, communiquer autour de "l'entrepreneuriat au féminin", repérer et comprendre les fonctionnements des

[10] Agreste, *Mémento de la statistique agricole en Normandie, novembre* 2022
[11] Agence Bio, chiffres clé 2022

groupes en non-mixité. Il vient surtout en réponse à une crainte portée par un grand nombre d'organismes agricoles : « le renouvellement des générations ». Il importe de rendre le métier attractif et si les hommes ne sont plus intéressés, peut-être devrions-nous nous intéresser aux femmes. Ainsi, une première enquête a été diffusée auprès des cheffes et futures cheffes d'exploitation pour connaître les freins et les moteurs à l'installation. Mais ce stage m'a surtout permis d'assister à un grand nombre de réunions, de formations, et d'échanges entre des agriculteur·ices, des animatrices et des conseillères. J'ai moi-même pu échanger avec certain·es acteur·ices du milieu agricole dont les propos pourront intervenir au sein de cet écrit.

1.2.2. Un contexte de révolte

Par ailleurs, ce stage et ces entretiens s'ancrent dans un contexte de révolte dans les milieux agricoles français. En octobre 2023, les mouvements débutent sous l'initiative des JA et de la FNSEA (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles). Ces derniers retournent les panneaux signalétiques à l'entrée des villes d'Occitanie, initiative parfois baptisée « On marche sur la tête », suivie dans de nombreuses régions françaises, dont la Normandie. Puis ces mouvements s'intensifient dans toute la France avec la mobilisation des trois syndicats majoritaires : la Coordination Rurale, la Confédération paysanne et la FNSEA. Les mouvements sont pluriels et peuvent varier selon les initiatives des syndicats : manifestations, blocages routiers, blocage du marché de Rungis. La Confédération paysanne en parallèle appelle au blocage des centrales d'achat de la grande distribution. Plusieurs événements sont à prendre en compte dans ces révoltes qui ont également touché l'Europe : « des événements climatiques extrêmes, la flambée de leurs coûts de production et les conséquences commerciales de la guerre en Ukraine »[12]. De fait, les agriculteur·ices voient la baisse de leur revenus avec des écarts importants (25% des agriculteur·ces gagnent plus de 100 000€ par an, et 25% gagnent moins de 30 000€ par an[13]), la hausse des charges, la concurrence déloyale permise par les accords de libre-échange et à cela s'ajoutent des normes et une réglementation complexe liées aux directives européennes. Ces dernier·es demandent des actions concrètes. Le 26 janvier, Gabriel Attal, alors Premier ministre, prend une série de

[12] Fabien Jannic-Cherbonnel, « Manifestations d'agriculteurs en Europe : comment expliquer ce mouvement qui prend de l'ampleur et gagne la France ? [archive] » , sur *francetvinfo.fr*, 19 janvier 2024
[13]BLAST, *AGRICULTURE : POUSSÉE DE COLÈRE D'UN MONDE EN CRISE*, le 23 février 2024 https://youtu.be/wE_iCFECr7E

mesures en réponse à ces mouvements : l'annulation de la hausse de la taxe sur le gazole non routier, la sanction du non-respect de la loi EGalim qui vise à protéger les revenus des agriculteurs ; « Dix mesures de simplification immédiates » ; la rapidité des aides d'urgence ; et une remise en cause de l'accord commercial entre l'Union européenne et le Mercosur.[14] Ces mesures sont peu convaincantes pour les syndicats et notamment pour la FNAB qui appelle à une mobilisation le 7 février. La FNAB estime que l'agriculture biologique « est abandonnée par le gouvernement » et que Gabriel Attal n'a pas pris en compte les revendications des producteur·ices bio[15]. Enfin, le 24 février 2024 correspond au 60e salon international de l'agriculture, il se déroule sous de nombreuses tensions avec la venue d'Emmanuel Macron qui se trouve bousculé par les agriculteurs de la Coordination Rurale et de la FNSEA.

1.2.3. Qui donne à voir une hégémonie agricole

Une posture « deux poids, deux mesures » a été régulièrement reprochée au gouvernement par les écologistes : « Contrairement à la Confédération paysanne ou au Modef (Mouvement de défense des exploitants familiaux), marginalisés pour leurs actions en faveur d'une agriculture à taille humaine et d'un changement de pratique sur les pesticides. Ce qui n'est pas vraiment du goût du ministre de l'Agriculture, Marc Fesneau, et de son cabinet, dont deux des conseillers ont été recrutés dans deux grands lobbies de l'agro-industrie. "La FNSEA est toute-puissante, juge Marie Pochon [députée et militante écologiste]. Elle tient tout : les chambres d'agriculture, les caisses agricoles, la Mutuelle sociale agricole (MSA)...Les sujets agricoles ne sont plus traités qu'en cogestion entre le ministère et la FNSEA" »[16]. Par ailleurs, c'est un mouvement fortement masculin au vue des images montrées au sein des médias et comme l'exprime clairement Jérôme Bayle, éleveur bovin, propriétaire de 160 ha, adhérent de la FNSEA et porte parole important de ces mouvements : « A partir de jeudi, ceux qui ont des couilles, ceux qui ont la fierté de faire ce métier, à partir de jeudi on va bloquer l'autoroute ».[17] Ce contexte est à prendre en compte, il donne à voir des élites agricoles qui

[14] « Colère des agriculteurs : ce qu'il faut retenir des annonces de Gabriel Attal », *La Croix*, 26 janvier 2024
[15] « Colère des agriculteurs : la Fédération nationale d'agriculture biologique appelle à une mobilisation mercredi place du Palais-Bourbon [archive] », sur Franceinfo, 5 février 2024
[16] CORTES Anthony, « « Modération » pour la FNSEA, « répression » pour les écologistes : pourquoi y a-t-il deux poids deux mesures ? [archive] », sur L'Humanité, 25 janvier 2024.
[17] BLAST, *AGRICULTURE : POUSSÉE DE COLÈRE D'UN MONDE EN CRISE*, le 23 février 2024 https://youtu.be/wE_jCFECr7E intervention à Toulouse le 16.01.2024

influencent des orientations, des pratiques et des rapports de domination. C'est un discours d'hommes révoltés, prêts au rapport de force et qui serait constitutif d'une identité professionnelle. Pourtant, il existe bien plusieurs agricultures.

1.3. L'utilisation des notions

1.3.1. Paysan·ne ou agriculteur·ice ?

Lorsque j'ai commencé ma recherche, je me suis vite rendue compte que la dénomination du métier sous-tendait, déjà, un grand nombre de valeurs. Le terme paysan apparaît en premier lieu comme une dénomination passéiste qui a disparu avec l'évolution de l'agriculture : « La révolution silencieuse des esprits et la modernisation des années soixante feront des paysans des agriculteurs, en faisant de la terre un bien de production et non un absolu politique et en mettant en avant la maîtrise des facteurs techniques comme condition de la réussite » (Büer, 2010)[18]. Dès lors, être paysan·ne, dans l'imaginaire collectif apparaît comme quelque chose de dépassé. De fait, le terme « paysan·e » est mis en lumière à travers une remarque donnée par le CNRTL : « À la différence de *cultivateur, éleveur, agriculteur* qui désignent une profession, *paysan* désigne une condition avec des connotations souvent dépréciatives ». Une enquêtée affirme même qu'être appelée paysanne revient à être considérée comme une personne « bouseuse ». Pourtant, une nouvelle définition de paysan·e est proposée au sein d'une nouvelle génération. Les autrices de la B.D. *Il est où le patron ?*[19] expriment une utilisation différente de cette dénomination : « Si nous préférons le terme de "paysannes" à celui "d'exploitation agricole" c'est pour parler plus justement de nos métiers, nos passions en lien avec les animaux et la nature, notre volonté d'autonomie sur nos fermes » (Benezit, 2021). Il s'agit donc d'une intention de montrer leur éloignement à une « connotation productiviste ». Parce qu'effectivement, « Le terme agriculteur renvoie à une fonction productive. L'agriculteur met en valeur l'*ager* (en latin, « les terres labourables »). Être agriculteur, c'est produire » (Buër, 2010). La modernisation agricole transforme le statut des paysan·nes, qui souligne l'importance d'une production intensive. Notons, que ce terme

[18] BUËR, Jean-Louis*, Les Paysans,* éd Le Cavalier Bleu, 2010
[19]BENEZIT Maud et les paysannes en polaire, *Il est où le patron ? Chroniques de paysannes,* 2021, éd Marabulles

n'existait qu'au masculin jusqu'en 1961. Ainsi, les définitions qui sont données proposent une condition sociale et économique qui peut être vue comme un retard ou comme une conviction. Je vais donc utiliser au sein de cet écrit le terme d'agriculteur·ice, la majorité des enquêté·es se qualifiant de cette façon. De plus, il s'agit de la catégorie utilisée au sein des outils de recensement et législatifs. Pour autant, lorsque les enquêté·es utilisent le terme de paysan·ne je respecterai cette utilisation. De fait, il est significatif d'une orientation, d'une façon de penser le métier et donc, déjà synonymes de valeurs et de réponses pour mon sujet de recherche. Si paysan·ne questionne dans le sens commun, un autre terme du problème que je pose fait aussi débat et clivage, celui de virilité.

1.3.2. La virilité comme un attribut en dehors d'un genre précis

L'antonyme du terme « masculin » est « féminin », l'antonyme de l'homme c'est la femme. Qu'en est-il de l'antonyme de « virilité » ? Christophe Dejours proposait en 1998 le néologisme « muliérité » pour « désigner l'aliénation de la subjectivité féminine dans les stéréotypes de la féminité socialement construite et dans la soumission » (Molinier, 2000)[20]. Comme une défense pour les femmes, la muliérité permettrait de mieux vivre un système d'oppression en faisant comme s'il s'agissait d'un choix. Vécue comme une défense collective tout comme la virilité, elle n'en est pas l'antonyme exact : « Alors que la virilité peut servir d'identité d'emprunt en ce qu'elle est promesse de valorisation et de succès auprès des femmes, la muliérité ne renvoie qu'à la dépréciation et à l'effacement de soi » (Molinier, 2000). La construction sociale de la virilité est bien mise en avant, il y a une véritable tentative de ne pas naturaliser la différence des sexes. Et c'est d'ailleurs de cette naturalisation des sexes dont il est question ici : « l'homme est supposé être naturellement porteur d'une potentialité virile, qu'il est sommé de développer sous peine de déchoir » (Gazalé, 2017)[21]. Penser une femme comme un être qui ne peut pas être virile, c'est considérer qu'il faut avoir un pénis pour être viril. La construction sociale qui mène une personne à correspondre aux normes du genre qui sont liées au fait d'être homme ou femme cherche par la preuve la légitimation de l'appartenance à tel ou tel genre. « Être un homme, c'est obéir à un faisceau

[20] MOLINIER Pascale, « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, 2000/1 (N° 3), p. 25-44.
[21] GAZALE Olivia, *Le mythe de la virilité : un piège pour les deux sexes*, éd. Robert Lafont, p. 20

d'injonctions, comportementales et morales, et faire sans cesse la démonstration de leur parfaite intériorisation, si bien que la virilité constitue une sorte de performance imposée, un idéal hautement contraignant ». (Gazalé, 2017)[22]. Chez les femmes, « Il existe bel et bien des *femmes à cœur d'homme* (Héritier, 1996), qui jettent le trouble et déplacent les normes, jusqu'à éroder les fondements mêmes du principe de monopole masculin des armes (Pruvost, 2008) » (Cardi et Pruvost, 2011).[23] Geneviève Pruvost a présenté la violence des femmes à travers l'exemple des policières, ainsi, elle affirme : « Les femmes policiers, loin de rejeter ce modèle de virilité défensive, l'ont pour la plupart incorporé. Comme les hommes, les femmes stigmatisent les policiers des deux sexes qui ne font pas la démonstration de l'un ou l'autre de ces traits typiquement virils ». Elle ajoute que l'idée n'est pas ici d'en faire des catégories totalisantes mais bien de les penser comme violentes et ainsi « valider l'idée d'un alignement des femmes sur les stéréotypes masculins » (Cardi et Pruvost, 2011). Cette pensée de l'hétérogénéité des femmes peut apparaître périlleuse sur le plan politique, comment reconnaître les violences faites aux femmes ? L'idée serait ici de penser la virilité non plus par une dualité du sexe des acteur·ices mais dans « un horizon queer ». Ainsi et pour reprendre la définition donnée à la violence par Cardi C. et Pruvost G., mais en même temps en nous éloignant de cette dernière qui définit la virilité comme un genre, ici la virilité englobe la violence et d'autres caractéristiques telle que la performance « comme un opérateur de distinction entre des groupes sociaux qui ont le droit légal, le pouvoir matériel et symbolique d'en user et des groupes sociaux qui en sont légalement, matériellement et symboliquement dépourvus ».[24] Ainsi, la virilité au sens où nous l'entendons dans cet écrit de recherche est celle d' « un *idéal* de performance, d'autorité, de dépassement de soi et d'endurance qui trouve son expression à travers des démonstrations corporelles et/ou verbales d'aptitude au combat et à la violence. La virilité est quelque chose que l'on possède, comme un attribut. On « en a » plus ou moins » (Rivoal, 2021)[25]. Cette performance peut être économique, sociale, sexuelle et/ou corporelle.

[22] Ibid, p. 21
[23] CARDI Coline et PRUVOST Geneviève, « La violence des femmes : occultations et mises en récit », *Champ pénal/Penal field* [En ligne], Vol. VIII | 2011
[24] *Ibid*
[25] RIVOAL Haude, *La fabrique des masculinités au travail*, éd. La découverte, 2021

Conclusion chapitre 1 :

Ces enquêtes de 2022 à 2024 m'ont permis d'étayer ma réflexion et d'être davantage rigoureuse dans les termes employés. Le travail méthodologique a mis en relief de nombreuses situations, d'interactions et plus particulièrement de pratiques professionnelles. En outre, le contexte sociétal dans lequel cet écrit de recherche s'inscrit importe dans la compréhension de ce dernier. Les crises liées à la COVID, à la guerre en Ukraine, et plus généralement aux politiques européennes ont marqué ce groupe social qui s'est senti délaissé par notre société. Ces agriculteur·cies étaient alors fier·re de parler de leur métier et d'être écouté·es. Avant de revenir sur ce contexte économique et social, nous nous intéressons à ce qui les a poussé à devenir agriculteur·ices.

2. La socialisation des agriculteur·ices et leur représentation

Geneviève Pruvost s'est rendue compte au moment de l'observation et des récits des policières, que « les normes viriles ont en général déjà été partiellement incorporées : elles ont été socialisées soit par leur famille ou par leurs activités sportives et professionnelles antérieures, soit par la formation. Les femmes savent qu'elles doivent composer avec les hommes (et les femmes) qui superposent le métier policier avec un genre unique (la virilité) »[26]. Ainsi, la socialisation peut se définir comme un processus par lequel une personne s'approprie les normes et les valeurs de la société dans laquelle elle évolue. Il s'agit donc d'un apprentissage qui prend place au sein des multiples interactions qui la relient aux autres. La personne apprend progressivement à adopter un comportement conforme aux attentes d'autrui. Deux phases importantes de cette socialisation sont à distinguer. La première phase est la socialisation primaire qui commence dès la naissance et se prolonge durant l'enfance. Cette dernière fournit à l'enfant ses premiers repères sociaux qui le marqueront durant toute son existence et agiront ensuite comme « un filtre » : les expériences vécues

[26] PRUVOST, Geneviève. *Profession : policier. Sexe : féminin.* Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007

ultérieurement sont appréhendées en référence aux premières qui ont contribué à structurer durablement les manières de penser et d'agir de la personne. La sphère familiale est alors généralement la première agente de socialisation, l'enfant construit au fur et à mesure son identité en référence à son modèle familiale. Ce modèle devient alors la réalité sociale de l'individu, elle s'impose de manière évidente à une personne qui agit dans la société et qui par ses actions contribue à sa perpétuation. Pierre Bourdieu utilise un concept déjà utilisé par les philosophes grecs pour définir ce double mouvement de la réalité sociale qui s'impose dans les esprits et dans les corps ainsi que ses modes de construction par le biais de diverses pratiques sociales. L'*habitus* est alors défini comme un système « de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est à dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à un but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre » (Bourdieu, 1980)[27]. Ces *habitus* peuvent, dans le monde agricole s'exprimer par la virilité soit une attitude sociale construite mise en œuvre dans des rapports sociaux. C'est au croisement du symbolique et du physique que ces *habitus* s'ancrent. Le patrimoine et l'héritage dont il sera question dans cette seconde partie est en revanche légiféré et codifié, ici l'ordre social est établi au sens institutionnel. C'est au croisement du symbolique et de l'institution. Nous verrons donc la manière dont la socialisation primaire a pu façonner les agriculteur·ices enquêté·es et la place donnée à la socialisation secondaire qui intervient, elle, davantage à l'âge adulte, notamment au travers la formation professionnelle.

2.1. La transmission du patrimoine/patronyme, un héritage masculin ?

Au moment de la retraite d'un·e exploitant·e agricole, la question de la reprise est primordiale. Une exploitation agricole est régulièrement composée de bâtiments et de terres. Beaucoup d'exploitations restent sans repreneur·euse quand les enfants ne souhaitent pas s'installer. C'est notamment le cas de Christophe, 52 ans, qui m'explique, devant son fils : « disons qu'on aurait été fier si un des enfants avait repris ». Père de deux enfants qui ne se

[27] BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Minuit, 1980

sont pas orientés vers le milieu agricole, la notion de fierté qui intervient fait référence à la transmission des exploitations, très codifiée.

2.1.1. L'héritier au masculin

« L'héritage était un membre de la famille » (Mendras, 1967). Les exploitant·es souhaitent une transmission familiale, dans la mesure où ce membre de la famille peut garder le même nom de famille. Il s'agit alors davantage d'une reproduction familiale : « A cause du caractère héréditaire de l'exploitation familiale, unité de production, l'activité agricole est davantage soumise au développement de la famille qu'à l'acquisition d'une qualification professionnelle » (Barthez, 1982)[28]. Les femmes perdent leur patronyme avec le mariage, ce qui n'est plus intéressant dans de telles transmissions. Les politiques d'aides à l'installation, fondées par la loi d'orientation de 1960 et renforcées en 1973, appuient une transmission dans le cadre familial. De fait, est créée la dotation d'installation conçue comme une aide à la trésorerie et à la reprise du capital d'exploitation par un·e jeune (Buër, 2010)[29]. Mais pas n'importe quel·le jeune. En 1967, le constat est sans appel. Alors que les fils sont poussés à reprendre les exploitations, il est souhaité que les filles quittent la terre. Mendras le constate « le "métier" d'agriculteur paraît acceptable pour l'homme, mais la condition paysanne est rejetée avec violence pour la femme ». Ce dernier affirme alors qu'il s'agirait d'une sorte de condamnation pour le fils qui se voit obligé de maintenir une maison et une ferme, une obligation géographique va donc de pair avec cet héritage. Les femmes, quant à elles, sont utilisées pour « attirer un gendre, pour remplacer un fils absent » (Mendras, 1967)[30]. Ainsi, dans ces conditions, le gendre devient l'exploitant, le nom de l'exploitation familiale est perdu, mais la femme ne devient pas exploitante. De cette façon, la ferme ne va pas dans les mains d'un inconnu et reste malgré tout dans la famille. C'est ce qu'a vécu Anne, Marie ou encore Annick, soit les trois enquêtées les plus âgées de mon corpus avec leurs époux respectifs. Leur exploitation ne leur revient pas. Marie, 76 ans, m'explique que depuis peu, elle dit à son mari : « j'lui dit "non mais regarde quand on s'est installé, c'est toi qu'a été chef d'exploitation, c'est pas v'nu à l'idée de personne que ce soit MOI !" alors que c'était la ferme de mes parents. [émotion] ». C'est également le cas d'Annick, 88 ans, qui, alors qu'elle a travaillé toute sa vie sur la ferme familiale, n'a aujourd'hui le droit qu'à l'usufruit, elle n'est

[28] BARTHEZ Alice, *Famille, travail et agriculture*, 1982, éd. Economica
[29] BUËR, Jean-Louis*, Les Paysans,* éd Le Cavalier Bleu, 2010, p. 15
[30] MENDRAS Henri, La fin des paysans, 1967

propriétaire de rien et même pas de sa maison, que son mari et elle ont fait construire pour laisser l'exploitation libre à leur fils.

Cela semble différent pour les quatre jeunes femmes rencontrées. Toutes filles uniques, elles deviennent responsables de l'héritage familial des pères dans les trois cas et le père et la mère dans le quatrième cas. Cathy, 30 ans, est installée avec son père depuis 2020 en EARL, Laure, 25 ans, est installée en individuel suite à la transmission de son père parti à la retraite en 2022. Dans le cas de Fanny, 23 ans, la future installation avec son conjoint sur la ferme gérée par son père sur laquelle iels travaillent ensemble semble être son choix. Pour Hannah, 23 ans, son père questionne la possible installation de sa fille avec son copain, alors inséminateur qui vient régulièrement aider Hannah sur la ferme : « il y a différentes pistes. D'une façon comme de l'autre, le pilier c'est que toi tu vas, on va te transmettre l'outil, l'outil est-ce que, est-ce que par la suite euh [cherche ses mots] est-ce que ton copain il en aura marre de son boulot, il reviendra avec toi, est ce que ça sera uniquement des salariés. *Isabelle* : non mais ça faut voir après ! », Isabelle, la mère d'Hannah, lui coupe la parole afin de lui montrer que ce n'est pas la réflexion à avoir tout de suite.

L'autre cas de figure rencontré est représenté par la valorisation du garçon de la fratrie - qu'il soit l'ainé ou non. Mathilde, 27 ans, décide, par une reconversion professionnelle, de reprendre l'exploitation familiale, dans la Manche. Or, toute sa famille sait depuis toujours que son petit frère sera le futur repreneur. Elle m'explique qu'elle a d'abord dialogué avec ce dernier avant d'affirmer sa reconversion auprès de ses proches : « Je ne vais pas prendre sa place alors que lui c'était son projet depuis toujours de s'installer ici ». Ce concept, très présent encore, au sein des familles d'indépendant·es est construit de manière relativement précoce. De fait, « la valeur projective » de l'enfant est conceptualisée en 1993 par Bernard Zarca, sociologue. Ce dernier considère que les garçons sont face à une socialisation plus forte de la part du parent exploitant dans le but de « leur inculquer le goût du métier, et celui de l'entreprenariat et de la mise à son compte en lien avec la transmission d'un patrimoine professionnel ». Cette socialisation se fait d'autant plus facilement d'un parent à un enfant du même sexe (Bessière et Gollac, 2020)[31]. Cette notion de patrimoine professionnel englobe l'ensemble des droits d'un individu sur des biens, « de biens physiques spécifiques (entreprises, maison, terres), par opposition à des transferts en argent » que le code civil

[31] BESSIÈRE Céline et GOLLAC Sibylle, *Le genre du capital : Comment la famille reproduit les inégalités* 2020, p.54

demande pour les enfants qui ne reçoivent pas ces biens spécifiques. Cette « valeur projective » différenciée en fonction du sexe de l'enfant, Sandrine, exploitante laitière de 130 hectares, n'a pas le sentiment de l'avoir reçue. Derrière cette volonté de laisser la place à son frère, il y a surtout la notion du patronyme. Cette dernière réfère au nom du père, de la même manière que la notion de patrimoine vient du latin *patrimonium*, *pater* (père) et *munire* (munir). Le patrimoine viendrait donc uniquement du père, tout comme le patronyme. « Contrairement aux femmes, les hommes possèdent un bien symbolique -leur nom de famille- (...). A la génération suivante, les fils héritent d'un nom stable, transmissible dans certaines sociétés paysannes, on les qualifie de ce fait de « sauve-race »-, alors que ni les mères ni les filles ne possèdent ce bien symbolique » (Bessière et Gollac, 2020). De la même manière, pour ces autrices, cette inégalité « se retrouve dans les mécanismes d'appropriation et de transmission des biens matériels »[32]. Pourtant, cette importance d'une transmission en gardant le même nom de famille apparaît dans le témoignage de Sandrine. Elle a repris l'exploitation de son oncle et de sa tante à vingt kilomètres de l'exploitation de ses propres parents. Cette dernière est alors exploitée par ses deux sœurs et son frère. Lorsque je lui demande pourquoi elle n'est pas allée sur l'exploitation parentale, elle évoque son frère. Ce dernier était alors salarié sur la ferme familiale et elle ne souhaitait pas prendre sa place, ni prendre des parts, avant que lui-même ne soit installé. Puis elle m'explique : « Si moi je me serais installée, je lui aurais un peu barré la route, après c'est peut-être bête de réagir comme ça, mais c'est la ferme de la famille, c'est le seul garçon, c'est un peu bizarre comme réaction, mais je me dis ben c'est normal que ce soit lui qui reprenne… ». Ce qui est alors considéré comme un peu « bête » par l'enquêtée représente le besoin de laisser la place à l'héritier privilégié du patrimoine : le garçon. Quelquefois il prend la forme d'un accord tacite comme pour Sandrine, d'autres fois il prend la forme d'une hostilité non dissimulée. Salomé a 24 ans, son frère aîné de 27 ans a toujours vu d'un très mauvais œil l'intérêt de sa sœur pour le milieu. Leur père les laissait conduire le tracteur alors qu'elle avait à peine 14 ans mais son grand frère ne tardait jamais à intervenir « mon père était Ok, pour que je prenne le tracteur, c'était…c'est juste mon frère, parce que c'était lui qui s'occupait du tracteur, normalement. Donc, quand je montais dessus, ça n'allait pas ». Son frère se sentait menacé de voir sa sœur toucher à ce qu'il semblait considérer comme son territoire. Si le ou la repreneur·se n'est pas un enfant, cela peut toujours être une personne non issue du milieu agricole par exemple.

[32] Ibid

Cette option est toujours préférée par Christophe que de voir son exploitation morcelée : « si on trouve un candidat, sérieux, motivé, je serais tout aussi content. Ça me ferait mal que l'exploitation soit morcelée pour aller faire autre chose, ça me ferait mal au ventre. Je préférerais une installation ». Pour autant et comme l'explique Vincent, 23 ans : « c'est familial, c'est plus facile que quelqu'un qui est totalement du milieu extérieur. Le mec il ne va pas vendre, il va forcément vouloir en tirer plus d'argent que quelqu'un qui va transmettre à sa famille ». De fait Sibylle Gollac et Céline Bessière au sein de leur travail de recherche *Le genre du capital : comment la famille reproduit les inégalités ?*, mettent en lumière des stratégies familiales de reproductions qui sont défavorables aux femmes et, qui, dans les milieux d'indépendants, favorisent les transmissions patrimoniales familiales.

2.1.2. Les NIMA ou non-issu·es du milieu agricole

« Une personne non-issue du milieu agricole est une porteuse de projet dont les deux parents ne sont pas ou n'ont pas été agriculteur·ices »[33]. En Normandie, les non-issu·es du milieu agricole représentent, au point accueil installation des chambres d'agriculture, 694 personnes contre 624 des non-NIMA. Ainsi, dans un contexte d'enjeu de renouvellement, la surreprésentation des NIMA est à considérer. Ces dernier·ères sont généralement plus âgé·es et le plus souvent une femme, moins souvent issu·es d'une formation agricole et exercent majoritairement une activité de salariée non agricole. Ce profil de porteur·euse de projet diffère grandement des non-NIMA, alors salarié·e agricole, issue de la formation. Au sein des enquêté·ees, j'ai rencontré quatre femmes NIMA, installées dans le cadre d'une création et au sein de ma deuxième enquête j'ai rencontré trois jeunes hommes NIMA et deux femmes NIMA. Aucun·e de ces dernier·ère ne s'installent dans le cadre d'une création. En effet, iels s'installent sur une exploitation déjà en fonction. Effectivement, plusieurs profils sont identifiables. Clotilde, 52 ans et Isabelle, 53 ans, sont NIMA, installées avec leur conjoint, elles s'installent donc plus tardivement que ces derniers sur une exploitation déjà en route qui appartient au patrimoine familial de leur conjoint. D'autres femmes NIMA s'installent individuellement et/ou avec un·e ami·e. La différence entre ces deux profils est la différence d'attachement avec le patrimoine et alors la différence de positionnement dans leur pouvoir décisionnel. C'est notamment le cas de Raphaelle, Delphine, Héloise et Anne (2022-2023). Les trois hommes NIMA rencontrés s'installent dans deux modèles différents : deux dans la

[33] Observatoire Installation Normandie 2022

reprise d'une ferme sans membre familial, et l'un sur l'exploitation familiale de sa conjointe. La question importante à poser est celle du choix des orientations sur les exploitations. Marie l'explique durant notre entretien : « Il y a des agriculteurs hommes célibataires bien souvent qui se sont sentis obligés de reprendre l'exploitation parce que c'est le bien familial, transmettre et reprendre le flambeau et c'est pas des choix, pas toujours ». Le choix face à cet héritage alors qu'il s'agit d'un bien familial est à interroger pour les filles comme pour les garçons. Laure m'explique en rigolant que son installation s'est faite « par la force des choses, [elle] ne renie pas [son] destin ». Que cela soit un choix réfléchi ou un destin à suivre, la transmission de l'exploitation agricole passe prioritairement aux garçons des fratries, les filles se trouvent donc, dès l'accession au métier, discriminées. Qu'en est-il des non-issu·es du milieu agricole ? Les NIMA peuvent effectivement choisir l'exploitation sur laquelle iels souhaitent travailler. C'est notamment le cas de Julien, 27 ans, installé avec les deux cédant·es de l'exploitation : « On cherchait une ferme entre guillemet moderne, avec des parcelles autour de l'exploitation, pour moins de contraintes, une superficie, ouais elle correspondait à nos critères quoi ». Cette notion de critère apparaît également dans le discours de Nicolas 27 ans, installé avec deux associés qui le précèdent de plusieurs années dans leur installation : « Pour les critères. J'en avais, je voulais la production laitière, des vaches laitières. Je voulais, je voulais un système qui était basé sur l'herbe, quand même. Et je voulais un peu de génétique dans le troupeau en fait, le travail de sélection ». Exprimer ses envies, ses volontés de travail ne dépend ici plus que de l'agriculteur·ice. Or, pour être exploitant·es agricole, il est nécessaire d'exploiter des terres. Mais, il s'avère que les exploitations grossissent de plus en plus. Les petites exploitations ne cessent de perdre du terrain pour laisser la place à un paysage agricole industrialisé. En 2016, une exploitation agricole dispose en moyenne de 63 hectares, soit 7 hectares de plus qu'en 2010 et 20 de plus qu'en 2000 (INSEE, 2019). C'est la fin de ce qu'Henri Mendras appelle « la lente agriculture » pour suivre l'industrialisation préconisée par les instances agricoles. Alors, tout·e repreneur·euse se trouve à devoir s'endetter sur de nombreuses années pour acheter les exploitations. Notons ici qu'une différence de taille intervient entre les hommes et les femmes, les banques sont plus réticentes à leur prêter de l'argent, comme l'a démontré la doctoresse en sociologie Sabrina Dahache. « Les prêts bancaires sont plus modiques pour elles que ceux qui sont consentis pour leurs homologues masculins », souligne-t-elle. Ainsi, les femmes ont recours à d'autres structures financières comme les coopératives ou les abattoirs ce qui accroît leur taux d'endettement au

démarrage de l'activité. Selon Sabrina Dahache, « il en découle des écarts en termes de durée de prêts allant de 25 ans en moyenne pour les femmes à 10 ans pour les hommes ». Tandis que la transmission des terres, principaux moyens de productions, se fait d'homme à homme, les femmes voient la méfiance des bailleurs en plus de celle des banques. « L'accès aux moyens de production, condition nécessaire à l'installation, demeure complexe pour les femmes non héritières dans un environnement où la pression est forte et concurrentielle »[34]. Cette sociologie affirme alors que la petitesse des exploitations gérées par des femmes est une conséquence de cette méfiance. Ainsi, elles se trouveront moins enchevêtrées dans cette course à la terre agricole très compétitive. En outre, l'accès à la terre devient un vrai enjeu, les agriculteur·ices lorsqu'iels partent à la retraite vendent leur terre au prix le plus élevé ce qui les rendent inaccessibles pour les jeunes si ce n'est par des contournements. Ainsi, les transmissions sociétaires échappent à la régulation de la SAFER (Société d'Aménagement Foncier et d'Etablissement Rural). L'achat de nouvelles terres est-il réellement nécessaire pour être agriculteur·ices ? Des modèles alternatifs existent et nous y reviendrons par la suite, mais les instances agricoles sont les premières réfractaires à ces projets alternatifs, différents ou « atypiques » comme elles aiment les appeler. Cette prudence est d'ailleurs souvent accompagnée d'une pointe de sexisme car ces projets sont plus régulièrement portés par des femmes, parce qu'ayant moins de moyens bancaires ou bien parce que refusant de rentrer dans des modèles dominants. Avec de tels rapports de pouvoir, la question du choix des exploitations est à poser : quelle est la véritable marge de liberté dans le choix des agriculteur·ices ? Qu'est-ce qui entre le plus en jeu dans ces choix ?

2.1.3. Être connu·e ou reconnu·e

Cette question du choix entre dans l'importance de la reconnaissance. Ce ne sont plus tant les qualités professionnelles qui donnent à voir une reconnaissance au sein du métier que l'héritage : « A cause du caractère héréditaire de l'exploitation familiale, unité de production, l'activité agricole est davantage soumise au développement de la famille qu'à l'acquisition d'une qualification professionnelle » (Barthez, 1982)[35]. Par ailleurs, le modèle agricole dominant car développé par des politiques agricoles productivistes s'ancre donc dans un modèle compétitif. Cette compétition que l'on retrouve donc dans la virilité passe

[34] Le Sénat, « Être Agricultrice en 2027 », *op. cit.*
[35] BARTHEZ Alice, *op.cit.*

régulièrement par le regard des autres et le regard chez les autres. Elle remonte à l'antiquité grecque qui place le sexe masculin comme un symbole de pouvoir qui existe par la comparaison aux autres (Gazalé, 2017)[36]. « Le mot "testicules" parle d'ailleurs de lui-même, puisqu'il dérive de "testis", qui signifie "témoins". L'homme aurait-il besoin de témoigner de sa virilité [...] ? ». L'homme ou la femme faisant preuve de virilité recherchent chez les autres des modèles de comparaisons mais également des témoins d'une réussite ou d'un échec. Effectivement, Fanny, 23 ans, m'explique qu'elle chérit la performance dans le rapport avec ses animaux et que cette performance passe par le regard de ses amis : « les vaches des fois elle n'était qu'à 16 kilo [de production de lait par jour] alors qu'en faisant pas grand chose, t'es à vingt. Et vingt quand tu en parles aux copains, c'est rien du tout, il y a toujours moyen de s'améliorer en ayant autant de vache ». Lorsque l'on parle de reconnaissance, une dimension historiquement genrée entre en compte. Les femmes ont, de fait, été très tardivement (et pas encore totalement) reconnues comme des cheffes d'exploitation. Notons qu'avant 1985, il était impossible pour les femmes d'être cheffe d'exploitation sous une forme sociétaire et elles étaient en exploitation individuelle uniquement dans des conditions rares de veuvage ou de célibat. Les EARL (Établissement à Responsabilité Limitée) ont été créés en 1985 et ont permis aux couples d'accéder tous deux au statut de chef·fe d'exploitation. Cependant, il s'agit bien plus d'une « identité professionnelle à partager avec le mari » car ces dernières n'ont toujours accès à aucun droits sociaux[37]. La loi d'orientation agricole de 1999 permet l'obtention du statut de conjointe collaboratrice qui offre un minimum de reconnaissance sociale pour les agricultrices, notamment des points de retraite. Ce n'est qu'en 2010 qu'elles pourront constituer un GAEC (Groupement Agricole d'Exploitation en Commun)[38] avec leur époux et ainsi obtenir le statut juridique de cheffe d'exploitation qui va également aller de paire avec plus d'égalité professionnelle. Les exploitations individuelles sont également possibles avec le statut de l'EARL. Avant ces évolutions de statut, les femmes étaient majoritairement aides familiales, les filles des agriculteurs devaient simplement être mariées et s'ils n'avaient qu'une fille unique, elle devait être mariée avec un agriculteur pour assurer la succession de l'exploitation familiale. De fait, « l'agricultrice est ayant droit de son mari, et seules les veuves et les célibataires peuvent prétendre à devenir cheffes

[36] GAZALE Olivia, *op. cit.* p. 317
[37] REMONGIN Xavier « Agricultrices à la conquête de leurs droits : un siècle d'histoire » *Agriculture.gouv.fr* le 8/O3/2017
[38] formule sociétaire créé en 1962 mais interdite aux femmes

d'exploitation » (Comer, 2022)[39]. *La fin des paysans* (1967) laisse déjà entrevoir cet impensé. Henri Mendras parle des femmes au sein de l'exploitation comme majoritairement au sein du foyer, en tant qu'aide familiale, au même titre que le fils, mais ne le remet pas en question. Alice Barthez, en 1982, fait alors grand bruit avec son ouvrage *Famille, travail et agriculture* : « Sa désignation d'aide porte déjà en elle-même le caractère non marchand de son travail : une aide n'implique pas une contrepartie monétaire, donc pas de rémunération. La notion d'aide inclut ici un certain rapport de dépendance ; le mot familial souligne le caractère de gratuité de la prestation ».[40] Aujourd'hui, la moitié des exploitantes s'est établie avant 35 ans et un quart après 45 ans, contre respectivement 80% et 6% pour les hommes. Ainsi, elles mettent plus de temps à accéder aux métiers que leurs homologues masculins. Être cheffe d'exploitation c'est avoir toute la reconnaissance professionnelle et familiale qu'un métier peut demander, cette dénomination apparaît donc plus valorisante et semble parvenir à un âge plus avancé pour les femmes. Pour autant, notons qu'il existe encore en 2019, 132 000 femmes sans statuts sur les exploitations. Et si elles sont NIMA dans certains cas de forme sociétaire, c'est une raison de plus pour lui accorder moins de reconnaissance et donc de pouvoirs décisionnels sur l'exploitation. Lorsque que je demande auprès d'un couple qui prend les décisions, de manière un peu penaude, Christophe, 52 ans, répond que c'est lui et finalement pour le justifier son fils et lui-même expriment « T'aurais été issu du milieu agricole, t'aurais peut-être pris plus de décisions. *Clotilde et leur fils* : oui voilà ». Christophe reprend : « c'est pas que je veux m'imposer… ». Pour les hommes, cette reconnaissance n'a jamais été remise en question, effectivement, ils ont toujours été considérés comme les chefs d'exploitation et après les mobilisations pour faire la guerre, lorsqu'ils reviennent de la guerre, ils reprennent leur place sans prendre en compte que la ferme a pu continuer à tourner sans eux. Cette reconnaissance a toujours été tacite au sein des familles et des exploitations et ce qui va se jouer auprès des collègues, soit des voisins, c'est la réputation. Nous expliquions précédemment l'importance de la transmission du nom. Ce dernier a effectivement une valeur importante dans le monde agricole, c'est ce dernier qui est en jeu dans la réputation. Mon frère de 18 ans m'expliquait beaucoup stresser à l'idée d'un ensilage, ce n'est pas tant la charge de travail sur une journée que ce qu'on va dire de lui qui l'inquiétait. Effectivement, ces journées d'entraide encore présentes dans certains départements représentent une sorte de

[39] COMER Clémentine, « Luttes d'agricultrices ou d'épouses au travail ? Retour sur l'histoire d'un féminisme paradoxal (1970-2010) », *Entreprises et histoire*, 2022/2 (n° 107), p. 110-123.
[40] BARTHEZ Alice, *op.cit.*

vitrine de la façon de travailler mais également de l'identité professionnelle. L'identité professionnelle reconnue est celle portée par un homme et elle est reconnue par d'autres hommes. « Parce que ce sont eux, les pairs, dont le jugement compte vraiment »[41](Letourneur, 2022). Au quotidien, cela se joue de cette façon avec Hannah : « souvent on dit quand t'es agriculteur tu ne t'entends pas très bien avec tes voisins mais plus avec ceux de 10 km. Pour les terres. *Pierre* : tout simplement bah c'est la pression foncière. *Hannah :* les histoires de jalousie. *Pierre :* pression foncière, toujours à regarder derrière la haie, c'est une image mais c'est Oh il..! *Hannah :* oh il fait ça ! ». C'est en voyant faire les voisin·es, qu'iels décident de faire la même chose : un mimétisme qui développe une compétitivité évidente. Mendras met en avant la « peur de se faire couillonner », dans le cas d'une grève de lait, par exemple, si tout le monde ne suit pas le mouvement. « En étant meilleur producteur et plus habile à marchander sur le foirail, l'agriculteur "s'en tirait" mieux que le voisin »[42]. L'utilisation du comparatif illustre cette peur d'être ridiculisé par son homologue. Il s'agit en effet ici de l'honneur qui serait en jeu. Vincent, 23 ans, salarié sur deux fermes distinctes m'explique que sur les deux secteurs, il y a de nombreuses exploitations, la compétition est alors rude : « c'est très… complexe et forcément tu te fais toujours envie du même trucs ou tu les vois tout le temps, ça te pousse.. ça te pousse un peu vers le haut mais des fois ça pousse un peu trop à l'investissement quoi. Quand tu vois que le voisin il a le dernier tracteur et bah l'autre il va se dire "putain merde, il fait mieux que moi ou des trucs comme ça, ça pousse un peu à la jalousie ». Il affirme ne pas avoir envie de tels investissements. « La masculinité est une chose fragile. Il suffit d'un geste déplacé envers un autre homme, d'une mauvaise couleur portée, d'un éclat de rire un peu trop haut : un détail ridicule peut la mettre en doute dans le regard des autres ou en soi-même »[43] (Letourneur, 2022). Ce que l'autrice évoque ici représente cette virilité qui se nourrit du regard des autres. Être reconnu·e dans le monde agricole c'est finalement celui ou celle qui sera le·a plus virile. La peur du regard des autres que pouvait ressentir mon frère est également présente dans le discours d'Hannah, 23 ans. Mais cette peur de se faire juger est doublée d'une peur du sexisme « même à un moment en saisonnier l'été je voulais travailler dans une ETA (Entreprise de Travaux Agricoles) parce que j'adore conduire les tracteurs, et j'ai pas osé ![...] s'ils ne font pas confiance, si en fin de compte j'arrive dans l'entreprise et qu'ils ne me font pas conduire..». La reconnaissance du statut

[41] LETOURNEUR Daisy, *On ne naît pas mec : petit traité féministe sur les masculinités*, 2022, éd. Zones, p.104
[42] MENDRAS HENRI, *op. cit.* p. 266
[43] LETOURNEUR Daisy*, op.cit* p.107

professionnel passe alors par le regard d'un autre homme. « Parce que notre identité n'est jamais complètement assurée et a sans cesse besoin d'être confirmée par le regard d'autrui, les choix d'orientation sont "instrumentalisés" au service du genre, par la nécessité d'affirmation identitaire *en tant* que fille ou garçon, femme ou homme » (Vouillot, 2002)[44]. La virilité apparaît comme un indicateur indispensable pour être propriétaire et chef·fe d'exploitation et c'est autour de la virilité que la culture agricole s'est construite. Il y ici aussi une certaine « fierté de faire "un métier d'homme"» (Rivoal, 2021).

2.2. La transmission d'une culture agricole : une condition pour être un·e bon·nne agriculteur·ice ?

L'autre transmission qui se joue est celle d'une culture agricole, elle semble apparaître au moment de socialisation au métier. Mendras la développait déjà : « Le paysan n'en avait que des rudiments [des connaissances agronomiques], résultats de l'expérience empirique acquise de son père et de son propre travail. C'est ce qu'on appelait le "sens" de la terre et des bêtes, toujours nécessaire mais qui doit devenir plus scientifique et rationnel à mesure que les techniques se développent » (Mendras, 1967)[45]. Ainsi, cette « culture agricole » tendrait à diminuer avec la modernisation permanente de l'agriculture. Or, au sein des différents témoignages, cette dernière est apparue à de nombreuses reprises. Elle pouvait soit briller par sa prégnance dans les discours, soit par son absence.

2.2.1. L'intervention de cette « culture agricole » dès le plus jeune âge

Cette culture agricole est très régulièrement utilisée pour justifier d'un tel « choix » de métier. Elle est, elle aussi, développée au regard d'une « valeur projective » identifiée par le sociologue Zarca. Il s'agit ici « du goût du métier », inculqué dès le plus jeune âge avec l'indicateur de la conduite de tracteur. Fanny, 23 ans, répond à la question pourquoi et comment elle est devenue agricultrice de la sorte : « Moi, je suis née dans une famille

[44] VOUILLOT Françoise, « L'orientation aux prises avec le genre », *Travail, genre et sociétés*, 2007/2 (Nº 18), p. 87-108.
[45] MENDRAS Henri, *op. cit*., p. 120

d'agriculteurs, ma mère ne l'est pas du tout mais mon père l'est et ça fait plus de... je crois que je suis la 6e ou 7e génération du côté de mon père, à cette ferme là, là où j'habite à P. Après l'école, j'y passais toutes mes vacances, ça a toujours été une évidence, on m'a toujours traitée comme la petite fille qui allait reprendre la ferme. Dès que j'ai pu, dès dix ans, j'allais conduire les tracteurs ». Fanny et sa sœur jumelle n'ont, de fait, pas vécu la socialisation au métier de la même manière, Fanny a toujours eu une attirance dira-t-elle plus tard tandis que sa sœur pas du tout. Cette attirance est intrinsèquement liée à cette valeur projective du père en la future repreneuse. Vincent a la même réponse : « Déjà je suis fils d'agriculteurs de chaque côté de ma famille, donc depuis trois générations. Donc après c'était une évidence j'ai toujours baigné dedans, au collège j'avais plus trop envie mais au moment de l'orientation bah j'ai choisi l'agricole, c'était logique les parents de mon père et de ma mère étaient agriculteurs, et au dessus encore. Mon père ou mon oncle m'ont appris à conduire le tracteur, je ne devais même pas avoir la dizaine, sept ou huit ans, un truc comme ça. Même qu'au début quand on était gamin les tracteurs les plus récents ont des sécurités pour que les sièges soient assez appuyés, donc, gamin on mettait une brique dans le dos pour pouvoir conduire sans problème. Dès qu'il y avait les vacances ou le mercredi aprem', dès qu'il y avait un peu de temps libre, fallait aller là-bas ou dans les champs ». Il m'assure qu'il appréciait ces moments pour autant il utilise le verbe « falloir » qui sous-tend le besoin et la nécessité. Christophe, 52 ans, a lui aussi été socialisé au métier très jeune mais il m'affirme que s'il avait pu faire autre chose, il l'aurait sûrement fait : « Bah mes parents étaient agriculteurs, et j'aimais ce travail-là, donc après je ne me suis pas trop posé de questions… Après, je pense que si mes parents n'avaient pas été agriculteurs, je pense que je n'y aurais pas été. Je pense ouais, après, ce qui se serait passé, j'en sais rien, mais je ne pense pas que j'aurais été agriculteur, j'aurais fait autres choses ». Le choix dans cette orientation professionnelle a donc été fortement marqué par cette socialisation parentale. Dès lors, être parent, c'est aussi être patron·ne, « si bien que l'enfant ne sait jamais si une réprimande, un conseil ou une façon de faire sont du domaine de la vie quotidienne ou de celui de la vie professionnelle »[46]. C'est notamment le cas de Sandrine, mère de trois enfants, lorsque ses fils travaillent ou aident sur la ferme, c'est elle qui donne les ordres. De la même manière, Laure qui a travaillé avec son père pendant deux ans avant qu'il ne parte à la retraite et qu'elle ne devienne exploitante, l'explique de cette façon : « fin c'est comme si c'était à la maison et qu'il te dit "range ta

[46] MENDRAS Henri, *op. cit.*, p.118

chambre". Donc il me dit "va faire ça, va changer les bidons, va nettoyer ça…" ». L'exploitation agricole est pendant de nombreuses années majoritairement une exploitation familiale pour laquelle est attendue une production marchande Cette « culture agricole » passe notamment par la conduite du tracteur, relativement jeune. Effectivement, le modèle agricole traditionnel propose une dichotomie du modèle agricole des vaches et des tracteurs. Cette dichotomie suit une division sexuée du travail qui sous-tend, avant, celle d'une socialisation. Certaines femmes issues du milieu agricole, accèdent à cette socialisation au métier par leur père au même titre que les hommes. Elles possèdent cette « culture agricole », elles savent très jeunes conduire un tracteur. Souvent fille unique, comme c'est le cas de Cathy, Laure, ou encore Hannah ou appartenant à une fratrie uniquement féminine comme Fanny, elles sont directement socialisées au métier. Les parents et plus souvent les pères leur transmettent cette culture agricole, le sens du travail agricole. Mais ce n'est pas le cas de toutes les agricultrices IMA et notamment celles qui sont issues d'une fratrie avec des garçons. Je pense notamment à Salomé qui a très vite été confrontée à l'exclusion de ce poste de travail par son frère ou à Sandrine, que son père a poussé à sortir de l'exploitation, tout comme Mathilde, 27 ans qui gardait dans un coin de sa tête son projet d'installation qu'elle n'a réalisé qu'après trois ans en tant diététicienne dans une métropole. Son père a facilement accepté l'installation de son frère mais pas la sienne : « Il ne comprenait pas pourquoi je voulais revenir sur la ferme. Mais pour [mon frère] ça a été beaucoup plus évident parce que depuis qu'il est tout petit il est intéressé par la ferme ». L'intérêt du métier se confond effectivement avec la socialisation au métier. Cette « culture agricole » comme pour la transmission des biens se transmet davantage auprès des garçons, même si certaines filles y accèdent. Elle impose alors une immobilité sociale. Très proche des stéréotypes de genre, elle crée une division sexuée au sein de formations mais également de réorientations professionnelles. Cette culture est transmissible et peut s'acquérir tout le long d'une vie. Pourtant, certain·es ne la reçoivent pas durant leur socialisation primaire et leur parcours peut en être plus difficile.

2.2.2. Et si on ne l'a pas reçu ?

Les femmes NIMA que j'ai pu rencontrer durant ma première année ont exprimé une difficulté supplémentaire à « être » agricultrice ou même étudiante en agriculture par ce manque de culture. Anaïs est lycéenne et elle m'explique que son entrée en seconde a été très difficile. Elle a même hésité à abandonner car tous·tes avaient des parents exploitants. Son

père a toujours voulu être exploitant mais, pour des raisons financières, n'a pu mener à bien son projet. Ce qui était une « évidence » pour elle·eux, était un handicap pour elle. De fait, cette « culture paysanne » existe dans le discours des enquêtées néo-rurales par son absence. Le métier et les connaissances nécessaires à son exercice sont apprises à l'école, au sein des différentes formations, mais le « sens paysan » est appris uniquement au sein des familles. Cathy le dit dans son entretien : « de toute façon on peut pas le connaître tant qu'on l'a pas vécu ». Mendras l'explique en ces termes : « Être fils de paysan et paysan soi-même est une sorte de marque initiatique qui seule permet de "penser paysan" et de parler des choses de la terre ». L'illégitimité pour les néo-ruraux·ales est donc bien palpable, il s'agit de cette absence de culture paysanne qui semble d'ailleurs justifier l'exclusion de Clotilde dans les décisions sur l'exploitation. De fait, cette « culture paysanne » semble intrinsèque au métier mais pourtant difficile d'accès, du moins avec un accès inégalitaire. Anne, 59 ans, néo rurale, voit cette dernière comme un degré plus élevé au métier comme l'exprime l'emploi de la locution adverbiale pour introduire sa phrase : « Au-delà du métier de maraîcher, il y a quand même toute la culture agricole qu'il faut découvrir ». Elle ajoute : « c'est quand même un monde spécial [en rapprochant ses mains l'une de l'autre, signe d'une fermeture] c'est une culture, c'est un vocabulaire, des codes ». Les instances agricoles semblent participer à cet entre-soi, et à la difficulté d'accession à ce métier pour les non-issu·es du milieu agricole. Selon Delphine, 44 ans et elle aussi néo rurale, cette fermeture se trouve : « Au niveau de la chambre d'agriculture, tout le système d'installation, tout le système qui régit l'agriculture, car ils n'aiment pas les gens qui sortent du moule, ici, dans une région qui produit majoritairement du lait, surtout dans de la vache laitière dans la Manche, et déjà quand on fait autre chose que de la vache laitière on est pris pour un marginal, et quand en plus on fait du mouton, sur un petit troupeau, voulant réhabiliter une race ancienne, en prétendant en plus les nourir uniquement à l'herbe, j'étais perçue de manière très négative par le système officielle, j'étais perçue comme une djihaidiste fouteuse de merde alors que je défends une paysannerie de bon sens ». Apporter des connaissances et des techniques nouvelles ne semblent pas suffire et est même une raison supplémentaire pour justifier l'hostilité. Cette « culture agricole » intervient dans la difficulté à se sentir et être légitime, elle est transmise avec les biens professionnels au sein d'une transmission familiale. Et si l'on revient à cet apprentissage de la conduite de tracteur, qui semble être, davantage, un apprentissage technique, il est pourtant le témoin d'une appropriation, ou non, des codes de la culture agricole. Lorsque j'échangeais

avec un formateur machiniste au Campus agricole de Vire, ce dernier me précisait que l'enseignement de la conduite de tracteur n'intervient pas en BTS, considéré comme acquis au lycée. Pour autant, le nombre d'heures au lycée dédié à la conduite d'engins est minime et peut vite passer à la trappe. Alors se pose la question pour celles et ceux qui n'ont jamais eu l'occasion d'apprendre sur une ferme familiale. Iels doivent apprendre en stage. Mais si un·e maître·sse d'apprentissage ne veut pas faire conduire une fille ? C'est ce que m'exprimait Anaïs, 16 ans : « j'aimerais aussi apprendre à faire plus de tracteurs comme pailler, désiler[47] des trucs du quotidiens, c'est pas facile à donner à faire, mais j'aimerais en faire plus, j'en fais sur des assez vieux tracteurs avec ceux de mon père, pas des grosses choses, cet été j'ai fait du foin avec un monsieur pendant trois semaines, il m'a fait vachement confiance ». Cette confiance est plus facilement octroyée à des garçons quand les personnes sont empreintes de stéréotypes de genre. De fait, le travail visible dans les champs et donc sur un tracteur est davantage valorisé et justifie la division sexuée de l'apprentissage et du travail. Le compte instagram @metooAgricole tenu par Laura Chalendard, agricultrice, propose de diffuser les violences subies par des agricultrices et notamment des apprenties, stagiaires, du sexisme ordinaire aux violences sexuelles. Les quelques hommes NIMA rencontrés n'ont pas vécu la référence à ce manque direct de « culture agricole ». De fait, même si leurs parents n'étaient pas agriculteur·ice, iels étaient ruraux·les, avec « une culture agricole » plus éloignée mais tout de même présente, ils allaient en vacances chez leur grand-parents qui étaient agriculteur·ices. Et ils n'ont pas eu de difficulté à trouver un stage ou à accéder à la pratique de la conduite de tracteur. Mathieu, 23 ans, explique : « Et puis, mon père a toujours bricolé. On avait de la terre, on a toujours eu ça, on vivait à la campagne et ça m'a toujours donné envie et puis au fur et à mesure des années j'ai toujours voulu honorer la mémoire de ma grand-mère que je n'ai jamais connu ». Même constat pour Nicolas, 27 ans : « j'allais en vacances chez mon grand-père, donc il y avait des vaches, et tout ça me plaisait bien, il y avait le foin, ça me plaisait bien, et puis donc, euh [cherche ses mots]...je pense que la petite, le petit attrait pour le milieu agricole, il est arrivé de là. Et puis après, bah, j'avais mon père, même s'il n'était pas agriculteur, il était prof en lycée agricole, et donc, quand, ne serait-ce qu'en voiture, quand on passait devant des parcelles, bah il me disait ça c'est ça ça. Je n'étais pas déconnecté ».

[47] Action de retirer d'un silo pour nourrir les vaches

L'accès à « cette culture agricole » s'inscrit et se justifie dans un processus de socialisation au métier par immersion selon différents niveaux ou clivages : les un·e·s en tant qu'enfant, ou petits-enfants, d'autres en tant que ruraux·les ou urbain·es mais aussi en tant qu'homme et femmes. Elle permet l'accès au métier, pourtant elle est également critiquée, vécue comme un carcan. Un carcan de l'orientation prédestinée ou de reproduction sociale[48], nous l'avons vu mais également dans les pratiques.

2.2.3. Et s'il s'agissait d'un carcan ?

Lorsque j'ai effectué l'entretien avec Salomé, 24 ans, salariée sur l'exploitation en attendant que les cédant·es partent à la retraite, elle me fait part de ses craintes de tout perdre si ça ne va pas avec son conjoint, Julien, 27 ans, alors chef d'exploitation. Ce dernier arrive et se joint à l'entretien. Non issu du milieu agricole, il le vit davantage comme une fierté. Il ne tarde pas de le dire à sa conjointe, qui, elle, est issue d'une famille d'exploitant·es : « Bah je dirais que c'était plus facile, parce que t'as pas d'a priori à la con, comme papa il fait comme ça du coup faut faire comme ça, je pense…bah c'est la différence qu'on voit entre toi et moi. Non ? ». La réponse de Julien, en plus de disqualifier la façon de voir et/ou de travailler de sa conjointe est sans appel. Être issu·e du milieu agricole et posséder cette culture agricole imposent des idées avant même d'accéder à l'expérience et cela serait quelque chose de négatif. Lorsque je demande à Mathieu, 23 ans, pour conclure l'entretien sa plus grande fierté, il me répond gêné « bah déjà, je suis fier de moi [tremblot de la voix] parce que je ne suis pas issu du monde agricole, je suis fier d'être arrivé là où j'en suis aujourd'hui, je suis fier de moi ». De fait, il me précise de nombreuses fois qu'il avait toujours dû « se débrouiller ». Cette construction professionnelle indépendamment d'une transmission familiale est alors vécue comme une fierté par ces deux hommes non-issus du milieu agricole. Cette origine semble entrer en interaction avec leurs associé·es de façon différente que pour les femmes NIMA. Ce carcan est celui d'un modèle préexistant qu'il faudrait suivre. De fait, la transmission agricole qui se passe dans un cadre familial sous-tend que des valeurs et des techniques ont elles aussi été transmises. Ainsi les valeurs professionnelles se trouvent empreintes de valeurs familiales. Mendras le met en évidence : « Pour lui, savoir-vivre et

[48] CHAMPAGNE Patrick, *L'héritage refusé. La crise de la reproduction sociale de la paysannerie française 1950-2000*, Paris, Seuil, 2002.

savoir-faire sont une même expérience »[49]. Quatre des enquêtées ont été socialisées au métier par leur père et ont développé des qualités agricoles similaires. Pour Laure et Cathy, exploitantes en bio, ce sont leur père qui ont mis en place une agriculture biologique. Elles ne sont pas intervenues dans cette décision. Cet aspect biologique dans leur pratique apparaît d'ailleurs tardivement dans leur discours. Mathilde, quant à elle, m'explique qu'elle reprend une ferme qui fonctionne : « fin papa il a...il a bien travaillé toute sa carrière j'ai envie de dire et l'exploitation elle tourne bien, et aujourd'hui elle est rentable, donc d'un point de vue financier j'ai assez confiance ». Les enquêtées suivent un modèle qui marche selon les objectifs donnés par les gouvernances agricoles. Le temps devient alors linéaire, il s'agit bien d'une continuité qui définit un modèle agricole : « pour les agriculteurs, le futur est une continuation du présent et du passé » (Mendras, 1967)[50]. Leur pouvoir décisionnel en est par ailleurs réduit. Le témoignage de Laure en est l'exemple : « ce que j'aime le moins et c'est un peu malgré moi, c'est que j'aurais aimé avoir une ferme genre un peu plus petite et vraiment être seule presque ». De plus, dans une volonté de « préparer le terrain », son père a lancé, sans véritable concertation avec cette dernière, une production de légumineuse pour qu'elle puisse la vendre. Il existe une vraie difficulté dans une transmission familiale de se poser contre la transmission du statut. Le rapport générationnel entre ici en jeu. Pour ces trois jeunes exploitantes, 25, 27 et 30 ans, un vrai respect des connaissances apportées par leur père respectif est sensible. Néanmoins, leur père est à la retraite, ou va l'être, elles souhaitent, alors, apporter leurs propres connaissances et se démarquer de l'ombre qu'ils laissent sur l'exploitation et qui les empêchent également d'être considérées comme la cheffe d'exploitation. Une rupture générationnelle émerge : « ils imposent leurs conditions de reprise de l'exploitation, exigent le versement d'un salaire, la modernisation des installations et une reprise plus précoce de l'exploitation » (Garcia-Parquet, 2008)[51]. Sandrine, 42 ans, l'explique en ces termes au sujet de sa tante qui ne souhaitait pas quitter trop rapidement l'exploitation car elle perdrait en point de retraite : « un moment donné, on voit plus pareil parce que eux avaient leur façon de faire, et moi je voulais faire autrement, donc ben il y avait un peu des conflits quoi, c'est la différence de génération », « Et puis dans mes décisions, à un moment

[49] MENDRAS Henri, *op. cit.* p. 118
[50] *Ibid*. p. 113
[51] GARCIA-PARQUET, Marie-France. « Patrick Champagne, L'héritage refusé. Crise de la reproduction sociale de la paysannerie française ». *Lire les sciences sociales. Volume 5/2004-2008*, édité par Gérard Mauger et Louis Pinto, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008,

donné on est plus forcément en accord ». Dès lors, prendre un·e salarié·e permet un regard extérieur nouveau, sans jugement et plus à même d'accepter de nouvelles techniques. Julien et Salomé m'expriment leur impatience à voir les cédant·es partir à la retraite car Julien explique : « les attentes ne sont pas les mêmes, t'en as qui partent à la retraite et donc ralentir un peu le boulot et pis bah t'es des jeunes motivés qui accélèrent le rythme ce qui est normal, quand on sera proche de la retraite ça sera pareil ». Cette rupture générationnelle apparaît notamment au travers des pratiques qui diffèrent. Le·a jeune chef·fe d'exploitation tend à être en rupture avec le rôle familial et vise à « exclure le rapport parental de la définition du travail agraire ». Alice Barthez fait ainsi un parallèle avec le profil de l'agricultrice, également en rupture avec le rôle d'épouse [52]. Effectivement, l'homosocialité développée précédemment impose la composition d'un ménage plutôt hétérosexuelle qui imbrique lieu de travail et foyer. Ce faisant, les agricultrices se trouvent plus éloignées des formations agricoles, ce qui rend difficile l'identification à cette identité professionnelle d'agricultrice. La formation, qui évolue au cours des années, peut être une autre façon d'accéder à cette identité professionnelle sans passer par la « culture agricole ».

2.3. La formation

La formation est dans d'autre milieu la seule voie pour accéder à l'exercice d'un métier, mais dans le milieu agricole, elle apparaît après la transmission de la « culture agricole ». Elle n'est pas toujours souhaitée ou alors vécue avec certaines résistances. Cette formation peut s'inscrire dans une socialisation primaire mais également une socialisation secondaire avec des formations continues. Notre intérêt se portera sur ce qu'apporte ces formations au regard des valeurs et des pratiques des agriculteur·ices. En outre, ces formations, qu'elles soient dans un parcours classique ou continue, restent majoritairement des formations qui s'effectuent entre hommes. C'est pourquoi, des formations en non-mixité sont proposées pour les agricultrices au sein de certains organismes.

[52] BARTHEZ Alice, *op. cit.*

2.3.1. Des agriculteur·ices du sans diplôme au bac+ 5

Pour accéder à la DJA (Dotation Jeune Agriculteur), une aide très importante lors de l'installation, les agriculteur·ices doivent justifier de la capacité professionnelle agricole c'est-à-dire avoir un diplôme agricole de niveau IV (Bac pro, BPREA, etc.). En 2020, 7 exploitantes sur 10 ont 50 ans ou plus, contre 6 exploitants sur 10, or pour obtenir la DJA il importe d'avoir moins de 40 ans, les femmes se trouvent donc désavantagées, s'installant plus tardivement que leurs homologues masculins.

Dans l'enseignement agricole technique : à la rentrée 2023, les filles représentent 44% des effectifs des élèves, des apprentis et des étudiants. « Les effectifs féminins sont désormais relativement stables sur les dix dernières années. Pour l'enseignement technique, derrière le chiffre de quasi parfaite mixité, se cachent en effet des disparités de répartition filles-garçons selon les filières »[53]. Ainsi, même si aujourd'hui les filles et les femmes peuvent accéder à l'enseignement agricole, les filières restent encore genrées. De fait, des filières considérées comme plus masculines comme l'agro équipements ou les aménagements paysagers vont attirer davantage de garçons et les filières considérées comme féminines, tels que l'élevage équin, vont attirer davantage de filles[54]. L'une des raisons de la faible proportion de femmes à l'entrée en formation, c'est aussi la crainte d'être l'une des rares filles de la formation. Salomé, 24 ans et Fanny, 23 ans, me font toutes les deux part de cette absence de parité comme un mauvais souvenir ou comme un frein : « on était 6 filles sur trente mecs je crois…*Et comment tu l'as vécu ?* J'ai pas trop kiffé mes années de BTS. Autant les années lycée. Vraiment top, on était moitié filles, moitié gars, au lycée, mais aux BTS non ». Pour Fanny, cela justifie alors la volonté de ne pas aller directement en seconde agricole : « Si j'étais sûre mais je voulais avoir une échappatoire et puis bah parce que ça me faisait peur, parce que en bac pro, c'était une voire deux filles par classe et c'est tout et ça moi j'avais pas envie. Du coup, j'ai fait un bac STAV, seconde générale et technologique ». Les jeunes femmes peuvent ainsi se limiter dans leur choix d'orientation à cause de ce manque de parité. Les peu de filles qui vont accéder à ces filières fortement masculines peuvent développer une conformité aux normes de genres dominants, c'est ce que démontre Geneviève Pruvost : « L'école de police constitue une seconde étape décisive, reconfigurant les attentes et les

[53] XICLUNA Pascal, *L'égalité femmes-hommes et la mixité dans l'enseignement agricole,* le 5 mars 2024, Agriculture.gouv.fr
[54] DRAAF, 2020

normes. Les élèves découvrent des rapports sociaux de sexe différents de ceux qu'ils connaissaient jusqu'alors au lycée (du moins en filière générale) ou à l'université : militarisation, uniforme, internat constituent une rupture pour une grande partie des filles, mais aussi pour les garçons ».[55] Par ailleurs, la chercheuse affirme que les policières savent à quoi s'attendre avant cette formation : « L'environnement familial n'en est pas moins déterminant : l'accoutumance à une forme de sociabilité virile par le biais des frères ou du sport, les encouragements du père dans cette voie, l'acquiescement des mères constituent autant d'éléments qui naturalisent l'évidence de leur vocation. Cet environnement favorable prédispose les femmes à mettre au point une stratégie d'intégration, souvent préparée de longue date ». Transposables aux milieux agricoles, les jeunes femmes IMA ont grandi dans cet univers, les NIMA le découvrent en formation. Elles savent qu'elles devront faire leur preuve et cela de façon plus importante que leurs collègues masculins mais « c'est véritablement lors de la formation, puis en poste qu'elles le découvrent dans sa pleine réalité » (Pruvost, 2007).

Enfin pour ce qui est de l'enseignement supérieur long, en 1975, il n' y avait que 20% des étudiant·es de l'enseignement supérieur agricole long (études agronomiques, vétérinaires et de paysage) qui étaient des femmes.[56] Cette donnée a changé. En 2023, elles représentent 61% des effectifs. Les femmes sont très présentes en filières vétérinaires, ce qui explique leur surreprésentation dans l'enseignement supérieur agricole long et le sont moins dans les filières d'ingénieurs. Au final, la moitié des exploitantes de moins de 50 ans en 2020 ont atteint un niveau de formation supérieur au baccalauréat, contre 38 % pour les hommes[57]. Ce qu'il importe de notifier c'est que les femmes s'installent plus tardivement comme nous avons pu le voir. En raison de ces vocations retardées, elles privilégient la formation continue et l'obtention d'un BPREA (Brevet Professionnel de Responsable Agricole) pour acquérir les compétences nécessaires à l'exercice de leur métier (DRAAF, Normandie, 2020). Elles peuvent également être diplômées bac +5 dans un autre domaine.

Ainsi, la formation agricole déjà très genrée va apporter des connaissances différentes selon le niveau. Les femmes et jeunes femmes sont moins amenées à se forger des expériences pratiques rapidement ce qui peut les desservir dans l'apprentissage des codes du

[55] PRUVOST Geneviève, *Profession : policier, sexe : fémin,* éd. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Ministère de la Culture, 2007
[56] XICLUNA Pascal, *op. cit.*
[57] DRAAF, Normandie, 2020

milieu professionnel. En outre, cet enseignement genré est une source de violence sexistes et/ou sexuelles qu'il importe de prendre en compte. Cette orientation genrée est également une justification à cette différence de valeur écologique de la part des femmes n'ayant pas suivi le cursus dominant.

2.3.2. Des orientations politiques dans l'enseignement agricole

Deux jeunes agriculteurs m'ont fait part d'un sentiment d'infléchissement des enseignements au regard d'une certaine pratique agricole. Mathieu m'explique qu'être étudiant sur une exploitation biologique leur octroie « des cours normaux mais un peu orientés quand même hein » dit-il sur un ton qui se veut négatif se posant clairement contre une agriculture biologique. Je retrouve ce même discours chez Vincent, 23 ans, ami de Mathieu : « Pis en plus, au lycée agricole on nous bourre un peu le mou avec ça, ils essayent beaucoup de nous orienter dans ça, ce qui n'est pas mauvais mais… ils essayent de nous orienter vers ça et au final ça fait plus l'effet inverse ». Je me suis alors permise de poser la question à Hannah jeune agricultrice en Bio du même âge que Mathieu et Vincent : *«* Je dirais pas d'orienter vers le bio mais je dirais plus orienter vers moins de pesticides, plus valoriser la terre le pâturage, plus ça, pas forcément le bio parce qu'on ne voit pas de ce qu'on pourrait remplacer par rapport à d'autres trucs mais on voit du pâturages tournant, genre euh la rotation ». Sa mère, Isabelle, 53 ans, qui fait des portes ouvertes de l'exploitation aux lycées agricoles intervient : « Puis dès que tu parles pâturages ça y'est, c'est du bio ». Puis elle m'explique la façon dont se passe les visites : « ça permet de discuter avec les jeunes, Alors y'en a qui sont fermés dans leur système, c'est même pas la peine, fils à papa et machin et y'en a d'autres je leur pose des questions, savoir vraiment s'ils veulent ce système là, y'en a d'autres s'ils seraient plus ouverts à faire autre choses, mais ça les questionne quand même un système comme le nôtre ». Leur exploitation a été l'une des premières en bio dans la Manche, Isabelle s'occupe de toute la transformation des produits laitiers, iels vendent leur produits auprès des collectivités et restaurateur·ices pour ne pas faire partie du système des grandes distributions. Si on s'intéresse davantage aux programmes, **e**n bac agricole, trois enseignements spécialisés sont proposés : biologie-écologie, mathématiques et physique-chimie. C'est donc un choix de la part des étudiant·es que de s'orienter vers une spécialité intitulée « écologie ». En outre, les établissements de l'enseignement agricole ont mis en œuvre leur plan local "Enseigner à produire autrement" à partir de la rentrée scolaire

2022. La Normandie est pionnière dans le développement de ce projet TANGGO, Transmettre aux Nouvelles Générations par les GrOupes. Ce dernier met en relation des collectifs d'agriculteur·ices avec des élèves d'enseignements agricoles du bac pro, en passant par le BTS et les écoles d'ingénieur. 21% des établissements agricoles de Normandie participent au projet à hauteur de une à deux classes par établissement[58]. Le modèle tend à se développer dans toute la France. Les collectifs en question sont des GIEE (Groupement d'Intérêt Économique et Environnemental), DEPHY Fermes, et des OP (Organisations de Producteurs). Les GIEE peuvent, entre autres, proposer de s'intéresser à une agriculture de conservation, soit le peu de travail sur le sol mais pas forcément à une agriculture biologique. C'est donc ici aussi un enseignement ponctuel. Pour Laure-Anne, étudiante en Master Agrosciences, environnement, paysages, territoires, et forêts, spécialisé en agroécologie à l'Institut Agro de Dijon, stagiaire au sein des Chambres d'agricultures de Normandie sur la capitalisation de l'historique du projet Tango, les groupements d'agriculteur·ices ne sont pas très aboutis dans l'agroécologie. Ce sont des groupes de réflexions pour améliorer leurs pratiques, mais iels mettent en avant la performance. En outre, selon cette dernière son master qui met également en avant l'agroécologie ne propose pas une cohérence des notions, les professeur·es sont les premier·es à valoriser certaines pratiques plutôt que d'autres et appelleront cela de l'agroécologie. Par exemple, le label HVE (Haute Valeur Environnementale) peut être vu comme de l'agroécologie alors même qu'il demande une obligation de résultats contrairement aux autres labels qui demandent une proposition de moyens. Ainsi, les professeur·es d'enseignement agricole affirment ne pas effectuer de politiques pour autant, iels peuvent donner à voir quelques pratiques agricoles orientées. Pour autant, être professeur·es de l'enseignement agricole c'est aussi répondre au ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté alimentaire. Certain·es jeunes décident tout de même de tester des pratiques qu'iels ne connaissent pas en effectuant des stages au sein d'exploitations agricoles qui proposent des nouveaux modèles. Ainsi, même s'iels ont grandi sur une exploitation agricole conventionnelle, iels vont tester des exploitations biologiques. C'est notamment le cas de Fanny, 23 ans : « Quand j'étais en BTS, j'ai fait un stage de huit ou neuf semaines dans une ferme qui faisait de la transfo en produits laitiers donc crème/ beurre/yaourt, je me suis éclatée

[58] Selon la DRAAF, la Normandie compte 53 établissements d'enseignement agricoles. Le projet TANGO compte en Normandie 11 établissements.
https://agriculture.gouv.fr/lenseignement-agricole-engage-dans-la-transition-agroecologique

à ce stage là, je suis toujours en contact avec mon patron, ça s'est très très bien passé. Et du coup, je me suis dit, moi, c'est ça que je veux faire, je veux m'installer sur la ferme de mon père mais je veux créer un atelier de transfo en plus ». Hannah, 23 ans, décide de faire son stage « en conventionnel, pour voir ce que c'était, pour vraiment me dire ce que je choisis c'est bien, fin je suis sûre de ce que je choisis », Vincent effectue son stage dans la production laitière mais en robot, il m'explique : « je connaissais de vue mais j'avais jamais été impliqué dedans ». Mathieu, 23 ans, souligne : « à l'époque je prenais mon vélo et j'allais faire le tour des fermes, pas forcément des gens que je connaissais, parce qu'il y avait beaucoup de fermes que je connaissais autour de chez moi, mais je ne voulais pas aller là-dedans, parce que je connaissais un peu le modèle, ça me disait rien, je voulais apprendre ».

Certain·es jeunes ont effectivement conscience de l'importance de se renseigner sur ce qu'il se fait ailleurs et de se décentrer du modèle qu'iels peuvent connaître par leur « culture agricole ». Pour autant, les valeurs transmises lors de leur socialisation primaire ne sont jamais loin. Fanny, pour exemple, s'inscrit finalement dans une exploitation conventionnelle. En outre, dans cette socialisation primaire de l'enseignement agricole, il est intéressant de remarquer que des jeunes hommes en exploitation conventionnelle critiquent la formation et son infléchissement vers de nouvelles pratiques. De la même façon, l'intérêt pour ces mêmes pratiques une fois chef·fes d'exploitation est questionnable.

2.3.3. Et une fois installé·es, comment se former ?

Être agriculteur·ice c'est aussi s'adapter et/ou gérer du vivant et les changements climatiques. Ainsi, la formation continue est proposée par des instances agricoles, des associations ou des syndicats pour permettre aux agriculteur·ices de connaître les avancées techniques et scientifiques sur les recherches agricoles. En outre, ces formations permettent également à des agriculteur·ices d'évoluer dans leurs pratiques. Pour autant, il s'agit très souvent d'hommes qui se forment sur ces pratiques, effectivement, les femmes représentent 16% des bénéficiaires VIVEA, l'organisme de formation lié aux Chambres d'agriculture, contre 84% des hommes[59]. Par ailleurs, au sein de mon stage, j'ai pu rencontrer des femmes qui se retrouvaient en non-mixité afin notamment de contrer la non-mixité tacite des agriculteurs. Pourtant ces groupes de femmes proposent davantage des formations sur le

[59] Chiffres VIVEA 2020

développement personnel plutôt que sur la technique à proprement parler. Au sein des CIVAM (Centre d'Initiative pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural), cette donnée diffère. De fait, au sein des groupes non-mixtes, les agricultrices se forment davantage sur des techniques agroécologiques et sur les rapports de genre. Cependant, le profil de ces agricultrices est différent de celui des Chambres d'agriculture. D'un côté, il s'agira davantage de femmes installées de façon individuelle, sur des exploitations que les Chambres d'agriculture peuvent considérer comme « atypiques », de l'autre, des femmes en exploitation conventionnelle, installées avec leur conjoint. Mais déjà faut-il aller se former.

Certain·es agriculteur·ices ne se forment jamais, c'est ce que m'explique Timoté, agriculteur en bio de 54 ans qui participe au GIEE du sud Manche : « Mais on croise toujours les mêmes gens, dans les formations, quand on sort de l'exploitation on croise toujours les mêmes personnes, donc voilà, c'est une partie du monde agricole ». Timoté affirme par ailleurs ceci : « Le fait d'être enfermé sur son exploitation, abruti par le travail, ça n'aide pas à prendre du recul sur son système, à se former, ça veut dire que la formation elle vient à vous par des commerciaux, ça c'est... ça fait des systèmes ultra figés quoi ». Ce qu'il appelle des « systèmes ultra figés » sont en fait des systèmes qui entrent dans les normes, comme l'explique rapidement Isabelle « quand on est dans une ferme tout seul, à part les commerciaux machin qui ne sont pas forcément écolo, on ne voit rien d'autre ». Alors iels apprennent les innovations techniques par des commerciales·aux et ou voisin·es. En tant que commerciales·aux leurs informations sont forcément orientées par un discours économique. Ces dernier·ères sont influencées par leur vente à effectuer. « Nous, quand nous sommes passées en bio, je me souviens que j'étais chez une amie aller boire café, et il y avait un commercial qui était là et il lui a dit n'écoute pas Valentine hein, n'essaie pas de faire comme elle…Parce que, lui, sinon, si tout le monde passe en bio, il n'a plus de métier [rigole] ». Ce que je trouve intéressant ici c'est que l'acte de se former intervient davantage dans le discours des enquêté·e en bio. Par ailleurs, au regard des chiffres diffusés par VIVEA, les femmes se trouvent donc moins inscrites dans les socialisations dominantes, des formations affiliées aux Chambres d'agriculture par exemple. Elles développent alors des connaissances différentes ce qui peut expliquer leur présence dans des modèles qui ne sont pas représentatifs des modèles dominants : « Le résultat global vient de ce qu'elles mettent à profit énormément de choses qu'elles ont appris via des parcours diversifiés, semé d'embûches, de détours stratégiques et je pense que ça apporte quelque chose ! » (Le Brun, 2023). Carine Pionetti, anthropologue,

spécialiste des questions de genre et de l'agroécologie affirme dans le cadre "des rencontres nationales du retour à la terre et de l'avenir des territoires" : « Ce sont plutôt pour moi des choses assez structurelles. Il existe des schémas de développement agricole qui correspondent à un modèle dominant, où les hommes, plus que les femmes, sont la courroie de transmission. Et les femmes sont toujours restées un peu à la marge de ce système-là, parce qu'on considère que c'est l'homme qui est le chef d'exploitation. Dans l'ombre, elles ont préservé une sorte de liberté d'une certaine manière dans leur relation à la terre, dans la relation au monde vivant. Elles sont moins soumises au regard des autres, moins soumises à l'idée qu'il faut qu'elles soient à la pointe d'un progrès qui est considéré comme le nec plus ultra dans le monde agricole. Et donc, de ce fait, elles inventent et sont capables de réinventer finalement des systèmes » (Pionetti, 2023)[60]. Effectivement, ce qui a longtemps été vu comme quelque chose de naturel est ici expliqué par leur exclusion de la socialisation dominante. En outre, au sein de mon premier échantillon de recherche, composée uniquement de femmes, l'apprentissage permanent de ces métiers est au cœur de tous les témoignages. Ce besoin d'apprentissage va régulièrement de paire avec l'évolution agricole. De cette façon, Anne m'explique que « les choses évoluent tout le temps, c'est un puits de science, tu as toujours des choses à apprendre ». Héloïse ajoute : « mais j'apprends, et après savoir être polyvalente, apprendre, lire être curieux, fin discuter avec les autres, se former, vouloir évoluer, ça c'est aussi une qualité ». Mathilde expose les différents aspects de cet apprentissage : « il y a toujours des nouvelles choses à apprendre, et puis il faut s'améliorer aussi techniquement, donc on apprend, y a toujours de nouvelles techniques à acquérir pour évoluer, pour faire évoluer l'exploitation ». Enfin, Sandrine apprécie cette découverte incessante que propose ce métier : « voilà c'est un métier où l'on découvre tout le temps, on apprend tout le temps, ouais - c'est sûr - j'aime pas la routine ». L'apprentissage est perçu comme relativement positif, les agricultrices sont prêtes à se former pour être toujours plus performantes et à la pointe. Elles font preuve d'humilité et de curiosité. Pour autant, la non-mixité implicite, imposée par les hommes, est un frein important à la formation des femmes tout comme la charge des tâches de reproduction. Pour leurs homologues masculins cet apprentissage semble plus difficile. En 1967, Mendras rendait compte des témoignages d'agriculteurs face aux techniciens agronomes : « De la sorte il n'est plus son maître, et il a besoin en permanence d'un maître

[60] CORATTI Emanuelle, *Rencontres nationales du retour à la terre et de l'avenir des territoires : Livre blanc* Back to Earth, 2024

pour l'instruire », or, « [ils] aime[nt] mieux avoir un domestique à commander, qu'un ingénieur donneur de leçon »[61]. Très lié au besoin de pouvoir et de puissances, les hommes cis-genre peuvent avoir des difficultés à se former alors vécue comme un aveu de faiblesse.

Conclusion du chapitre 2 :

Le système culturel développé par l'éducation, le langage, la nation amènent tout être humain à se construire par l'intériorisation d'un certain nombre de prédispositions partagées par la transmission. « Les recherches montrent toutefois que les socialisations les plus efficientes, les plus prégnantes, sont celles qui, pour l'enfant, ont une forte charge affective, d'où le fait que les parents jouent un rôle crucial ». Ainsi, on comprend l'importance d'une socialisation professionnelle et l'impact sur les pratiques des agriculteur·ices. En outre : « C'est aussi toujours quand la socialisation s'effectue « en actes » (et non en paroles seulement) qu'elle a des chances de produire des effets durables dans le temps : ce qui est intériorisé, ce ne sont pas alors de simples capacités ou compétences, mais c'est bien plus, ce sont des « dispositions », des « inclinations à » du moi profond ». Alors, quand la virilité représente un système de valeur qui se construit dans l'identité au travers la socialisation, les représentations du métier d'agriculteur·ices vont donner à voir des valeurs particulières qui vont participer à l'élaboration de modèles standards. Ces valeurs sont une fabrication de représentations culturelles qui pousse à une hiérarchisation particulière, ou plus alternatifs selon la hiérarchie choisie. De fait, il est possible d'être confrontée à « des socialisations de « transformation » ou de « renforcement » de dispositions antérieurement incorporées comme « masculines » (Zolesio, 2018)[62]. La suite de notre propos se propose donc d'analyser la façon dont ces valeurs s'expriment au sein des pratiques.

[61] MENDRAS Henri, *op. cit* p. 164
[62]ZOLESIO Emmanuelle, « Socialisations primaires / secondaires : quels enjeux ? », *Idées économiques et sociales*, 2018/1 (N° 191), p. 15-21.

3. Le rapport au métier d'agriculteur·ice

Nous nous concentrerons désormais sur la façon dont le métier est vécu par les agriculteur·ices et ce qu'il sous-tend. « Tout emploi, tout métier, toute profession et toute carrière nécessite un travail qui, dans le meilleur des cas, peut devenir une œuvre permettant l'accomplissement de soi et dans les cas les situations difficiles peut entraîner souffrance, mal-être, assuétude aux nouvelles formes de communications et aliénation »[63] (Lancry-Hoestlandt, 2016). Ce travail recouvre les formes du travail professionnel mais « également l'autre travail réalisé gratuitement dans la sphère dite privée – tâches ménagères, travail d'entretien physique des membres de la famille, de *care* ou de santé, maintien du réseau amical et familial, production d'enfants ». Le concept de travail, à partir duquel nous proposons de raisonner, inclut l'ensemble des activités humaines de « production du vivre en société » (Galerand et Kergoat, 2013). Cette « production du vivre en société » va être étudiée dans son rapport à la force, la force de production, dans son rapport au bien-être, et dans ses effets sur les interactions avec les autres.

3.1. La force : un concept intrinsèque à la notion de travail ?

« Le travail en tant qu'objet (c'est-à-dire résultat, produit) permet de subsister dans la nature de manière directe ou indirecte. Les activités de travail ont une fonction économique et sociale : elles peuvent être liées à une rémunération : on échange sa force de production et ses résultats contre dédommagement financier (salaires, honoraires, activités marchandes) et l'on se réfère aux métiers, professions, emplois et carrières ».[64] Argument majeur d'une exclusion des femmes de certaines tâches, ou métier, la force physique est un premier élément d'étude à prendre en compte. De fait, « c'est sur le corps que l'on fonde l'idée de compétences propres à chaque sexe » (Guichard-Claudic et Kergoat, 2007)[65]. Ainsi, l'accent est mis sur les différences physiologiques entre les hommes et les femmes. Que les femmes puissent intégrer un métier traditionnellement masculin bouscule la corporéité au travail. Il importe donc une

[63]LANCRY-HOESTLANDT Anne, « Travail : histoire, définition, évolution et division du travail », dans : Gérard Valléry éd., *Psychologie du Travail et des Organisations. 110 notions clés.* Paris, Dunod, « Psycho Sup », 2016, p. 417-421.
[64] *ibid*
[65]GUICHARD-CLAUDIC Yvonne, KERGOAT Danièle, « Le corps aux prises avec l'avancée en mixité. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2007/1 (n° 42), p. 5-18.

négociation avec « l'essentialisme d'un argumentaire qui naturalise les assignations de genre »[66]. Priscille Touraille, anthropologue s'étant intéressée à l'origine de cette différence physiologique, montre « avec nuance que les comportements culturels peuvent fortement influer sur les traits physiques des humains et que les comportements genrés contribuent à créer des corps sexuellement différents, souvent à l'encontre des tendances naturelles »[67]. Elle conclut son étude sur le constat que si différence morphologique il y a entre les hommes et les femmes, celle-ci est en réalité liée à un accaparement des protéines par les hommes, les femmes ont donc évolué avec moins de besoins et sont devenues plus petites. Notons que certaines femmes ne vivent pas cette différence morphologique. Des femmes fortes, il en existe, des hommes moins forts également, mais si nous voulons pointer ces différences, il importe de prendre en compte qu'il n'existe pas « de nature humaine en dehors de la culture » (Letourneur, 2022)[68]. A la lumière de ces éléments, comment est utilisée la force physique ? Comment le corps est-il façonné par le travail ? Dans le *Littré*, le mot « travail » est défini comme un « instrument qui assujettit, gêne, fatigue ; c'est le sens primordial comme le montre l'historique ». Ainsi, il est impossible « de séparer *travail* des maréchaux et *travail*, peine, fatigue, pour la forme, ni même pour le sens ; car, de *travail* qui assujettit les animaux, on passe sans peine à *travail*, gêne, sens primordial ». Enfin, c'est plus particulièrement la façon dont le travail est géré en agriculture qui sera interrogée, alors même qu'une paysanne affirme au sein du podcast de Charlotte Bienaimé : « dans le monde agricole, la notion de travail c'est vraiment un truc de fou, il faut qu'on voit le travail qui est fait, faut que ce soit visible »[69]. Jusqu'où cette notion du travail doit-elle aller ? De quelle façon peut-elle être mieux vécue ?

3.1.1. Un corps-machine qui crée un rapport de force

Les travaux de sociologie rurale et ceux interrogeant les pratiques agricoles sous le prisme du genre, tels que ceux de Annes A. et Handfield M., affirment que par la modernisation est mise en avant « une forme de masculinité rurale empreinte de valeurs spécifiques (idéalisation du rapport à la terre et à la nature, mais aussi contrôle et domination de ces éléments), de caractéristiques propres (téna-cité, abnégation, robustesse) qui permet de réaliser des tâches dures et de surmonter les difficultés, tout en travaillant à l'extérieur, avec

[66] *ibid*
[67] BARBIERA Irene, « Priscille TOURAILLE, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique* », *Clio* , 2013
[68] LETOURNEUR Daisy, *op. cit.*, p.53
[69] BIENAIME Charlotte, « Paysannes en lutte ½ », *Un podcast à soi,* 2023

des machines agricoles »[70]. Au sein du monde agricole, le·a travailleur·euse valorisé·e est celui·celle qui met sa force au service de la ferme, ainsi nous pouvons parler d'un modèle hégémonique du travailleur·euse : « Le thème des "mains calleuses", de la "rude poignée de main paysanne" revient fréquemment comme symbole [...] du dur labeur agricole » (Mendras, 1967)[71]. Timoté, 54 ans, met en parallèle la force de travail à la force plus intellectuelle dans son choix d'orientation scolaire : « Je comptais plus sur ma force de travail que sur mon aptitude scolaire et mon envie de bachoter ». En outre, la force physique a été questionnée et abordée par chacun·e des enquêté·es. Ainsi, les femmes sont culturellement et généralement non-dotées de la même force que les hommes. Salomé m'explique alors : « ouais, mais moi, je, je sais tu sais il y en a plein qui disent l'égalité homme/femme tout ça. Hum, hum, je suis pas du tout d'accord. Je veux dire, on a complètement notre place, mais on n'a pas la capacité de faire fort. Je trouve qu'on n'a pas la capacité de faire le même boulot qu'un homme *les capacités physiques, tu veux dire*: et oui, capacités mentales ça devrait aller mais ses capacités physiques, euh non, fin, Julien, il peut se débrouiller tout seul un week-end, moi non. Et pourtant je sais conduire un tracteur ». Ce modèle est construit autour du travailleur agricole méritant et forcément de sexe masculin. Il passe par une forte mobilisation du corps. Haude Rivoal au sein de sa recherche sur une entreprise de transport/export explique au sujet des préparateurs de commande que « le rapport au corps façonne l'identité professionnelle de ces hommes »[72]. Cette idée est donc transposable au monde agricole. De fait, « la mise en jeu du corps au travail a une forte visibilité dans des professions où l'héroïsation du corps masculin est forte,[...] De même, dans les emplois ouvriers fortement masculinisés, la force physique reste l'apanage des hommes, au même titre que le courage, l'endurance, le goût du risque, le rapport à la technique…tandis que les femmes sont censées être dénuées de ces qualités 'naturellement' masculines » (Guichard-Claudic et Kergoat, 2007)[73]. Certains hommes sont également exclus de ce modèle hégémonique : « Après, je ne sais pas Fabien. Oui, il a plus de force que moi, je pense. Après il est plus brut que moi donc, ça doit jouer aussi ». Nicolas, 27 ans, explique alors qu'en réalité avoir plus de force, c'est aussi forcer le plus. Il s'avère également que Fabien est celui qui a le plus de parts sur l'exploitation. On retrouve ce rapport

[70] ANNES Alexis, HANDFIELD Mario, « Jeunes agriculteurs hors cadre familial. Les masculinités pour éclairer les nouveaux rapports au métier », *Cahiers du Genre*, 2019/2 (n° 67), p. 141-163.
[71] MENDRAS Henri, *op. cit.* p. 299
[72] RIVOAL Haude, *op. cit.* p. 103 à 126
[73] GUICHARD-CLAUDIC Yvonne, KERGOAT Danièle, « Le corps aux prises avec l'avancée en mixité. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2007/1 (n° 42), p. 5-18

de force entre hommes chez Fanny, son père et son conjoint. Le père de Fanny est violemment rejeté au sein du discours de Mathieu. A 58 ans, ce dernier a bien moins d'énergie et fait des erreurs sur l'exploitation : « *Mathieu* : il est lent et il ne fait pas attention à ce qu'il fait, c'est ça le pire**.** J'ai été hier pour le voir. Il était en train de pailler, à droite côté taurillons et génisses [sur un ton condescendant] t'as un premier lot d'engraissement au fond, comment ça se fait que la barre est pliée ?! *Fanny* : Ca fait un moment que t'es pas venu ! ça fait plus d'un mois que c'est comme ça. *Mathieu* : ouais bah ça c'est qui ?! *Fanny* : bah à ton avis ? c'est pas moi [rigole, semble vouloir détendre l'atmosphère] *Mathieu* : voilà et tu vois ?! *Fanny* : je lui ai dit le lendemain qu'il l'avait fait hein… *Mathieu*: j'ai dit bonjour, et j'suis parti. *Fanny* : mais ça fait plus d'un mois que c'est fait ça hein ! *Mathieu* : ouais mais je m'en fous, j'en ai rien à foutre ! [Fanny rigole] Mais ce genre de choses, moi je vois qu'il y a un truc qui est plié, mais putain ça coute hyper cher ! moi ce genre de chose mais ! ça me fout la rage !! et j'ai dit bonjour et j'suis parti ! ». Cette scène à laquelle j'ai assisté est assez significative, Fanny déploie son système de défense par le rire, tandis que Mathieu se met en colère. Le sujet du conflit : un homme qui ne correspond plus à la norme du travailleur agricole. Par ailleurs, avoir de la force n'est pas le seul élément nécessaire de compréhension, il y aussi l'acte d'utiliser sa force. Les agriculteur·ices produisent une force de travail, qui fait subir à leur corps de la violence. Nicolas continue en disant : « Voilà, après, il y a des trucs un peu bourrin, toujours sur une ferme. La mécanique, par exemple, ou du bricolage. Un matériel qui casse pour sortir un cardan, des fois, il faut forcer, il y a des fois tu n'y arrives pas à la main ». Fanny aussi peut développer ce même rapport avec la force : « il y a des choses ça m'énerve parce que je n'arrive pas à les faire, je n'ai pas forcément d'exemples mais ou alors je vais forcer comme une tarée ». C'est également le cas d'une paysanne interrogée au sein du podcast de C. Bienaimé : « Moi je ne me suis pas posée la question, j'ai toujours été physiquement capable, et ok de bosser et au contraire j'étais fière d'aller faire la traite et d'aller conduire le tracteur avec mon gros ventre, mais Euh j'ai failli glisser quand même un cooup dans la salle de traite, je disais je suis égale à mon mec alors je fais... Je ne me prenais pas du tout, moi comme une personne qui a des besoins propres. Moi j'ai grandi avec des parents agri, ma mère elle a trait jusqu'à ce qu'elle ait les bébés ». Le corps doit alors devenir un corps-machine qui produit « des performances de virilité ». Un corps-machine que tous·tes ne peuvent et/ou veulent développer. Pourtant, alors que dans les imaginaires collectifs, les femmes ne peuvent pas forcer autant que les hommes ce qui justifie leur exclusion, on oublie

qu'elles ont toujours été présentes sur les fermes. J'ai choisi, au sein de mon écrit de M1, d'ajouter aux sources déjà présentes, des sources iconographiques, qu'elles soient fictionnelles ; avec les tableaux de Jean-François Millet[74] ou Jules Breton[75] : ou plus réelles avec les photographies de Roger-Viollet sur lesquelles il est possible de voir des femmes accomplir le même travail que les hommes dans les champs[76]. Nous pouvons y voir des femmes en action qui ont symbolisé l'art rural et le quotidien de nos campagnes. Les femmes ont toujours été présentes au sein des exploitations et ont toujours mis leur corps au service de la reproduction et de la production marchande. Elles utilisent, au même titre que les hommes, « leur corps comme instrument et objet technique. Cela passe par l'intermédiaire de "*la main"*» (Rasplus, 2022)[77]. Valéry Rasplus parle alors de « corps hybride » par l'association du corps de l'agriculteur·ice à l'outil ou au matériel.[78] Alice Barthez, en 1982, le met en évidence en citant un homme politique et agriculteur dans les années cinquante : « La femme, dit Bernard Lambert s'exprimant au passé, n'avait rien à voir avec la marche générale de l'exploitation, si ce n'est pour fournir une main-d'œuvre d'appoint. Il est vrai aussi qu'elle devait fournir une somme de travail invraisemblable, souvent très au-dessus de ses forces. Nos mères étaient vieilles à 40 ans »[18] (Barthez, 1982). Elles ont toujours effectué un travail peut-être plus difficile que l'homme par la répétitivité et le peu de confort. Le président de la Chambre d'agriculture de la Manche affirme lors de l'Assemblée Générale des JA de la Manche sur le thème des agricultrices que « si les hommes étaient dans les salles de traite, ces dernières seraient tout aussi confortables que les tracteurs ». Les agriculteur·ices sont à même de porter régulièrement et de manière répétitives de nombreuses charges, (surtout les agricultrices qui se trouvent cantonnées, par la division sexuelle du travail, aux tâches les plus répétitives comme la traite ou l'alimentation des animaux). Fanny explique : « tous les copains que j'ai, on a tous nos grands-mères qu'ont pu' d'épaules qui sont toutes voûtées parce que c'est des femmes qui ont trait toute leur vie et c'est la santé qui dit stop ». Cette même santé est vécue douloureusement pour les femmes qui subissent des descentes d'organes et pour lesquelles monter sur un tracteur nécessite un effort considérable, la première marche étant très haute. Pourtant, leur présence, qu'elle soit iconographique ou

[74] MILLET Jean-François, *Laitière normande à Gréville,* 1874, huile sur toile, RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay)
[75] BRETON Jules Breton, *Rappel des glaneuses,* En 1859, Huile sur toile Musée d'Orsay
[76] ROGER-VIOLLET, *Il était une fois la France en photos,* Editions du Chêne- Hachette Livre, 2009
[77] RASPLUS Valéry, « Rapport à la technique de paysan.ne.s bio », *AgriGenre*, janvier 2022.
[78] *Ibid*

statistique, a été invisibilisé par tout ce que Sylvette Denèfle nomme « les femmes-fleurs » : « Les femmes en train de bêcher dans un environnement salissant s'estompent dans les imageries des femmes-fleurs », correspondant aux normes de genre[79]. Le corps des hommes au travail vient, lui, se confronter à un imaginaire collectif : « Régulièrement stylisés, voire érotisés dans la presse, au cinéma, dans la littérature(...). Être un homme, c'est incontestablement occuper l'espace du dehors, être présent, toujours en mouvement et se mesurer aux autres hommes » (Rivoal, 2021). Certaines agricultrices opposent alors une résilience face à une impossible égalité parfaite. Anne assure que : « notre corps a beau être résilient, c'est clair que notre corps développe en muscle en travaillant, mais on n'arrivera jamais à avoir la force qu'on les hommes ça c'est sûre après je pense aussi, fin c'est clair qu'il m'arrive souvent de pester contre le matériel parce que je n'y arrive pas, [rires] à faire ce que j'ai envie de faire ». Puis, elle m'affirme que pour les outils dans le maraîchage, l'ergonomie n'est pas pensée pour les femmes. De la même manière, Mathilde m'assure qu'elle ne peut pas faire autant que son frère et son père : « les charges lourdes à porter, j'ai moins de force qu'eux, ça se ressent bien, après, petit à petit ça va peut-être venir, mais physiquement il y a une différence ». Alors se développe une relation père/fille privilégiée, avec un père qui va faire pour sa fille, plutôt que son fils, pour la soulager. Les rapports sociaux de sexe inégalitaires dans l'accès à l'outil de travail et dans le travail lui-même poussent les femmes à sans cesse « prouver leur légitimité à diriger leur entreprise agricole de façon autonome, en montrant notamment leur compétence et fiabilité mais surtout en faisant leurs preuves » (Rieu et Dahache, 2008)[80]. Faire leur preuve revient au sein des discours officiels (Sénat, 2017) ou auprès des enquêtées elles-mêmes, pour répondre « aux nombreuses résistances auxquelles elles font face » (Persec, 2022)[81]. Ce besoin de faire ses preuves intervient également auprès des hommes qui n'atteignent pas le modèle dominant et demandent à tous·tes une force psychologique.

[79] DENÈFLE Sylvette, « Introduction et problématique », *Colloque Jardins de femmes, que font les femmes dans les jardins ?* le 11 mai 2023 à Brest

[80]RIEU Annie, DAHACHE Sabrina, « S'installer comme agricultrice : sur la socialisation et la formation sexuée en agriculture », *Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement*, n°88, 2008, pp.71-94

[81] PERSEC Camille, Des agricultrices qui font leur place : répondre aux résistances par la preuve, *AgriGenre*, octobre 2022.

3.1.2. Une force psychologique pour une force physique

« Il n'y a pas qu'une force physique, je pense que c'est une force mentale aussi, parce que moi je m'en rends compte des fois, des fois je porte deux bidons… *Fanny :* bah quand on est énervé des fois oui, la force est décuplée, [iels parlent en même temps] parce que ça tire et en fait dans ma tête, je me dis : "lache pas, ça ne sert à rien, il reste cinq mètres à faire", et en fait, c'est vraiment dans la tête, tu te dis, je ne vais pas lâcher ». Pour Héloïse, éleveuse bovin depuis deux ans, installée avec Léa son amie, il importe avant tout de ne pas s'écouter : « physiquement faut que le corps suivent, [...], mais c'est un métier où on n'a pas le droit à l'erreur, [...] s'il y'en a eu qui se casse la jambe pendant quinze jours, qui est alitée, bah ça retombe sur l'autre. Et si on est malade bah on ne se pose pas trop la question, même si on a de la fièvre, on vient quand même bosser, faut pas trop se poser de questions sur sa santé, faut pas trop s'écouter ». Ne pas s'écouter est une caractéristique prégnante du modèle agricole. Haude Rivoal qui s'intéresse à *La fabrique des masculinités au travail*, affirme que pour certains chercheurs « la masculinité dans son ensemble est façonnée pour répondre aux besoins de l'économie » (Rivoal, 2021)[82]. La production de la force de travail que la production alimentaire et plus particulièrement l'économie capitaliste demandent nécessite une mobilisation entière du corps. La santé est alors définie par cette capacité à ce « qu'elle permet d'effectuer le travail physique demandé par l'activité agricole, mais elle ne doit pas être présentée comme un sujet de préoccupation qui démontrerait une vulnérabilité et pourrait être considérée comme une sensiblerie » (Beltran, 2017)[83]. Peter G. et les co-auteurs au sein de la revue *Recherches Sociologiques et Anthropologiques* étudient les différentes masculinités mises en œuvre au sein d'une étude cas dans l'Iowa[84]. Ils affirment alors que les agriculteurs, majoritairement au masculin, vivent « une souffrance sociale ». Cette souffrance n'est pas prise en compte par l'agriculteur, ainsi ces auteurs théorisent ce qu'ils appellent le « déni ascétique » comme caractéristique de cette masculinité rurale. Pierre, 54 ans, l'exprime très bien : « oh dans le monde agricole, il y a un déni mais pas possible ». Ce même déni est sensible dans le discours de Julien, 27 ans : « mais aujourd'hui on ne force pas…bah ou c'est vraiment, non. On n'a pas de fatigue physique. Barf, on n'a rien de physique quoi. Je ne sais

[82] RIVOAL Haude, *La fabrique des masculinités au travail,* éd. La dispute, 2021
[83] BELTRAN Grégory, « Explications et modes de justification du renoncement aux soins dans une population ruralo-agricole. Rôles et ajustements d'un modèle de masculinité traditionnelle ». *Recherches Sociologiques et Anthropologiques*, 48 (1) : 87-107. 2017
[84] PETER Gregory, MAYERFELD Michael, JANARGIN Susan et BAUER Donna, " Coming back across the fence : Masculinity and the transition to sustainable agriculture", *Rural sociology,* Juin 2000

pas, je réfléchis mais. *Salomé* : bah après c'est des trucs genre la barrière… *Julien :* en même temps, dans ce que j'ai fait ce matin, je n'ai rien fait de physique. *Salomé* : bah non mais les sacs de poudre, c'est des sacs de 25 kilos, c'est des trucs comme ça. On ne te demande pas de lever une vache. Tu sais genre les barrières en haut, elles sont pas forcément évidentes, les sacs de poudre à monter ce n'est pas forcément facile non plus. *Julien* : ouais mais ça reste exceptionnel ! *Salomé* : bah une fois par jour quand même. *Julien* : ouais mmh. Non pas de contrainte…». Cette fatigue physique est de fait associée à la peur chez Mathieu, 23 ans : « Bah oui, après ce n'est pas pour me vanter du tout, mais oui, oui, j'ai plus de force que Fanny et que son père aussi, ouais, y'a pas grand chose qui me fait peur… 'fin, quand il y a une charge lourde ou quoi ça ne me fait pas peur non ». De la sorte, ils définissent l'agriculteur comme : « Un homme viril, qui aime le travail et est capable de nier son besoin de confort corporel- et qui est aussi capable monologiquement de nier le confort des autres ». Cette négation de ses besoins est une caractéristique prégnante du modèle agricole et plus majoritairement de ce qu'on appelle la masculinité hégémonique, modèle normalisateur au sein du monde agricole. Les agricultrices doivent alors faire doublement leur preuve. Ainsi, elles se saisissent des normes du genre qui leur sont assignées. De fait, certaines enquêtées proposent alors une sorte de sur-construction face à cet idéal. C'est notamment le cas d'Héloise mais également de Cathy. Cette dernière est exploitante avec son père, boulangère et agricultrice biologique, elle m'explique : « une fille qui veut être agricultrice, faut qu'elle soit forte, fin faut qu'elle soit sûre d'elle [...] parce que si on s'arrête au moindre petit truc c'est mort 'fin c'est pas la peine, psychologiquement c'est avoir une force de caractère qui doit être là parce que sinon ça ne peut pas marcher [rires] et pis faut être sûre de ce qu'on veut et faut être vraiment passionnée parce que voilà sinon on peut pas, on peut pas supporter tout ça ». Cathy semble alors hiérarchiser les autres agricultrices au regard de leur capacité à mobiliser « cette rétention émotionnelle » : « Les femmes ayant réussi à s'imposer au travail se trouvent alors dans la position de tester les nouveaux entrants, et plus particulièrement les nouvelles arrivantes dont elles attendent une endurance comparable à la leur » (Rivoal, 2021). Certaines comme Cathy qui a la voix rude, et apparaît sûre d'elle, ont « forgé leur tempérament au contact du milieu »[85]. Fanny, 23 ans, s'exprime de la même façon : « oui, parce que je sais faire porter ma voix maintenant. Oui comme l'autre jour on va à la réu des

[85] RIVOAL Haude, *La fabrique des masculinités au travail*, éd. La dispute, 2021

producteur, avec des copains d'ensilage, on fait qu'une voiture, que des mecs plus moi et en gros pour rigoler il me le renvoie dans les dents que " toi t'as de la goule" bah oui bah sinon on se fait bouffer dans ce milieu, y'a pas le choix. Et on rigole tous, et ils m'adorent et ça se passe très bien. Mais je pense que faut pas se faire marcher dessus, sinon t'es écrasée, t'es vite mise dans un coin à pas parler ». Fanny, alors interrogée avec son conjoint, parle bien plus que lui, elle prend sa place. Ces quelques exemples déploient donc des éléments attribués communément à la virilité. Elles se conforment alors à l'archétype du travailleur agricole masculin. Mais, notons que « la présence des femmes reste acceptée à la condition que celles-ci soient minoritaires et démontrent une part d'allégeance aux codes de la masculinité hégémonique. Cela permet d'assurer la supériorité des hommes sans pour autant disqualifier les femmes »[86]. Ce faisant, elles produisent « une échelle de féminités, la plupart des ouvrières n'ayant pas le capital corporel ou symbolique de se conformer toute leur carrière aux attentes de ce métier d'homme. Dans ce sens, la virilisation de ces femmes laisse intacte un ordre des sexes ». Pourtant, ce virilisme qui place la force au centre est vecteur de souffrance. Beltran G. exprime cette souffrance mimétique au travers une notion de fierté : « Cette abnégation professionnelle est un symbole de fierté, malgré la souffrance qui l'accompagne ». Parce que la souffrance est bien présente, Fanny intervient à la suite de Mathieu : « des fois tu forces bêtement ! parce qu'après des fois tu vas te plaindre que t'as mal au dos ». Ce « déni ascétique » peut mener jusqu'au suicide. Un agriculteur se suicide tous les deux jours en France, « entre 2007 et 2009, 485 décès par suicide sont comptabilisés, au total pour les 3 ans. Soit une moyenne de 162 décès par an » (MSA). En 2015, le suicide touche surtout les hommes d'au moins 65 ans, éleveurs bovins ; 372 agriculteurs (292 hommes et 80 femmes) se sont suicidés en 2015 [87]. Ces suicides, tout juste pris en compte par le gouvernement, ont été au cœur des discussions le 23 novembre 2021 pour la création d'une feuille de route de « prévention du mal-être et d'accompagnement des agriculteurs en difficulté ». Le suicide apparaît alors comme l'aboutissement de cette période de souffrance sociale[88]. Cette souffrance sociale prend, à la fois, la forme d'une abnégation de la souffrance pour un travail mais aussi l'isolement géographique que ce travail crée. Pourtant, cette force psychologique et ses limites sont bien connues des agriculteur·ice. Un film a été un élément déclencheur de

[86] *Ibid*
[87] La rédaction, "Suicides dans le monde agricole : aider les agriculteurs en difficulté" | *vie-publique.fr,* le 11/12/2020
[88] DEFFONTAINES Nicolas, « La souffrance sociale chez les agriculteurs », *Études rurales*, 2014

cette mise en lumière. Sorti le 25 novembre 2019, après seulement trois semaines en salle, le film a dépassé le million d'entrées. La détresse des agriculteurs est enfin représentée. Pierre Jarjeau, joué par Guillaume Canet, incarne la détresse émotionnelle et économique des agriculteurs jusqu'à son paroxysme, puisqu'il tente de se suicider jusqu'à arriver à ses fins. L'impact du film *Au nom de la terre* sur la France met en lumière une véritable prise en compte de la part des politicien·nes sur cette réalité sociétale. Les régions rurales se sont davantage intéressées à ce film et sont allées le voir au cinéma[89]. Claude Bourguignon, agronome et directeur du laboratoire d'analyses microbiologiques des sols affirme au sein du documentaire de Coline Serreau (2010)[90] que « Quand les paysans se suicident, ils se suicident avec des pesticides. Les producteurs ne se tuent pas au fusil, il se tue avec le produit qui a tué sa terre ». Vandana Shiva, écoféministe indienne, parle dans ce même documentaire d'une « agriculture suicidaire ». Comme Fanny, 23 ans, qui fait remarquer à son conjoint la violence qu'il peut faire subir à son corps, le déni présenté précédemment que peuvent développer des agriculteurs et quelques agricultrices va apporter une charge mentale supplémentaire à la personne qui prendra soin de l'autre pour lui, rôle majoritairement attribué aux femmes et encore peu étudié. Cette charge mentale intervient également dans la médiation qu'elles effectuent majoritairement : « Dans ce rôle de porte-paroles, leurs visages et leurs actions permettent de véhiculer une meilleure image du métier »[91]. Ainsi, ce rôle de médiatrices peut justifier le déni face aux inégalités des rapports sociaux de sexe. De fait, des agricultrices, rencontrées lors de mon stage, réfutent les statistiques des violences sexistes et sexuelles, affirmant qu'il importe de communiquer sur leur métier positivement. Elles craignent un impact néfaste sur leur métier. C'est tout un modèle agricole qui est à revoir, ce dernier repose sur à la fois sur « un démonstration physique et une rétention émotionnelle » (Rivoal) et une agriculture productiviste. La mise à disposition de moyens d'écoute pour les agriculteur·ices apparaît fondamentale. Pour autant, comme le développe Deffontaines N. « La construction publique de la question du suicide des agriculteurs illustre le glissement d'un problème social vers un problème individuel qui opère à la faveur des actions de

[89] WESSBECHER Louise, "Au nom de la Terre", succès du box-office dans les villes comme en milieu rural", *Le HuffPost,* le 22/10/2019

[90]SERREAU Coline*, Solutions locales pour un désordre globale* (2010) Cinemao, Eniloc, Colibris, Studios 37, Montparnasse Productions, Kino Factory

[91] FRANCOEUR Julie, *Sortir du rang, la place des femmes en agriculture*, éd. Remue-ménage 2023

prévention mises en place »[92]. Mais les agriculteur·ices en ont de plus en plus conscience. Anais, 16 ans, m'explique craindre la difficulté que demande la gestion d'une exploitation : « je ne me vois pas être seule sur une exploitation, trop dure à gérer ». Elle me parle alors du suicide chez les agriculteurs qui augmente et qui l'effraie. De fait, elle ne se souvient pas de cours sur l'égalité au lycée mais de la diffusion du film *Au nom de la terre*. Enfin, Mathieu, 23 ans, coche un grand nombre de cases du travailleur viril : colérique, impatient, performant, il affirme : « J'ai peur de me bouffer une gamelle. Alors que si je suis sûr de ce que je vais faire techniquement, normalement non. Mais j'ai peur quand même parce que c'est une vie quoi. J'ai pas envie de me retrouver dans dix ans à prendre le fusil [il ricane, Fanny souffle d'effroi et s'exclame : je te le confisquerai ! plus de chasse ! [elle rigole] ». Il affiche de la sorte une certaine vulnérabilité qui lui semble difficilement acceptable.

3.1.3. Quelle place pour l'humilité dans l'agriculture ?

« L'histoire de la virilité est marquée par l'angoisse terrible, irrationnelle de l'impuissance »[93]. Or, ce besoin de forcer est intimement lié à cette crainte d'être impuissant·e. Mais une nouvelle forme de virilité voit le jour. « Face à la vulnérabilité de leurs capacités corporelles (fatigue, usure, blessure, *burn-out*) et face à une prise en charge institutionnelle de la santé qui en autorise l'expression, certains hommes affichent une masculinité plus nuancée. Pour autant, l'image idéale du travailleur (dynamique, innovant, efficace) n'a pas fait disparaître un idéal viril de performance (comment le pourrait-il ?). Aussi, ce sont bien les conditions de la valorisation de cet idéal qui se sont transformées. Il ne s'agit plus nécessairement de s'imposer par des démonstrations permanentes de force physique, mais par une aptitude à exercer sa force mentale, autrement dit, à rester zen et à opérer une maîtrise de soi, dans un savant mélange de savoir-faire et de savoir-être. Cela rejoint l'idée précédemment développée que le travail n'est pas uniquement le *lieu d'apprentissage* du maniement de la virilité, mais aussi celui de son *contrôle.* Il ne suffit pas d'être un homme pour être dominant, encore faut-il l'être « correctement » » [94]. Timoté, 54 ans, accepte que certaine fois, il ne va pas bien, et dans ce cas c'est son épouse qui prend le

[92] DEFFONTAINES Nicolas, « Les suicides des agriculteurs : le déni de la dimension sociale », *Raison présente*, 2021/2 (N° 218), p. 35-43.
[93] GAZALE Olivia*, op. cit.*, p. 308
[94] RIVOAL Haude, « Chapitre cinquième. Être « *corporate* » : travail du corps et corps masculins au travail », dans : , *La fabrique des masculinités au travail.* sous la direction de RIVOAL Haude. La Dispute, « Le genre du monde », 2021, p. 161-190

relais et réciproquement : « Le gros avantage c'est que s'il y en a un qui est abattu l'autre se fait force de ne pas l'être, on est abattu chacun à notre tour, ce qui maintient une dynamique. On se remet dans l'action et puis on met un plan stratégique en place et puis voilà c'est parti ». Timoté a su reconnaître par l'arrivée de sa femme sur l'exploitation l'importance de prendre le temps d'écouter son corps : « Il faut un peu jouer les bourrins parce que c'est mal foutu donc ce n'est pas toujours très bien pensé pour alléger la notion d'effort et j'ai appris beaucoup en travaillant avec ma femme, j'ai appris beaucoup à regarder ça différemment parce que je faisais un peu tout à l'énérgie avant qu'elle n'arrive, ce qui m'avait pas mal usé et donc à partir du moment où elle a été là, la façon de travailler, on a pris le temps, d'aménager et c'était obligatoire parce qu'il y a un moment elle m'a dit mais "moi je on ne va pas bosser dans des conditions comme ça, sinon ça le fait pas au bout de 6 mois je vais avoir mal au dos". Donc ça m'a ouvert aussi les yeux par rapport à ça ». Il s'agit alors d'accepter de ne pas être un surhomme ou une surfemme. Hannah ne s'en cache pas devant ses amies : « tout est hyper lourd ! et pis moi je disais, "oh le cardan, c'est hyper lourd, c'est chiant, faudrait qu'ils trouvent un système c'est pas possible et tout. et euh la fille elle dit "non moi le cardan j'y arrive" [fait une grosse voix], fin genre, elle ne voulait pas dire que c'était trop lourd. Alors que… [sa mère la coupe pour expliquer une anecdote et Hannah reprend] ouais ouais, en fait tout est hyper lourd ! même une vache, il faut avoir quand même une certaine forme pour la contorsionner ou faire des choses avec parce que genre et il y a des choses qui ne sont pas.. changées pour être plus simple, pour être plus doux ou pour être moins lourd ou des trucs comme ça. et moi, j'aime bien le dire, faut le dire et je trouve quand tu dis "ouais mais non j'y arrive " [fait la grosse voix] toi t'es là, mais faut être honnête, *Pourquoi elle ment à ton avis ?* Mais parce que, je pense que c'est, faut pas qu'elle se sente inférieure à l'homme qui y arrive ». Isabelle, 53 ans, valide les propos de sa fille en expliquant cette anecdote qui va dans le sens d'une meilleure considération du bien-être : « j'étais en réunion avec ça, et il y avait des hommes, alors là j'étais contente, on discutait comme ça et y'a des hommes qui font "y'en a marre des cardans, on a toujours les mains pleins de graisse, et puis c'est lourd" [fait la grosse voix] Ah ! enfin on en parle ! Parce que ma fille, ce qu'elle trouve le pire dans un tracteur c'est ça ! C'est le cardan qui est lourd et la graisse. Et tu voi**s,** tu t'aperçois quand même que les générations qui arrivent, est-ce qu'ils sont moins forts aussi ? peut-être, mais il y a une réflexion aussi sur le côté pratique et les mains pleines de merde, maintenant les gens ne veulent plus avoir les mains pleines de graisse, comme autrefois, avec

des cassures, tout le monde fait attention ». Isabelle voit ici en ce nouvel intérêt un changement morphologique, mais ne serait-ce pas plutôt le modèle hégémonique du travailleur qui tend à changer ? Mathilde veut remplacer ce qui pourrait être considéré comme une discrimination positive par un changement dans leurs méthodes de travail. Son futur associé (son frère) et elle-même discutent pour une organisation de travail différente qui va permettre une réalisation des tâches égalitaire et identique. Cette réflexion se trouve aussi dans le discours de Laure : « il faut réfléchir pour faciliter les circulations et tout ça, fin là c'est plutôt vieux comme installation, donc il y a plein de choses qui ne sont pas super adaptées. Fin ouvrir une barrière, la moitié des barrières sont dures à ouvrir, faut porter la moitié des trucs, les seaux de lait, des trucs comme ça. Fin, je porte des charges, je ne sais pas, 50 kg, 30 kg à chaque bras tous les jours quand je porte des seaux de lait ». Pour ces deux dernières enquêtées, il suffit de compter sur un père bienveillant ou tout simplement adapter le travail à ses capacités et ainsi éviter de tomber dans une division sexuelle des tâches justifiée par ce qui serait un manque physique des femmes. « Adapter du matériel agricole afin que la force et la taille, par exemple, ne constituent plus (ou moins) un obstacle à la pratique agricole permet à ces paysan·nes de gagner en autonomie et en universalité des praticien·nes » (Rasplus, 2022)[95]. C'est pourquoi Timoté, 54 ans, et Valentine, 55 ans, ont adapté leur exploitation à l'arrivée de Valentine mais aussi pour leur salariée : « Elle doit pouvoir tout faire en termes de capacités techniques et physiques d'où l'adaptation du poste à son gabarit, sa force, et pour que le week-end elle ne finisse pas sur les genoux ». Fanny explique qu'il y a également un grand travail de sensibilisation à faire, ne serait-ce qu'au niveau des postures « Parce que c'est tout con mais à l'école on devrait être formé à faire le port de charge, c'est un métier où tu passes ton temps à porter des charges, des seaux des seaux d'aliments, des bidons de lait tu passes ton temps à porter des charges lourdes ». Ce message est également porté par Hannah, 23 ans : « fin je pense faudrait aussi, beaucoup faire des formations sur les bonnes postures, essayer une sensibilisation sur les postures pour porter. Sur les produits qui pourraient agresser la peau. Parce qu'en fait tu portes hyper mal, parfois tu as des très mauvaises postures pour porter et c'est des trucs que tu dois porter tous les matins et tous les soirs. Donc il y a ça aussi qui casse le dos. Je vois ma mère qui porte un seau, pliée. Je suis là "mais non maman. T'as peut-être fait ça pendant 15 ans mais après ça ne va plus le faire ». Ce travail d'adaptation du matériel, des postures est souvent porté par les femmes. Valentine

[95] RASPLUS Valéry, *op. cit*.

explique que c'est par son arrivée sur la ferme que les modifications des façons de travailler ont évolué : « J'ai moins de force, et c'est par rapport à ça justement qu'on a … adapté des choses ». C'est le même cas pour Isabelle : « Non bah moi j'avais déjà aménagé la salle de traite, les griffes plus légères. Ma salle de traite est plus à hauteur et j'avais fait un transfert de lait pour les veaux, je ne porte pas de bidons, le lait va directement aux veaux. Comme ça, j'étais sûre de ne pas me casser le dos ». Mais pour les hommes, une nouvelle façon d'être au travail apparaît, également légitimée par une nouvelle prise en charge institutionnelle de leur santé. Vincent, 23 ans place son argumentaire de la force sous l'atténuation : « Après je ne m'estime pas plus fort qu'un autre, j'en apprends et en apprendrai encore, mais sur la partie zootechnie je suis calée maintenant, mais après je ne m'estime pas meilleur qu'un autre encore, j'ai encore à apprendre. *Et la force physique ?* Du moment que j'arrive à finir mon travail sans trop en baver ça va; non mais j'ai jamais eu de problème de pépin ou quoique ce soit. Mais je sais, que ce soit chez mon père ou mon employeur, tout est mis en oeuvre pour que le minimum de choses vraiment à la main qui sont assez pénibles ou dures soient réduites le plus possible, surtout chez mon patron, tout ce qui est paillage à la main des trucs comme ça, tout ce qui est automatisé peut l'être, l'est. Parce que bah, le temps à y passer, la fatigue, la pénibilité, même ce que tu prends au fil des années. (...) Mais après c'est quelque chose qui est vraiment au goût du jour dans tous les exploits, éviter le travail le pénible. Surtout pour le temps à y passer, puis le fait que c'est pénible et là tout de suite j'ai 23 ans mais quand j'en aurais 30 ans de plus ou même 20 ans ce n'est pas la même chose ». La force a longtemps été perçue comme un élément indispensable pour être agriculteur·ice. Encore aujourd'hui, il est possible d'entendre des agricultrices justifier « une complémentarité des sexes » par ce rapport à la force différent. Alors certaines femmes vont forcer au même titre que leurs homologues masculins.

Mais en parallèle se développe une nouvelle prise de conscience lente et hétérogène. Certains et souvent certaines dévoilent une nouvelle façon de faire. « Les stratégies d'adaptation du métier pour contourner certaines difficultés liées à l'ergonomie, produisent par ailleurs des innovations au bénéfice de tous, hommes et femmes confondus » (Annes, 2024)[96].

[96] ANNES Alexis, Contribution au *Livre Blanc des Rencontres Nationales du retour à la terre*, décembre 2023

3.2. La nouvelle notion du bien-être chez les agriculteur·ices

Accepter de ne pas avoir la force de superman ou superwoman, c'est aussi montrer aux autres une vulnérabilité. Une fois cette vulnérabilité acceptée, la recherche du bien-être au travail apparaît. Quelquefois elle est en réalité motivée uniquement pour un gain de temps ou pour s'assurer de la main d'œuvre. « Là en ce moment ils ne vendent plus de salle de traite, c'est que des robots parce que les gens se rendent compte que demain il n'y aura plus de main d'œuvre » affirme Fanny. Mais le bien-être reste un sujet déployé par les instances agricoles. Ainsi, l'équipe Organisation du Travail des chambres d'agriculture de Normandie ont produit un guide Qualité de Vie au Travail. Il s'agit ici d'aménager un environnement matériel et humain favorable et de limiter la pénibilité (bruit, poussière, tâches physiques ou répétitives...) et les risques professionnels, sources d'accident, de maladie ou de mal-être. Ces élément sont encadrés pour les agriculteur·ices et/ou éleveur·euses employeur·es de main-d'oeuvre, qui ont l'obligation de mettre en place des mesures de prévention pour la santé et la sécurité de leurs salariés[97]. Mais ils ne le sont pas pour elleux-mêmes. Ce bien-être est notamment identifiable lorsque le temps de travail et les vacances sont évoqués et de façon plus générale par le confort sur les exploitations.

3.2.1. "Les agriculteur.ices ne comptent pas leur temps de travail" : un temps révolu ?

Ce bien-être passe notamment par la notion du temps de travail. Haude Rivoal met en avant que l'étude de la culture de l'entreprise permet une meilleure compréhension des valeurs déployées et transmises avec cette culture. L'exploitation agricole est de plus en plus comparée à une entreprise. Et même si toustes ne partagent pas ce rapprochement, la culture de l'entreprise a en commun avec la culture agricole qu' : « il faut montrer que l'on travaille, et que l'on travaille beaucoup ».[98] Dans ma grille d'enquête, une question sur le temps de travail existait, je la posais toujours avec beaucoup de contours « je sais que vous travaillez beaucoup et que vous ne comptez pas vos heures, mais est-ce que vous auriez une fourchette ? ». Car oui, les agriculteur·ices ont des journées à rallonge : 53,6 heures pour les

[97]https://www.web-agri.fr/vaches-laitieres/article/165916/bien-etre-au-travail-comment-etre-un-eleveur-ou-un-agriculteur-heureux
[98] RIVOAL Haude, *op. cit.* 2021, p. 29-64.

agriculteurs. Selon l'INSEE, il s'agit de la catégorie socio-professionnelle qui travaille le plus. Lorsque je demande à Anne ce qui lui plaît le plus et le moins dans la pratique qu'elle fait de son métier, elle en vient même à supprimer la notion de métier au profit d'un quotidien de vie : « ce n'est pas un métier, c'est une façon de vivre ». De fait, Héloïse l'exprime : « Cela nécessite un changement d'aborder sa façon de vivre qui est assez radicalement opposée à ce que j'ai connu avant ». Pour Raphaëlle qui reprend l'exploitation familiale avec son frère après avoir été pendant trois ans diététicienne au sein d'une grande ville, ce changement dans son mode de vie apparaît au sein de ses relations sociales. Ses amies n'étant pas issues du monde agricole, une rupture tend à se créer, une incompréhension est sensible : « En fait, aujourd'hui, je me sens…fin mon frère peut-être moins que moi, parce que tous ses copains sont dans le milieu agricole, mais, moi du coup, j'ai pas mal d'ami·es qui ne sont pas dans le milieu agricole et j'me rends bien compte, quand même, qu'au niveau du rythme de vie, du temps libre surtout, on n'a pas du tout les mêmes rythmes et ça c'est peut-être quelque chose qui est un peu difficile pour moi ». Les différents registres de sociabilités sont donc évidents ici. Changeant de cadre de travail, ses amies ne font plus partie d'un réseau de sociabilité égal au sien. Lorsque je pose la question à Annick : « Oh bah on ne comptait pas l'heure, fallait faire le travail c'est tout, oh bah 6h le matin et 22h le soir ». Sandrine m'explique que pour être une bonne agricultrice : « faut aimer son métier, c'est une passion, faut pas regarder les heures, ça c'est alors c'est une priorité ça faut pas regarder les heures faut pas regarder les week-end, ouais quand on est de travail, même si il y a un repas de prévu ben voilà quoi les animaux on peut pas les laisser voilà autant des cultures c'est différent mais les animaux on peut pas ». Elle ajoute : « je compte pas en faites c'est une fois que mon travail est fait c'est au jour le jour et suivant la météo quoi donc ouais c'est pas comme d'autres métiers où tout est cadré ». Je me rends d'ailleurs compte que lorsque je pose la question du nombre d'heures on me répond régulièrement heure par heure : « Mon réveil sonne à 4h45,(...) il y a un petit temps de mise en route, j'aime bien commencer à 6h, alors des fois je peux être avant mais des fois je suis tellement fatiguée que je pars à 6h15…» (exemple de Fanny). De fait certain·es agriculteur·ices ne comptent pas leurs heures qu'iels soient jeunes ou âgé·es. Pour autant, un nouveau modèle du travailleur se développe avec une meilleure prise en compte du temps de travail. Timoté me parle alors d'une application test *Aptimiz* qui enregistre avec les portables le temps passé sur les exploitations et sur les différents ateliers. Il m'explique que par un calcul manuel il sait qu'iels sont à 55 heures hebdomadaires. Nicolas qui a travaillé sur

une exploitation porcine appréciait « le système de l'organisation de travail parce que c'était vachement, c'était presque des horaires de bureau. Il y a eu une époque où, c'est vrai que l'agriculture, où l'on comptait pas ses heures et que y avait l'élevage, c'était d'astreinte et il fallait y aller tout le temps. Je pense qu'aujourd'hui un jeune qui veut s'installer, il a besoin d'avoir un peu de. Fin il veut, il a besoin. Je ne sais pas, il y en a qui n'en ont peut-être pas besoin. Moi, j'aurais du mal à jamais me détacher de la ferme ». Effectivement, ça n'a rien de générationnel mais plutôt de culturelle. Le père de Nicolas était professeur d'économie et sa mère …. Être en capacité de prendre le temps d'étudier son temps de travail nécessite une certaine attention envers cette donnée. Ce rapport au temps de travail apparaît régulièrement pour justifier un modèle. C'est notamment le cas de Laure avec le modèle agricole biologique : « comme ça j'aurais pas à aller traiter, moi ça me va très bien, c'est beaucoup plus simple, je ne saurais pas...oui c'est un gain de temps sur les traitements après faut aller désherber mécaniquement, mais franchement, j'en sais rien du tout des produits phyto, j'y connais rien du tout, ça m'arrange aussi bien ». Sandrine est en pleine conversion en bio, ce qui la motive particulièrement est le temps supplémentaire que cela lui apporte : « je vais faucher beaucoup plus souvent, c'est plus étalé sur l'année et j'ai moins les gros coups de bourre d'ensilage de maïs, les récoltes de blés, c'est un peu plus étalé en système vraiment extensif par rapport à avant, aussi ce que je faisais comme toutes les semaines, tous les vendredis je vidais la stabulation des vaches laitières par exemple et là que les vaches produisent moins et ben j'ai plus besoin de le faire, je passe à une fois par mois et j'ai pas de soucis niveau qualité ». Ainsi, la façon dont est vécu le temps de travail est très liée au fait de prendre des vacances ou même des week-ends.

3.2.2. La place donnée aux vacances

Lorsque j'arrive chez Vincent, 23 ans, je découvre une carte du monde accrochée au mur sur laquelle il a punaisé les endroits parcourus. Fier de lui, il m'explique ces différents voyages. Fanny, 23 ans, est partie six mois en Nouvelle-Zélande laissant la ferme aux mains de son père et de son conjoint. Tout comme Nicolas, Fanny remercie sa mère pour lui avoir donné le goût du voyage : « moi je me dis, j'ai toujours ma passion pour les voyages, j'adore ça, je remercie ma maman de m'avoir fait goûter à ça, sinon je pense que je ne serais jamais partie en vacs de ma vie comme toi [Mathieu, son conjoint], et je me dis qu'avec les robots ça sera beaucoup plus simple de partir et prendre quelqu'un ». Mathieu, 23 ans, qui n'est donc

jamais parti en vacances enfant, n'y voit pas le même besoin : « Je pense que l'objectif c'est de partir au moins une fois au ski non ? au moins. *Fanny* : pis moi j'aime bien, faire des pays d'europe. *Mathieu* : toi t'aimes bien voyager, moi je ne suis jamais parti en vacances. J'suis jamais parti, c'est pas facile. *Fanny :* non mais toi il te faut des vacances à la montagne, pour faire des trecks tous les jours. ». Ces conversations témoignent bien d'une nouvelle identité professionnelle en cours de construction qui diffère selon la socialisation mais aussi les rencontres. Cette dernière met en avant ce besoin d'ouverture à l'extérieur. Laure 26 ans a fait ses stages à l'étranger et elle m'affirme y donner beaucoup d'importance : « C'est mon objectif aussi, c'est de me libérer du temps, c'est pour ça c'est quand même bien d'avoir des salariés aussi, de prendre du temps, de faire des choses ». Nicolas ne prend pas beaucoup de vacances, il ne prend pas ses cinq semaines en tant que salarié, mais pour lui c'est très important « de sortir un petit peu du contexte de temps en temps….Ça permet de prendre du recul, je pense d'être tout le temps sur la ferme, c'est un peu dans la tête dans le guidon, ça permet de sortir un peu la tête du travail. Ça nous permet d'avoir le temps d'aller faire autre chose, d'aller faire des formations et d'aller faire des journées d'échanges avec d'autres agriculteurs ». Timoté, 54 ans et Valentine, 55 ans, pensent de la même manière leur exploitation : « C'est aussi pour ça qu'on a une salariée, ce n'est pas le volume de travail global, on serait deux associés sans une vie commune, on pourrait très bien se passer de notre salariée, sauf que là quand on s'en va, on s'en va tous les deux. On n'a pas qu'une vie d'associés sur l'exploitation on essaie d'avoir une vie de couple aussi. Donc en faisant des activités en dehors du travail. Donc la salariée est surtout là pour les vacances et la souplesse en termes de dispo ». Derrière ces notions de temps de travail se joue l'équilibre vie professionnelle/ vie personnelle. Cet équilibre est davantage porté par les femmes étant aussi celles qui ont été le plus socialisées au concept du *care*. Sandrine, 45 ans mère de trois enfants m'explique : « bon c'est un détail, mais on prenait toujours 15 jours de vacances, oui toujours, c'est vrai qu'on en voit tout de suite qui disent nous on prend pas de vacances…Mais on a une vie à côté du métier. Nous on avait trois enfants, on avait envie de faire des choses avec eux aussi hein ». Valentine, exploitante en bio, explique qu'elle est alors prête à changer ses méthodes de travail pour partir plus facilement : « On se dit que si physiquement on en a un peu marre, on passera peut-être en monotraite, parce qu'on est pas sûr de garder notre salariée, parce qu'elle s'installera peut-être. Et c'est un peu le projet. Si on se retrouve tous les deux on passera certainement en monotraite, que le matin. Puis après on verra, ça sera

peut-être même plus facile pour nous remplacer, parce que les choses importantes aussi dans notre style de, les vacances c'est important, nos enfants ne sont pas là, donc on se fait pas mal de weekend ». C'est également important pour Pierre, 54 ans et Isabelle, 53 ans, exploitant·es en bio : « on aime voyager on aime, là ça y est parce que en fait c'est pas le but, on travaille et on voyage, et on part en vacances et on fait des fêtes, on est des fêtards en plus, mais peu importe, c'est pas quand tu seras vieux que tu vas pouvoir profiter et là tu ne pourras que te mordre les doigts ». Ce besoin de vacances pour des raisons familiales ou tout simplement pour s'ouvrir à d'autres horizons est un sujet en débat chez Salomé, 24 ans et Julien, 27 ans. Salomé m'explique que pour son conjoint partir en vacances est difficile pour lui partir quatre jours est suffisant. Lorsque je fais l'entretien avec ce dernier, il m'affirme que deux semaines sont suffisantes, Salomé intervient pour lui donner sa réponse différente, ce à quoi Julien exprime l'importance de partir tant que les cédant·es sont encore sur l'exploitation. Mais la raison qu'il me donne est différente de celle de Salomé « Bah faut vivre un peu comme les autres aussi quoi, il faut pas se mettre à part. S*alomé* : et puis peut-être couper aussi de la ferme ? *Julien* : moi ça ne me dérange pas après je vis avec quelqu'un que ça dérangerait... *Salomé* : bah une semaine pas an quand même ! *Julien* : oui non mais voilà. *Salomé :* Couper un peu de la ferme quand même...». Le décalage dans leur besoin et envie est significatif. De plus, il est le témoin de cette volonté pour l'agriculteur·ice de ne pas s'isoler, ne pas prendre de vacances n'est plus véritablement synonyme d'être un·e bon·nes agriculteur·ices. En revanche, ce qui participe à la crise sociale des agriculteur·ices c'est bien le temps de travail au regard des conditions de travail et de leur salaire.

3.2.3. Le confort sur la ferme, le salaire et la protection sociale

« Les années passent, les conditions de travail permettent aux femmes d'accéder à la majorité des emplois, mais les murs des entreprises gardent la *mémoire sexuée* de ces univers professionnels dont les hommes s'accaparent le terrain de l'authenticité. L'absence de sanitaires ou de vestiaires pour les femmes dans une majorité d'entrepôts porte encore, par exemple, la trace de ce passé construit *par* et *pour* les hommes » (Rivoal, 2021). Effectivement, le bien-être au travail est d'autant plus invisibilisé s'il s'agit d'une femme. De fait, le corps des agricultrices est scruté, toujours sous le joug de la performance. La maternité est alors vécu comme quelque chose de tabou tout comme la vieillesse, Laure Chalendard, exploitante dans la Loire depuis 2019 explique au sein d'un article qui a pour but de présenter

le #meTooAgricole qu'elle a décidé de cacher sa grossesse après s'être faite boycottée[99]. De fait, « lorsque le corps est associé au risque de ne plus pouvoir faire et d'être, il est envisagé comme un lieu de souffrance pour soi et pour les autres »[100]. Pourtant le confort sur les fermes est souvent mis de côté comme l'explique Valentine, 55 ans en complément de notre entretien : « après il y aussi le fait que dans beaucoup d'exploit' tout ce qui est confort de travail n'est pas assez pris en compte. On préfère changer trois fois de tracteur que de changer les griffes de la salle de traite alors que la salle de traite c'est ce qui marche deux fois par jour et qui ramène de l'argent à la fin du mois. Des épaules complètement bousillées, des coudes…C'est impressionnant comment les gens acceptent une souffrance, j'ai du mal à comprendre ça. C'est une réflexion d'ensemble, les gens s'enferment dans des choses ». Clotilde et Christophe, tous deux 52 ans, ont préféré embaucher un salarié au lieu d'acheter des nouveaux outils et ont refait la salle de traite en 95-97 : « Donc tout ce qui était matériel, déjà on est resté sur le système qu'il y avait avant, par l'entreprise, on aurait pas pu faire la mise aux normes et acheter du matériel ». Mais Clotilde est petite et traire est difficile. Durant l'entretien, Christophe affirme : « Il n' y a que la traite qui est un peu plus physique, la traite, on ne l'a pas adaptée [depuis son installation en 1995]. On ne souffre pas à traire, euh les quais ne sont pas très haut, je ne lève pas les bras trop.. fin pour moi je cause *Clotilde :* Ouais…» J'essaie de relancer Clotilde qui répond au loin, Christophe répète : « Pour Clotilde c'est plus dure [Clotilde parle au loin, trop bas, c'est inaudible] ». Christophe se retourne vers moi et dit : « bah moi ça va ». Le confort de Christophe semble être supérieur à celui de Clotilde. S'intéresser à sa qualité de vie, c'est aussi faire attention à sa rémunération et protections sociales. Rester salariée était un impératif pour Valentine lorsqu'elle a repris la moitié des parts de l'exploitation suite au départ en retraite de sa belle-mère : « Je suis salariée d'ailleurs, je suis salariée et euh j'ai la moitié des parts sur l'exploitation mais je suis salariée. C'est une volonté dès le départ, de tous les deux. Je ne voulais pas être… je ne voulais pas m'installer en tant que telle donc voilà et c'était pour avoir une meilleure couverture sociale ». La protection sociale des agricultrices, notamment au regard du congé maternité a un retard important : ce n'est qu'en 2008 que les agricultrices ont eu accès au même congé maternité

[99]MARTIN-BRODZICKI, « Qui est Laura Chalendard, l'éleveuse qui a lancé un #MeToo agricole ? » , *L'Humanité,* le 5 octobre 2023.
[100] LE BROGNE-UGUEN Françoise, *Corps, femmes et vieillissements, 2023,* dans le cadre de l'UE17; Master Etudes sur le genre

que les salariées. De fait, Béatrice Martin intervenante au nom de la Confédération paysanne à la table ronde « Etre agricultrice en 2021 » avec laquelle j'ai eu un entretien exploratoire sur les descentes d'organes dans les milieux agricole m'explique que « les salariés font souvent l'objet de contrôles pour constater l'adaptation de leur travail à leur situation. Les salariés agricoles sont concernés, mais plus les chefs d'exploitation. Nous recevons simplement un courrier nous invitant à consulter notre médecin traitant au bout de cinq ans ». Elle ajoute lors de notre entretien : « Et comme les paysans sont à leur propre compte, parce que quand il y a des salariés, le salariat ça va avoir des conséquences sur des arrêts de travail mais quand ils sont à leur compte, que quand ils sont cassés physiquement, ils ne s'arrêtent pas, il n'y a pas de raison de changer les choses. L'ergonome qui est venu a dit qu'en BTP ça avait beaucoup évolué parce que c'est beaucoup de salariés qui du coup faisaient reconnaître des maladies pro, donc il fallait changer les machines ». Être chef·fe d'exploitation va de paire avec une invisibilisation plus importante : « Nous avons, nous devons le reconnaître, une culture de sacrifice. Nous passons toujours après nos animaux, après nos enfants. Prendre soin de nous-mêmes n'arrive qu'en dernier lieu ». Pour Pierre, exploitant en bio, il s'agit davantage du bien-être au travail qui importe avant l'argent : « les gens ils te parlent beaucoup d'argents, je ne sais pas si là on l'a abordé je suis partie un petit peu, on parle pas d'argent, on parle qualité de vie, on parle transmission, on parle être bien dans son système plus que il faut qu'on fasse de l'argent ». Mais le salaire qu'iels peuvent toucher est effectivement une source d'angoisse chez les agriculteur·ices mais également de revendications au regard des dernières mobilisations.

Vacances, temps de travail, confort sur les exploitations, des notions antonymes à celle d'une virilité au travail. Certains agriculteurs mais également quelques agricultrices font preuve de résistances face à ces termes, comme s'iels perdaient en crédibilité. A Vire, en Normandie, une porte ouverte Qualité de vie au travail a été organisée par les Chambre d'agriculture de Normandie sur une exploitation. Une trentaine de partenaires ont été mobilisée, la MSA, Ré'Agir, les CUMA, mais seulement cinq agriculteur·ices sont venues…Pour les conseiller·ères qui ont travaillé sur cette journée, il était ici évident qu'il s'agirait davantage des agriculteur·ices en bio qui seraient intéressées par cette thématique. La porte ouverte a d'ailleurs eu lieu sur une exploitation biologique. Au sein de mes entretiens je retrouve cet intérêt et ce besoin auprès des femmes mais de manière plus générale auprès des agriculteur·ices inscrit·es sur une exploitation biologique.

3.3. Le travail avec les autres humain·es selon l'engagement choisi

« Le travail a aussi une fonction psychologique de réalisation de soi et de socialisation, liant l'accomplissement personnel au développement du rapport avec autrui. Pour Clot (2015), il introduit une séparation dans les « pré-occupations » personnelles du sujet et les occupations sociales dont il doit s'acquitter. L'aliénation tout comme l'accomplissement de la personne est possible »[101] (Lancry-Hoestlandt, 2019). Cette pluralité d'interaction du travail avec autrui sera analysée selon les différentes sphères possibles, qu'elles soient d'ordre physiques ou symboliques.

3.3.1. Sur l'exploitation

Nous l'avons vu, la force est une justification à l'exclusion des femmes ou hommes qui ne correspondent pas aux normes de la masculinité de certaines tâches. Une répartition des tâches genrées est alors donnée à voir. Danielle Kergoat définit la division sexuelle du travail ainsi : c'est « la forme de la division du travail social découlant des rapports sociaux de sexe ; cette forme est modulée historiquement et sociétalement. Elle a pour caractéristique l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive ainsi que, simultanément, la captation par les hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée (politiques, religieuses, militaires, etc.) » (Kergoat, 2004)[102]. En plus de ces tâches de reproduction, s'ajoutent les tâches de production à la ferme : « la fermière qui se tue, au sens propre, à vouloir être à la fois une agricultrice qui accomplit sa charge de besognes coutumières et une mère et maîtresse de maison modèles » (Mendras, 1967)[103]. La division sexuelle par une volonté de complémentarité, cachait bien évidemment une hiérarchie des sexes et une dépendance importante des femmes et agricultrices à l'égard de leurs conjoints. Autrefois, les femmes avaient la charge du soin des animaux. Dans les élevages, ce sont elles qui traient le matin et le soir, qui les nourrissent. De plus, avec l'accès aux écoles agricoles, elles développent des connaissances en comptabilité, ce sont alors ces dernières qui s'occupent généralement de l'administratif. Pour Marie, installée en 1974, le

[101]LANCRY-HOESTLANDT Anne, *op. cit.*, p. 428-432.
[102] KERGOAT Danielle, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », sous la dir. d'Héléna Hirata, Françoise Laborie, Danièle Sénotier, Hélène Le Doaré, *Dictionnaire critique du féminisme,* Paris, PUF, 2e éd., 2004, p. 39.
[103] MENDRAS Henri, o*p.cit*. p. 223

travail est réparti de la sorte : « Oui moi c'était plus les petits, les petits animaux aussi et puis je faisais aussi la compta, comme toutes les femmes, d'ailleurs quand il y a que les hommes qui sont sur les exploitations ». Au sein des entretiens, l'administratif et la comptabilité apparaissent régulièrement, et notamment au travers la notion de polyvalence, parmi les qualités nécessaires pour être agricultrice. Pouvant être considéré comme un emploi nécessitant une rémunération, -les enquêtées elles-mêmes me parlent des centres comptables comme aide lors de l'installation -, il n'est pourtant pas ressenti comme tel par les enquêtées. Sandrine s'octroie du temps pour l'administratif uniquement les jours de pluie, journées pendant lesquelles le travail sur la ferme et/ou les champs est moindre. De la même manière, Anne m'explique qu'elle a des jours de repos au sein de la semaine : « Je ne travaille pas, en tout cas pas sur la ferme, - je fais de l'administratif ». C'est également le cas de Laure qui me dit un peu honteusement que le temps d'organisation du travail sur la ferme, de l'administratif ou la comptabilité lui accapare beaucoup de temps en journée, pour autant elle le compare à une journée devant la télévision : « Je fais presque que des papiers, à part le weekend où je fais vraiment le travail mais la semaine je pourrais dire je fais rien quasiment, je pourrais dire je reste devant la télé toute la journée ». La comptabilité est alors perçue comme un non-métier par les agricultrices elles-mêmes, qui y passent pourtant une grande partie de leur temps. Or, ce temps de travail n'est pas autant valorisé que le travail dans les champs ou auprès des animaux. Finalement, cette part du travail des exploitant·es peut s'apparenter au travail domestique, invisibilisé, peu reconnu, qui nécessite un salaire dans d'autres entreprises mais qui est ici englobé dans le statut d'agricultrice. Fanny n'a que 16 ans quand son père, alors installé individuellement et divorcé, lui demande de s'occuper de la comptabilité et de tout ce qui est de l'ordre de l'administratif. Sujet très sensible pour cette dernière et source d'angoisse encore aujourd'hui, son conjoint encore salarié sur cette exploitation ne s'en occupe pas mais il compte s'emparer de cette tâche une fois installé : « Après quand on sera installé ensemble, bah ça sera moi aussi, là je m'en occuperais forcément ! ah bah oui ! pis moi je compte beaucoup, quand c'est pas à moi ça me dérange moins, pis toute façon ça ne me regarde pas, donc je ne vais pas mettre le nez dedans. Quand ça touche à mes sous là oui ». En outre, faire la comptabilité nécessite souvent de revenir au foyer, les bureaux sur les fermes étant encore peu développés, au même titre que les vestiaires et toilettes. Mais ils tendent à se développer. Isabelle m'explique qu'elle faisait la comptabilité le soir, après la journée de travail sur le canapé mais qu'aujourd'hui il faut savoir que « la paperasse ça te

prend presque un mi-temps sur ton exploitation. Et on le fait plutôt le soir quand on rentre du boulot. Là on refait un grand bureau bien installé et tout, que ce soit plus tranquille, que ça ne traîne pas sur le canapé. Je faisais ça le soir. Maintenant stop ». Les jeunes hommes interrogés, qu'ils soient NIMA ou non, semblent s'emparer de cette tâche souvent réservée aux femmes. Dès lors, la comptabilité prend son importance dans le développement d'une *business masculinity*. De fait, pour être chef d'entreprise, ils ont conscience que doivent se développer des compétences entrepreneuriales qui passent par la comptabilité : « Si le travail à l'extérieur, dans les champs, a longtemps été revendiqué par les agriculteurs eux-mêmes comme un marqueur de leur identité masculine (Coldwell, 2007), cela ne semble pas être le cas dans notre étude. En effet, nous ne retrouvons pas une différenciation marquée ni une appréciation différenciée entre le travail à l'extérieur (dans les champs par exemple) et le travail à l'intérieur (la traite, les comptes ou même la transformation des aliments) » (Annes et Handfield, 2019)[104]. Effectivement certains agriculteurs rencontrés préfèrent le contact avec les animaux au travail sur le tracteur et portent une grande importance aux compétences entrepreneuriales. L'idée d'un *ethos* entrepreneurial est alors développée et la motivation des agriculteur·ices prend désormais la forme des calculs économiques et socioculturels dans un but de préservation des fermes familiales. Pour les agricultrices rencontrées, cette polyvalence, que les enquêtées développent comme qualités majeures pour être exploitante et dans laquelle se développe la comptabilité est, de toute façon, perçue comme dépréciative : « La polyvalence qui caractérise le travail des agricultrices est souvent vécue comme déqualifiante : « Tout faire, c'est ne pas avoir de compétences » (Rieu, 2004)[105]. Pour Delphine 44 ans, éleveuse de mouton et maîresse « il ne tient qu'aux femmes de s'y intéresser », elle ajoute que déconstruire la dévision sexuée du travail est plus difficile lorsqu'on travaille en collaboration avec un homme : « les tâches se partagent naturellement le tracteur c'est pour les mecs et la femme s'occupe des animaux et de la commercialisation quand on est à son compte on n'a pas d'autre choix que de s'intéresser à tout ». Sandrine, 42 ans, en exploitation individuelle, explique la résistance dont elle a dû faire preuve pour être sur un tracteur, une résistance face au sexisme des hommes. Si les femmes ne « s'intéressent » pas aux tracteurs et tout ce qui touche à la mécanique en général, c'est notamment parce

[104] ANNES Alexis, HANDFIELD Mario, « Jeunes agriculteurs hors cadre familial. Les masculinités pour éclairer les nouveaux rapports au métier », *Cahiers du Genre*, 2019/2 (n° 67), p. 141-163

[105] RIEU Annie, « Agriculture et rapports sociaux de sexe. La « révolution silencieuse » des femmes en agriculture », *Cahiers du Genre*, 2004/2 (n° 37), p. 115-130.

qu'elles n'ont pas été socialisées à cette partie du métier, mais aussi parce qu'elles craignent l'androcentrisme de la société. Sandrine me partage une scène lors d'une corvée d'ensilage qui témoigne de ce sexisme ambiant et de cette capacité à affronter les hommes pour « être ». Elle était la seule femme, exceptée l'agricultrice qui faisait à manger et qui souvent ne mange pas à la même table. Un agriculteur l'interpelle en la reléguant à la salle de traite. Elle lui répond : « bah y'a pas que les hommes qui ont le droit de monter dans un tracteur quoi et puis je lui dis "bah en fait euh le plus mauvais boulot, j'lui dit c'est la femme qui reste sur la ferme, à traire, à faire toutes les bêtes et tout pendant que l'homme est à la corvé d'ensilage et puis le jour même de la corvé d'ensilage, c'est encore la femme qui prépare à manger. Et le soir, j'me dit mais t'es mieux dans un tracteur ! ». Ou encore de la part de son salarié, qui ne respecte alors même plus les rapports professionnels : « "bah c'est po le boulot d'une femme ça" Mon ancien salarié qu'était comme ça ! "C'est pas le boulot d'une femme d'être sur le tracteur", (baisse la voix, se retient) oh j'me disais mais tais-toi ! ». Elle n'a, de fait, pas d'autres choix que de s'intéresser aux machines agricoles, étant en exploitation individuelle. Elle se rend compte qu'elle apprécie cette facette du métier, mais les hommes de son entourage ne sont pas prêts à de tels changements. Raphaëlle qui travaille avec un ami me fait part d'un partage des tâches selon le modèle traditionnel : « Valentin va être plus tracteur et euh mais voilà si, moi je m'occupe des veaux, des génisses, etc, mais si demain il n'est pas là, par exemple, le week-end prochain, il n'est pas là, je sais ce qu'il y à faire, je vais savoir pailler, désiller même si je le fais que quand il n'est pas là, ça s'oublie pas. *Et ça s'est décidé comment ?* bah parce que… il le faisait déjà avant en fait ». Aucune remise en question de ce modèle n'est sensible, garder un modèle de division du travail sexué déjà existant est plus confortable. Selon Sandrine, les garçons préfèrent les tracteurs. Or, il s'avère que Laure, 25 ans et Anaïs, 17 ans apprécient de travailler avec un équipement agricole. Elles aussi doivent encore faire face au sexisme avec des patrons ou des maîtres d'apprentissage peu enclins à l'apprentissage de la conduite du tracteur car « c'est difficile de faire confiance » (Anaïs). Pour autant, j'ai pu rencontrer plusieurs hommes qui n'apprécient pas plus que ça le tracteur. Chez Salomé, 24 ans et Julien 27 ans, c'est davantage Salomé qui conduit des tracteurs, pourtant Salomé ne s'en vante pas, c'est Julien qui m'en parle.

S'arrêter sur ces deux pôles sexués du métier permet de rendre compte des discriminations encore prégnantes et cela même si les femmes sont aujourd'hui exploitantes. En outre, il importe de notifier que certains hommes vivent cette division sexuée des tâches

comme un pression qui n'est pas toujours véritablement voulue. En outre, certains vont s'affirmer dans un modèle plus entrepreneurial qui va venir déconstruire cette première division sexuée du travail. Pour les agricultrices, cette reconnaissance, peu importe le partage des tâches choisies, reste très difficile. Laure m'explique qu'elle n'est pas prise au sérieux par les commerciaux et autres visiteurs sur l'exploitation. *Il est où le patron ? Chroniques de paysannes* [106] qui est le titre même de la bande-dessinée de Maud Bénézit et les paysannes en polaire, prend son origine dans ce manque de reconnaissance. Cathy développe la même idée, elle reprend également l'exploitation derrière son père : « Ils demandent à voir le chef en fait, et c'est très souvent ça, ils ne me prennent pas forcément au sérieux ». Pour cette dernière, il importe donc de s'imposer, d'avoir un fort caractère. De cette façon, Cathy développe l'idée d'une socialisation inversée, elle va développer des « comportements atypiques pour [son] sexe »[107] (Mennesson, 2004). D'autres vont préférer le retrait, c'est notamment le cas d'Anne qui m'explique qu'elle a moins de connaissances que son conjoint d'où son éloignement des décisions. « Cette mise en retrait, de la part des agricultrices, n'est qu'un effet des représentations qu'elles se font d'elles-mêmes, ou le reflet de ce que les autres (le monde agricole) ont toujours pensé d'elles pour les maintenir dans une position subalterne. Force est de constater que l'on est encore dans le registre d'une construction sociale qui représente les femmes comme techniquement incompétentes »(Rieu, 2004)[108]. Une autre façon de comprendre cette division sexuée se trouve dans la manière dont sont prises les décisions entre les associé·es et/ou salarié·es.

3.3.2. Dans les décisions

Une décision peut donner à voir un rapport de force au sein duquel une valeur se trouve prioriser au regard d'une autre. Lorsque l'on s'intéresse aux décisions au sein des interactions, il est possible de retrouver cette division sexuelle. Chez Clotilde et Christophe, tous deux 52 ans, lorsque je pose cette question, Christophe répond gêné : « C'est peut-être plus moi qui les prend, pour les grosses c'est peut-être plus moi qui les prend. *Clotilde* : s'il faut qu'il achète un tracteur, il ne me demande pas, il va acheter hein, c'est qu'il en a besoin après ». Il semble prendre conscience au cours de l'entretien de ce déséquilibre, surtout

[106] BENEZIT Maud et les paysannes en polaire, *op. cit.*
[107] MENNESSON Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, 2004/3 (no 55), p. 69-90.
[108]RIEU Annie, *op. cit.*

lorsque je lui demande pourquoi c'est davantage lui qui les prend. Il me demande d'ailleurs à la fin de l'entretien si les femmes peuvent en souffrir. Deux raisons sont développées par les trois protagonistes de cet entretien (le couple et leur fils) : le fait que Clotilde soit NIMA. Mais Clotilde ajoute : « C'est le système qui te, fin t'as été habitué à ça, ton père était plus sur la ferme et ta mère elle était à côté, elle s'occupait des veaux et tout ça et faisait des chambres d'hôtes à côté. Mais t'as repris ce même système ». Christophe reprend directement la conversation : « oui, oui mais par là, on veut dire, est-ce que tu en as souffert que ce soit moi qui prenne toutes les décisions en fait ? ». Clothilde affirme qu'elle y voit une décharge de ne pas prendre ces responsabilités-là, face à des commerciaux par exemple, mais on voit bien dans son discours qu'elle n'a aucune agentivité, et Christophe semble tout juste en prendre conscience. Au sein d'une exploitation plus jeune, chez Julien et Salomé, c'est ici aussi Julien qui prend davantage les décisions. L'excuse est donnée au salariat de Salomé qui s'installera qu'une fois que les cédant·es partiront à la retraite. Julien l'explique ainsi : « Aujourd'hui sur les grosses décisions qu'on prenait les années passées tu n'en faisais pas vraiment partie... *Salomé* : bah non. *Julien* : et tu ne voulais pas non plus en faire partie…*Salomé* : bah ça ne me concernait pas. Aujourd'hui, maintenant que je sais que je vais m'installer…*Julien* : je vais dire, c'est peut-être moi qui influe plus le truc, parce que Salomé a d'autres projets donc.. *Salomé* : après tu me demandes toujours mon avis. *Julien* : ouai voilà, ouais non elles sont collectives quand même ». Cette question gêne les enquêté·es qui n'ont pas vraiment mis en lumière ce partage décisionnel ce qui sous-tend aussi un manque de réflexion quant au bien-être sur l'exploitation. Marie l'exprime en ces termes : « Voilà ! il est pas agressif, il est pas... mais y'a des fois euh bah c'est plutôt sa décision qui l'emportait quoi ! ». Cette question de la prise des décisions, Céline Bessière, Bruneau Ivan et Laferté Gilles au sein d'un article l'illustrent par l'idée d'une "domination masculine" pour expliquer ces inégalités : « Ainsi, la perpétuation de la domination masculine, selon des modalités renouvelées, participe plus largement à la reproduction des inégalités des positions socio-économiques des exploitants agricoles »[109]. Or par l'exode rural des femmes, et l'ouverture à certains diplômes, les femmes se trouvent aujourd'hui être mieux diplômées que les hommes. De fait, comparées à leurs homologues masculins, les exploitantes ont un meilleur niveau de formation générale mais un

[109] BESSIERE C., BRUNEAU I., LAFERTE G., « Introduction. Les agriculteurs dans la France contemporaine», *Sociétés contemporaines*, 2014/4 (N° 96), p. 5-26.

niveau plus faible en matière de formation agricole. (Agreste, 2016)[110]. Ce niveau d'étude plus élevé permet alors un apport de nouvelles techniques. Mais cela ne semble pas suffisant. Sur certaines exploitations comme c'est le cas sur les trois exploitations biologiques, les décisions semblent relativement partagées. Hannah me répond que : « ça dépend de où est le problème, s'il est au labo, ça va être maman s'il est à la ferme c'est papa. Mais c'est souvent maman. *Isabelle* : quand il y a un gros problème c'est moi qui tranche ? (rigole) *Hannah* : un peu ouais mais on dit nos idées, après c'est vrai que [en s'adressant à son père] tu travailles avec des femmes et tu as laissé la place, tu nous as laissé la place parce que tu sais il y a des pères ou des maris vraiment… *Pierre intervient alors* : on voit quand même sur les grosses décisions, quand on revient en arrière quelque chose que j'étais complètement opposé tu ne l'as pas fait et quelque chose où tu étais complétement opposé, je ne l'ai pas fait. On a su s'écouter. C'est également le cas pour Nicolas, 27 ans, sur l'exploitation sur laquelle il travaille : « Et puis les situations qu'on est pas d'accord, on va trouver une solution ou alors chacun justifie ses choix, et on voit celui qui justifie le mieux, et puis après, c'est vrai que des fois, en justifiant tu dis ah bah oui c'est Ben oui, c'est vrai, si la décision est justifiée et bien expliquée, ça passe ». Certaines exploitations sont donc sur un équilibre dans la prise de décisions. Cependant, sur un autre niveau, certains couples me font part de leur dépendance aux décisions gouvernementales. C'est notamment le cas de Valentine, 55 ans et Timoté, 54 ans : « on est tout seul dans nos petites fermes, nous subissons les grandes décisions européennes et internationales, il y a trop de business autour de ça et puis nos politiques n'ont pas une volonté de souveraineté alimentaire. Par exemple aux USA depuis quelques années quand même ils interdisent des importations mais nous on est loin de ça. Mais c'est tout un ensemble si il y avait moins d'export, si on gardait un peu plus nos produits au niveau national, on pourrait nourrir tout le monde. Les syndicats agricoles permettent alors une défense des agriculteur·ices notamment en ayant « des fonctions économiques importantes ». Ainsi, l'engagement permet d'obtenir un pouvoir réel de décision, représentant une « forme moderne de liberté » (Mendras, 1967). Tandis que les paysans cherchaient à obtenir une liberté par les décisions des prix de ventes de leurs produits par exemple, les paysannes cherchaient, quant à elles, avant tout, à obtenir un statut. Aujourd'hui, iels ont les mêmes revendications, Pierre et Isabelle, ou Timoté et Valentine portent une seule et même voix pour

[110] *Agreste Primeur*, *«* La formation des exploitants agricoles : Une formation agricole plus élevée chez les hommes », n° 335, mars 2016

leurs revendications à être totalement indépendant·es du système capitaliste porté par le gouvernement. Lorsque nous regardons ce qu'il se passe en politique au regard du genre : en 1981, Edith Cresson est ministre de l'agriculture sous Miterrand pendant 3 ans, depuis aucune femme n'est arrivée au ministère de l'agriculture. Il y a bien une Haute fonctionnaire chargée de l'égalité des droits femmes-hommes au Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté alimentaire mais avec des moyens limités[111]. « Le recueil de données ventilées selon le genre n'est pas la priorité du département des Statistiques agricoles (Agreste) » selon Françoise Liébert, Haute fonctionnaire chargée de l'égalité des droits femmes-hommes au Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté. « Les femmes sont très peu représentées dans les postes à responsabilité des grands groupes agro-industriels. En 2012, 6% de femmes sont cadres dans l'agroalimentaire, 49% sont ouvrières, 17% sont superviseures de production. De la même manière, les femmes sont peu nombreuses à siéger dans les conseils d'administration des grands groupes agro-industriels, et donc à décider des orientations de ces entreprises. Parmi les PDG ou présidents de ces grands groupes français de l'agro-alimentaire, qui réalisent pour la plupart entre 2 et 4,5 milliards d'euros de chiffres d'affaires par an, on ne trouve pas une seule femme (en 2021). Nestlé France, Lactalis (produits laitiers), Sodiaal (produits laitiers), Bigard (viande bovine), Agromousquetaires, Groupe LDC (volaille), Danone, Agrial (groupe coopératif agricole et agroalimentaire), Tereos, Groupe Avril (anciennement Sofiproteol, oléagineux et protéagineux) sont tous dirigés par des hommes » (Pionetti, 2022)[112]. Les aides de la PAC (Politique Agricole Commune) qui constituent une part du revenu des agriculteur·ices sont accaparées par « les plus grandes exploitations françaises (de plus de 150 ha) mais aussi, comme le montre une récente campagne de *Pour une autre PAC*, les grands groupes de l'agro-industrie comme Bigard, Avril, Savéol, Tereos ou encore Agrial, première coopérative agricole française »[113]. Les femmes sont donc désavantagées face aux aides versées, ces dernières accentuent les inégalités hommes/femmes, les décisions politiques au regard de l'agriculture sont donc prises par des hommes pour les hommes. Des informations sous le prisme du genre manquent à ces recherches, mais ces prémices, mises en lumière par

[111] Interview avec Françoise Liébert, 2022, « Reconsidérer la place accordée aux femmes dans la société », https://agriculture.gouv.fr/francoise-liebert-reconsiderer-la-place-accordee-aux-femmes-dans-la-societe
[112] PIONETTI Carine, *Si l'agriculture était menée par les femmes, en serions-nous là ? Transformer les inégalités femmes-hommes et laisser émerger des systèmes agroécologiques plus justes ,* Rapport de recherche, Octobre 2022
[113] *Ibid*

Carine Pionetti, donnent un avant-goût du résultat. La dernière sphère à analyser est bien évidemment celle du foyer au sein d'un milieu professionnel à l'imbrication forte.

3.3.3. Au sein du foyer

Lorsque l'on parle de temps de travail, de vacances, en filigrane, nous parlons également du travail au sein du foyer et la réponse est sans appel, peu importe les exploitations. « Ce fut un paradigme fondateur du féminisme des années 1970-1980 que d'affirmer que le concept de travail recouvre non seulement toutes les formes du travail professionnel – salarié, non salarié, formel et informel, etc. – mais également l'autre travail réalisé gratuitement dans la sphère dite privée – tâches ménagères, travail d'entretien physique des membres de la famille, de *care* ou de santé, maintien du réseau amical et familial, production d'enfants » (Galerand et Kergoat)[114]. Mendras l'expliquait en 1963, même s'il n'y apportait aucune analyse ou remise en question : « les tâches féminines sont plus nombreuses, plus limitées et soumises à des échéances qui rythment chaque moment de la journée, les hommes réclament le café, les enfants doivent partir pour l'école, les repas doivent être prêts quand il faut, la vaisselle doit être achevée avant d'entreprendre autres choses, les enfants rentrent de l'école, etc…» (Mendras, 1967)[115]. Au sein des milieux agricoles, le foyer est perméable au lieu de travail, soit à la ferme. Les maisons sont d'ailleurs régulièrement sur la ferme. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'une fois à la retraite, Annick et son mari ont déménagé pour laisser la place à leur fils. Cette perméabilité est d'autant plus présente dans les familles exploitantes de générations en générations, et surtout sur les exploitations d'élevages. « Concrètement, il s'agit bien souvent de tâches très imbriquées ; les femmes invoquent volontiers le passage incessant de l'espace de la maison à celui de la ferme, de la préparation des repas aux soins aux animaux » (Barthez, 1982)[116]. L'entreprise et la famille coïncident donc en une seule unité, « les rapports familiaux ont alors une limite en tant que tels ; ils deviennent rapports de travail »[117]. Ainsi, les femmes qui, à l'époque, s'occupaient principalement des foyers, comme des tâches dites ingrates, de reproduction étaient soumises aux besoins de leur mari sur la ferme pour des tâches de production.

[114] GALERAND Elsa, KERGOAT Danièle, « 4. Le travail comme enjeu des rapports sociaux (de sexe) », dans : Margaret Maruani éd., *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs.* Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2013, p. 44-51.
[115] MENDRAS Henri, *op. cit.*, p. 93
[116] BARTHEZ Alice, *op. cit.*
[117] Ibid.

Production et reproduction sont donc imbriquées pour les femmes. Dans deux entretiens je n'ai pas eu besoin de poser la question pour que les agricultrices m'expliquent : « Les tâches domestiques c'est que moi aussi… *Pierre* : euh comment dire, je me fais à manger le soir. *Isabelle* : je fais autant d'heure que toi mais plus la maison. » et Clothilde, 52 ans, qui prenait que très peu la parole s'exclame : « Ah oui ! et quand il y a une corvée c'est moi qui fait à manger, c'est pas Christophe ! ». Clothilde s'occupait également des enfants et du foyer, aujourd'hui Christophe a conscience que sa présence aurait pu soulager son épouse mais il considère qu'elle avait du temps donc lui n'était pas demandeur. Valentine, 55 ans est plus nuancée : « Euuuh pfff c'était plus moi, mais Timoté aussi quand on était à la bourre tout le monde s'y mettait ou encore maintenant même si on est que tous les deux, si on a fait une grosse semaine et autre si besoin d'être deux, on est tous les deux à la maison » mais Timoté, 54 ans, me répond par la suite : « oh euh, j'allais dire surtout ma femme mais euh on avait les enfants chez le médecin, fin si c'était plutôt ma femme, (...), je dirais qu'en moyenne c'était sans doute moi qui restait le plus sur la ferme mais on s'organisait pour que l'autre soit dispo et ça faisait partie de l'organisation s'occuper des enfants, c'était pris en compte sur la globalité. Mais voilà, s'il y avait besoin de se libérer pour les enfants, on les intégrait dans le volume global et dans ce qu'il y avait à faire dans le journée pour que dans ces cas là, celui ou celle qui s'occupait des enfants n'est pas en plus son boulot à faire en revenant ». Même si quelques nuances existent, les femmes sont toujours celles qui produisent le travail de reproduction, de manière gratuite et invisible. Ces témoignages illustrent donc une réalité sociétale comme le publiait récemment La Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (DREES) au sein d'une étude *L'articulation entre vies familiale et professionnelle repose toujours fortement sur les mères*[118]. Ces éléments rejoignent l'étude mené par la FNAB en 2019, 66 % des agricultrices bio en couple affirment prendre en charge en totalité ou presque les tâches ménagères[119]. Deux raisons évidentes sont données par Carine Pionetti : « une conception patriarcale du couple et de la famille et la séparation entre vie professionnelle et vie privée n'est pas clairement établie : sur une ferme, tout se passe autour de la maison et toutes les activités sont imbriquées (sauf pour les agriculteurs et agricultrices qui n'habitent pas sur la ferme)» (Pionetti, 2022)[120]. De ce point

[118] DREES, *L'articulation entre vies familiale et professionnelle repose toujours fortement sur les mères,* études et résultats, le 5 mars 2024
[119] FNAB, 2019, Quelle place pour les femmes en agriculture biologique ?
[120] PIONETTI Carine, *op.cit.,* 2022

de vue, « cette perspective du *care* représente une étape supplémentaire dans la contestation féministe de la civilisation du travail » [Molinier, 2013]. Elle permet par ailleurs d'intégrer pleinement le plan des émotions [Soarès, 2002] et celui de la subjectivité en montrant à quel point ceux-ci sont mobilisés par le travail. Comme l'écrit Christophe Dejours, « travailler, ce n'est pas seulement transformer le monde, c'est aussi se transformer soi-même, se produire soi-même » (Galerand et Kergoat)[121].

Conclusion chapitre 3 :

Dans le *Littré,* la première définition du mot travail est celle d'un « nom donné à des machines plus ou moins compliquées, à l'aide desquelles on assujettit les grands animaux, soit pour les ferrer, quand ils sont méchants, soit pour pratiquer sur eux des opérations chirurgicales ». Cet assujettissement semble avant tout passer par l'assujettissement du corps, qu'il soit mâle ou femelle.

Si on transfère au travail de l'humain, cette surmobilisation du corps empiète sur l'état psychologique des travailleur·euses, accentuée dans le cas de « rétention émotionnelle ». Cette dernière est contrainte par les attributs de la virilité et impose aux personnes qui accompagnent celleux qui vivent cette « rétention émotionnelle » une charge mentale considérable et peu étudiée. En outre, le travail au regard des interactions qu'iels peuvent avoir est encore sous le joug des gros exploitants agricoles. Si la focale est faite au sein d'un microcosme qu'est le foyer, on y trouve des nuances en termes de travail sur l'exploitation. En outre, le travail domestique reste encore très hiérarchisé, significatif de l'hétérosexisme présent sur les exploitations. Une fois le travail agricole analysé au regard des travailleur·euses elleux-mêmes et de celleux qui les entourent, c'est le travail qu'iels effectuent au regard de la nature et des animaux qu'il sera intéressant de développer pour comprendre le choix des pratiques professionnelles.

[121] GALERAND Elsa, KERGOAT Danièle, *op.cit.* , 2013

4. Leur rapport à la nature et aux animaux

La France est le deuxième producteur européen de lait de vache. Chaque année, un français consomme environ 62 kg de lait ou yaourts natures, 37 kg de produits frais, 24 kg de fromage et 8 kg de beurre. Cette consommation est notamment permise grâce à la présence en France de près de 4 millions de vaches destinées à la production de lait. (Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté alimentaire, 2019). Mais lorsque que l'on parle de nature et d'animaux, il est aujourd'hui difficile de ne pas penser à la crise environnementale à laquelle nous assistons. L'agriculture est contributrice du changement climatique et elle en subit directement les impacts. Quatre événements climatiques majeurs affectent les rendements des principales cultures : le déficit hydrique, l'excès en eau, les hautes températures (épisodes de sécheresse), les basses températures. A cela s'ajoutent les phénomènes climatiques extrêmes (grêle, gel tardif, orages) dont la fréquence et l'intensité vont en augmentant. « En 2015, l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) estimait qu'il nous restait environ 60 récoltes avant que nos sols meurent ». L'agriculture et la sylviculture émettent 19% des émissions de gaz à effet de serre en France. Ce sont les secteurs qui polluent le plus après les transports en 2022 selon le rapport Secten du Citepa qui reprend les données du GIEC, association qui calcule depuis 1990 les émissions de gaz à effet de serre. Les agriculteur·ices sont les premier·ères victimes de la dégradation de la fertilité des sols, de la contamination de l'eau, du réchauffement climatique. La liste des maladies professionnelles en lien avec les pesticides ne cesse d'augmenter. Pourtant ce sont également elleux qui sont pointé·es du doigt. Le terme *agribashing*, créé en 2016 et très utilisé par la FNSEA en 2018 donne à voir une société critique face aux agriculteur·ices qui seraient alors considéré·es comme un bloc uniforme de pollueur·ses. Pour la Confédération Paysanne l'*agribashing* consiste à adopter une position victimaire et éviter « d'aborder des sujets à propos desquels la société s'interroge légitimement, comme la place des pesticides ou la qualité de l'alimentation ». Par ailleurs, le journaliste Gilles Luneau considère que la FNSEA manipulerait, par l'emploi du terme *agribashing*, les représentations d'un malaise agricole dans lequel le syndicat aurait joué un rôle fondateur.[122] Cette crainte de la critique sociétale est aussi le signe d'un corporatisme. Le contexte environnemental place les pratiques agricoles sous le feu des projecteurs. Être

[122] MATALON Vincent, « "Ce n'est pas l"agribashing' qui pousse au suicide !" : des agriculteurs regrettent la mobilisation lancée par la FNSEA [archive] », sur *Franceinfo*, 22 octobre 2019

agriculteur·ice ou paysan·ne c'est être le·a premier·ère interlocuteur·ice de la nature et des animaux. Nous l'avons vu, la dénomination donne à voir une représentation sociale du métier. De fait, la dénomination réactualisée du mot « paysan·ne » se veut le contre-modèle d'être agriculteur·ice qui sous-tend des notions de production. La terre, les animaux, deviennent alors uniquement des sources de revenus. L'idée de cette partie est de tenter de comprendre le positionnement de chacun·e. Tandis que pour Pierre, 54 ans, tous les éleveurs aiment leurs animaux, son épouse Isabelle, 53 ans, lui répond : « non tout le monde n'aime pas ses animaux, il y en a qui voient leurs vaches comme des bidons de lait et basta ». Pour leur fille Hannah, 23 ans, être un·e bon·ne agriculteur·ice c'est : « le respect des animaux, le respect de soi aussi et respect de l'environnement. C'est ça, bah moi je trouve que faut savoir bien répartir les choses. *Isabelle* : un équilibre. *Hannah* : Bien respecter les animaux, respecter la terre, ne pas voir, fin, c'est un outil de travail les animaux, mais ne pas le voir comme un objet comme disait papa pour certains agriculteurs. Même la terre ne pas la voir comme un objet, la voir plus comme une aide, c'est un peu grâce à elle aussi. Sinon on se tue au travail ». Nous étudierons ces différents aspects, tout d'abord le soin qu'un·e éleveur·euse peut apporter à ses bêtes et jusqu'où ce soin peut aller quand l'animal est voué à l'abattoir. Ensuite, il sera question du soin apporté à la nature et la façon dont il est intégré ou non au fonctionnement de l'exploitation et enfin nous tenterons de comprendre le lien qu'il est possible de faire avec le genre et à une compréhension globalisante des rapports de genre.

4.1. Le soin des bêtes

4.1.1. Des fluctuations dans le rapport empathique aux animaux

Le soin des animaux entre dans le *care*. Le travail du *care*, au sens de "prendre soin de", "d'être attentif à", regroupe à la fois du soin et du service à la personne mais aussi du travail domestique et reproductif que partage un grand nombre de femmes et plus particulièrement d'agricultrices qu'on retrouve au sein de la division sexuée du travail[123]. « Ces activités, plus éloignées du « cœur de métier », faisant davantage appel à des compétences organisationnelles et de représentation, moins identifiables que les compétences

[123] LAUGIER Sandra, « *Care*, environnement et éthique globale », *Cahiers du Genre*, 2015/2 (n° 59), p. 127-152.

agronomiques, sont moins investies par les hommes, au profit des travaux culturaux » (Guérillot, 2021).[124] D'ailleurs les agriculteurs rencontrés, qui mettent l'amour des animaux en avant, l'identifient comme quelque chose de différent, n'entrant pas dans la norme du travailleur agricole. Nicolas 27 ans exprime : « j'ai toujours aimé les vaches et j'ai toujours aimé la production laitière. C'est peut-être rare (rigole) ». Pour Vincent, 23 ans, qui s'occupe de la partie animale sur la ferme de son patron, le soin des bêtes vient uniquement en opposition à un manque d'attrait pour le tracteur, il n'utilise pas le même champ lexical : « Par exemple mon collègue, il est complètement matrixé[125] par ça [le tracteur], c'est son truc à lui, tu sens, après il fait son taff dans les vaches si y'a besoin d'aides pour la traite y'a pas de soucis. Mais dès que c'est pour faire du tracteur, il est le premier à sauter dedans. Mais après, notre génération est un peu spéciale, c'est soit t'es vraiment ce qu'on appelle nous "les tracteurs vroum-vroum" vraiment partie tracteur, agro-équipement, et t'as une autre partie, de plus en plus, où c'est des jeunes, bah comme moi, où c'est vraiment les vaches, le tracteur c'est marrant cinq minutes mais après on préfère être le cul derrière les vaches ». Mais pour un grand nombre d'éleveur·euses « l'amour des bêtes », « l'âme d'éleveur », « le contact avec les animaux » sont des incontournables pour effectuer ce métier, pour définir si c'est un·e bon·ne agriculteur·ice et c'est d'ailleurs un argument utilisé pour justifier cette orientation. Tandis que Christophe dominait le temps de parole, lorsque la question de ce qui définit un bon agriculteur apparaît, il ne sait pas y répondre, et c'est alors Clotilde, que je devais jusqu'alors questionner directement pour qu'elle intervienne qui prend la parole : « Bah un bon agriculteur c'est une personne qui s'occupe bien de ces bêtes, qui favorise tout ce qui est bétails, plutôt que tout ce qui est matériel ». Pour Salomé, 24 ans, ce qui lui fait aimer le métier c'est « les animaux, les petits vaux [tout doux] ». Cet amour peut prendre également la forme d'une passion. Raphaëlle affirme que « pour être un bon éleveur, faut aimer les animaux, quoi, faut que ce soit une passion pour les vaches, parce que sinon tu ne fais pas ce travail-là. On voit bien ceux qui reprennent derrière leur parent qui avaient des vaches, si eux ils ont pas la fibre, ils arrêtent les vaches. Pour pouvoir s'occuper des vaches il faut aimer les vaches ». Pour cette dernière, ce qui la relie à ses vaches lui apparaît dès fois plus éloigné que le raisonnement, elles passent avant l'éleveuse : « si la vache par exemple qu'est malade elle casse sa pipe, on va perdre de l'argent, mais j'pense pas qu'on voit ça d'abord, si on la perd

[124] GUéRILLOT Alexandre, « Le métier d'agricultrice bio. Un nouveau rapport au travail ? », *Travail, genre et sociétés*, 2021/1 (n° 45), p. 39-55.
[125] être obnubilé·e ou endoctriné·e par quelque chose ou quelqu'un·e

c’est pas que financier, donc moi je pense que je suis passionnée ». C’est également le cas de Sandrine qui, en cas de perte d’une vache, s’en rend malade. Pour justifier cet amour quelquefois inconditionnel, les agricultrices m’expliquent que prendre soin de vaches laitières, c’est être dépendant·es de la traite, être disponible, peu importe le temps, le jour de l’année, c’est un dévouement à des animaux qui leur font leur revenu. Marie, à la retraite, m'explique que c’est « sans répit ». De cette façon, on comprend mieux ce besoin d’amour pour les bêtes. En outre, « l’attachement à leurs animaux et l’affect sont proéminents dans les discours des éleveuses ; en tant que femmes, elles sont socialisées à employer ces notions et à manifester leurs émotions » (Dequesne, 2022)[126]. Héloïse apparaît quant à elle plus rationnelle en parlant d’un « regard, ou un sens, une observation des animaux qui est important, on peut pas se dire bon bah je ferais ça demain il faut aussi être rigoureux sur les choses à faire, sinon ça va de pire en pire, fin les animaux on n’a pas trop le droit à l'erreur ». Salomé ressent cet amour qu’elle trouve déraisonné au regard de son conjoint qu’elle trouve plus juste : « Il faut avoir l’âme d'éleveurs aussi, avoir la conscience professionnelle qu'un animal, c'est un être vivant. Ne pas dire ah bah c’est pas grave, on verra ça demain, des trucs comme ça. Après, bah Julien, il est très bon éleveur, mais il n'a pas forcément…une vache qui sert plus à rien. Abattoir. Moi, j'ai trop de cœur ». « Avoir trop de cœur » est ici perçu négativement par l’enquêtée au regard de la norme agricole et de la production qu’une vache doit donner. C’est également le cas de Laure : « il y en a qui le dise “c’est la passion, la passion de l’agriculture” et moi je n’aime pas du tout dire ça, parce que je trouve que c’est excessif, la passion c’est la déraison, c’est tu perds un peu ta vie personnelle, tu t'enfonces dans le travail et moi je n’aime pas dire c’est une passion, c’est quelque chose que j’aime faire, mais pas au point de gâcher ma vie, tu vois. Je ne me rendrais pas malade pour la ferme. Même si peut-être que je le fais un peu de fois mais j’essaie de revenir sur les choses essentielles... fin y'a pas mort d’homme quoi. *C’est un travail.* Oui c’est un travail. C’est sûre que c’est un travail qui prend toute la vie, mais c’est qu’un travail et bon s’il y a une vache qui meurt, elle meurt tant pis on ne va pas non plus... si on loupe une culture et bah on loupe et puis si, fin ça je n’aime pas du tout le dire, mais mon copain il me dit “si ça finit par faire faillite ou quoi, bah c’est comme ça quoi” On rebondira quoi, c’est la vie, voilà c’est tout ». Dans le discours de Laure, la distance qu’elle tend à prendre au regard de ses animaux et de ses cultures prend la forme d’une

[126] DEQUESNE Angèle, Rapport de genre et rapport à l’animal : le reflet d’un rapport au politique ? , *AgriGenre*, mars 2022.

volonté de bien-être au travail. Pour ces éleveur·euses intervient tout de même la responsabilités qu'iels ont envers leurs bêtes et la priorisation de ces dernières.

4.1.2. Le rapport financier aux animaux

Par ces entretiens, j'ai remarqué que deux tendances peuvent être relevées : la notion du *care*, caractérisée comme plus féminin et une autre plus liée au caractère viril. De fait, l'amour des bêtes est régulièrement intervenu pour les éleveuses et même lorsqu'elles ne le sont pas, elles mettent en évidence cette différence au sein de leur métier. « Je pense qu'aujourd'hui faut être, bah du coup en élevage euh ce qui est important c'est d'aimer les animaux j'pense parce que si tu n'aimes pas les animaux tu t'en occuperas pas bien et, en parallèle ça aura des répercussions sur ta production laitière en l'occurrence et du coup la production laitière c'est ce qui constitue notre revenu ». Pour Mathilde, aimer les animaux prend sens dans sa dimension économique. C'est également le cas de Salomé qui ajoute qu'elle doit se faire violence, ses sentiments justifient, selon elle, son incapacité à être cheffe d'exploitation « Moi. Toute seule, je réussirais pas. J'ai trop de sentiments, les mâles et tout ça, ça me fait chier de les voir partir un jour, parfois en Espagne, où je ne sais pas où, le marché des vaux c'est un peu la cata. Non, parce que faut bien les faire partir à l'abattoir, c'est un chèque de viande quand même. Il y a le lait mais il y a aussi la viande. *Et du coup, comment tu le vis maintenant* ? Bah j'ai pas le choix, C'est normal aussi. Je veux dire chez tout le monde, les vaches partent donc je n'ai pas le choix. Julien me dit pas quand le marchand vient les chercher. Je m'en rends compte, mais de voir la bête partir dans le camion. Ça .. je, je n'aime pas hein. Mais c'est chez tout le monde pareil, sinon on ne peut pas payer les factures, on ne peut pas vivre ». Dans le discours de Fanny, 23 ans, seule la performance est sensible dans son rapport avec les animaux : « moi j'aime bien avoir des objectifs techniques, là par exemple en ce moment, je suis à fond à peser mes veaux, mais parce que euh plus tu fais un vêlage tôt, proche des 24 mois, plus ta vaches va donner du lait vite, et moins elle va te coûter cher quoi et moi mon objectif c'est qu'une vache soit rentable le plus vite possible et qu'elle coûte... fin sinon ça coûte cher de nourrir, parce qu'une vache tu la nourris pendant deux ans, mais pendant deux ans tu la nourris elle te rapporte zéro. Le but c'est...t'en as ils ne font vêler qu'à trois ans mais tu perds un an. Y'a un an où elle aurait pu te donner du lait et tu l'as perdu. Il y a plein d'objectifs techniques et moi j'aime bien m'y intéresser, d'être le plus proche possible, par exemple, je fais des pesées pour le sevrage, mais

t'en as plein qui font à vue de nez. Moi j'aime bien être assez concrète et savoir vers quoi je vais. [...] il y a toujours moyen de s'améliorer en ayant autant de vaches, tu n'as pas besoin de produire plus avec plus de vaches alors que tu peux faire plus de lait avec le même nombre de vaches, ça me parait logique ». Derrière ce besoin de performance se trouve la peur financière intense. Fanny s'est trouvée obligée de s'occuper des cahiers de comptes de l'exploitation de son père à quinze ans parce que ce dernier ne souhaitait pas apprendre, ce qui est aujourd'hui, encore, source de tension entre le père et la fille. Mais ce sentiment est partagé par son conjoint Mathieu, 23 ans : « moi, pour moi, une vache faut qu'elle fasse du lait pour qu'elle soit rentable pour qu'on gagne de l'argent, voilà ». Il parle du soin des bêtes qu'il met à égalité avec l'image du métier : « Moi, pfff, je ne sais pas vraiment, j'aime bien prendre soin de mes animaux, vraiment, c'est quelque chose qui me tient à cœur et renvoyer une bonne image de moi et du monde agricole "c'est pas facile ça" essayer au moins ». C'est également le cas pour Anaïs, qui, dans son idéal du métier, prend en compte l'amour des animaux : « prendre soin d'eux, avoir une bonne hygiène dans la ferme, sinon forcément des bactéries sur la paye du lait ça sera pris en compte ». S'occuper des animaux prend sens au regard des autres pratiques, d'une norme qu'il faudrait suivre, la performance économique va alors de paire avec une compétitivité évidente en comparaison à la norme agricole. Mathilde affirme que cette recherche de performance est liée à une évolution qui place la production et la rentabilité au centre : « c'est d'apprendre à être un bon technicien, on le voit que ce soit au niveau optimiser l'alimentation des animaux ou au niveau dans tout ce qui est reproduction si tu ne suis pas ça de près euh ça va avoir un impact sur la production et donc sur la rentabilité de la ferme et c'est vrai qu'aujourd'hui, bah, avant peut-être qu'ils parlaient moins de rentabilité, mais aujourd'hui c'est indispensable avec les investissements qu'on a et en parallèle si on veut avoir un confort de vie, oui en parallèle de notre activité pro on est obligé d'avoir des résultats sur l'exploitation ».

Alexis Annes et Mario Handfield proposent une enquête conduite auprès de quinze jeunes agriculteurs installés « hors cadre familial » en France. Ce faisant, ils proposent une anthologie des masculinités et leur évolution au regard de la transition agricole. Ils témoignent en reprenant les recherches « de Brandth (1995) et Bryant (1999) qui avaient déjà souligné à partir de la fin des années 1990 une valorisation plus marquée des compétences managériales l'apparition d'une *business masculinity* au sein de la profession agricole ». Un *éthos* entrepreneurial est effectivement palpable dans un contexte productivisme important. En

outre, Alexis Annes et Mario Handfiels affirment que même si cette masculinité tend à s'éloigner de la masculinité traditionnelle agricole, tous deux partagent la domination : « dans la première forme, contrôle et domination s'appliquent à l'environnement naturel, dans la deuxième forme, contrôle et domination s'appliquent cette fois-ci à l'environnement économique » (Annes et Handfield, 2019)[127]. Haude Rivoal va plus loin dans l'analyse et propose de faire un lien entre le capitalisme et la virilité : « On se demande ce qui se joue de si crucial dans la masculinité et qui confère aux hommes un tel pouvoir dans le monde du travail. Une des premières raisons qui l'explique est le lien entre la virilité et le capitalisme. La virilité est un idéal de performance, d'endurance, de puissance et d'autorité. Cet idéal s'accorde à merveille avec un environnement économique et social violent, à l'image de celui proposé par le capitalisme ». De fait, Haude Rivoal met en avant dans les univers professionnels : « la nécessité d'être rentables pour être pérennes ». Ce besoin de gagner sa vie est régulièrement évoqué dans les discours des enquêté·es, à des échelles différentes. « Or dans le monde capitaliste, il en va des organisations comme des hommes. Leur position n'est jamais acquise. Il existe toujours plus fort, plus rapide, plus innovant, plus *cool* que soi. La revendication du pouvoir, constitutive de l'hégémonie, est constamment remise en cause par la vulnérabilité sociale ou économique »[128]. Dans l'agriculture, pour être rentable, il faut produire. Nous pouvons donc nous demander la place qui est donnée au bien-être animal dans un tel contexte.

4.1.3. La place du bien-être animal

Souvent, pour les agriculteur·ices parler de soin des animaux est combiné à la productivité que ce soin permet. « Il est particulièrement clair que les dérives entraînées par l'industrialisation, au nom de la productivité et de la rentabilité, ne sont pas défendables et nuisent à l'ensemble des éleveurs. La réification de l'animal, la dégradation des relations éleveurs/animaux, la négation de la réciprocité qu'implique toute l'histoire de la domestication sont des évolutions qu'il faut résolument combattre »[129]. Le bien-être animal a été défini par l'Anses, l'agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail. Cet établissement public à caractère administratif est sous la tutelle des ministères de la santé, de l'environnement, de l'agriculture, du travail et de la

[127]ANNES Alexis, HANDFIELD Mario, *op. cit*., p. 141-163.
[128] RIVOAL Haude, *op. cit*., p. 29-64.
[129] Collectif, revue Pour, « Introduction », *Pour*, 2016/3 (N° 231), p. 55-56.

consommation. L'Anses définit le bien-être animal de la sorte : « l'état mental et physique positif lié à la satisfaction de ses besoins physiologiques et comportementaux, ainsi que de ses attentes. Cet état varie en fonction de la perception de la situation par l'animal » (Anses, 2018). Une bonne santé, un niveau de production satisfaisant pour les animaux de rente ou une absence de stress ne suffisent donc pas pour justifier un état de bien-être satisfaisant, il faut aussi se soucier de ce que l'animal ressent, des perceptions subjectives déplaisantes, telles que la douleur et la peur, et rechercher les signes d'expression d'émotions positives (satisfaction, plaisir…). Ainsi, une différence est portée entre la bientraitance et le bien-être. La bientraitance se limite aux actions menées par l'humain·e dans l'intention de répondre aux besoins des animaux qu'iel interprète : bien nourrir, bien loger, bien soigner. Ainsi, la bientraitance suit une démarche anthropocentrée qui ne tient pas compte du ressenti de l'animal ou des émotions positives. Des outils d'évaluation existent tel que le protocole Welfare Quality® qui propose une évaluation globale du bien-être animal, développé, testé et validé pour plusieurs espèces. Au sein des entretiens que j'ai pu mener, je n'ai pas utilisé de protocole, il n'est pas question ici de venir juger d'un bien-être animal, mais de faire émerger des questionnements autour notamment des robots de traite et du pâturage, et la façon dont les agriculteur·ices parlent de leurs animaux est significative. En 2021, 50% des producteur·ices de lait français s'installent avec un robot de traite. 8000 robots de traites sont en activité dans les élevages (Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté alimentaire). « Supposé simplifier l'activité de l'éleveur en automatisant une tâche par définition répétitive, le robot suscite pourtant un certain nombre d'interrogations sociétales qui font écho aux questionnements ou aux peurs les plus contemporaines : qu'il s'agisse des conséquences possibles de la substitution du robot au travailleur salarié ou du prix à payer pour une compétitivité agricole accrue, mais susceptible d'aliéner le vivant (les plantes, les sols, les animaux)[...]. Dans ce contexte, le robot dessine un espace de controverses, parce qu'il exacerbe les tensions entre des idéaux-types concurrents – agriculteur *vs* paysan ; agriculture conventionnelle *vs* agriculture biologique » (Le Guern, 2020)[130]. Grand argument de vente, « le gain de productivité en lait est compris entre 7 et 10 % ». Ce faisant, les robots de traite servent aussi l'argumentaire d'un manque de main d'œuvre fiable et qualifiée. En outre, il évite une astreinte de traite matin et soir sept jours sur sept qui impactent fortement le

[130] LE GUERN Philippe, « Robots, élevage et techno-capitalisme. Une ethnographie du robot de traite », *Réseaux*, 2020/2-3 (N° 220-221), p. 253-291.

bien-être des éleveur·euses avec la difficulté de trouver un équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle. Les interrogations en lien avec l'impact sur les vaches m'est venu lorsque j'ai découvert qu'avoir un robot de traite pouvait également être synonyme de vaches en stabulation qui ne pâturent plus. C'est Salomé, 24 ans, qui pour me présenter l'exploitation me donne ces éléments : « Pis là c'est une ferme qui est à 110 vaches. Qui ne sortent pas, qui sont à quarante kilos moyenne, donc c'est des vaches qui sont un peu poussées. Et voilà, on garde pas les mâles. Un peu de culture, on fait du blé du colza, maïs, trèfles. *Et pourquoi elles ne sortent pas du coup?* parce que, bah c'est Julien qui ne veut pas qu'elles sortent. Parce que si elles sortent, elles font moins de lait. *Et toi du coup* ? Moi je ne suis pas pour le fait qu'elles ne sortent pas. Pour moi une vache, c'est de sortir. Le printemps, brouter, se coucher au soleil. Mais c'est un éternel débat. Et les parcelles qui étaient en prairie pour qu'elles sortent sont transformées en parcelles de maïs, donc euh…. Je pense que là, pour deux, trois ans, c'est mort ». Puis, elle défend finalement le projet de son conjoint : « Après on va essayer…De voir quand tu as un robot. C'est compliqué de faire sortir les vaches. Parce que du coup avant, en gros, de dix heures à midi, donc c'était bien elles sortaient deux heures. Mais on peut pas les faire sortir plus souvent, parce que plus longtemps, parce que le soir t'en a vingt/ vingt-cinq à pousser. C'est un peu la galère, en robot c'est moins facile, c'est faisable, mais c'est moins pratique ». Je suis alors revenue vers Vincent qui lui aussi fonctionnait avec un modèle de robot de traite. Il trouve cette technologie passionnante et m'en a vanté ces services. Or, il avait également occulté que les 330 vaches dont il a le soin ne pâturent pas : « bah en fait ouais elles ne sortent pas, c'est plus simple à gérer pour tout ce qui est bouffe, alimentation c'est plus simple à gérer, c'est une grosse charge de travail en moins, t'en as qui sont au champs, d'autres dans le bâtiment, d'autres en train de se faire traire et tout, ça rajoute pas mal de boulot, chez mon patron tout est prêt de manière à ce qu'elles sortent en prévision de peut-être que l'obligation dans quelques années que les vaches sortent, après tant qu'il n'y a pas d'obligations, elles ne sortiront pas, après elles ne sont pas malheureuses hein ». Lorsqu'il s'installera chez son père pour le moment en traite manuelle, il est prévu que des robots soient mis en place et « pour faciliter l'apprentissage », elles ne sortiront pas les deux premières années puis il essaiera de remettre le pâturage mais « c'est dure à gérer parce que tu as un certain niveau de production, il peut baisser parce que la vache elle reste dans le champ et tout, c'est hyper dure à gérer ». Cet argumentaire du gain de production, ou du moins de la rentabilité apportée par les robots est également apporté par le conjoint de Salomé qui est en

désaccord avec cette dernière : « Alors pourquoi, parce qu'aujourd'hui on vient de reprendre la ferme donc on a quand même un gros chèque à rembourser donc on arrive à avoir une meilleure productivité des animaux sans qu'elles ne sortent. Après d'un point de vue boulot, c'est beaucoup plus régulier, d'un point de vue alimentation, c'est beaucoup plus régulier et par conséquent beaucoup beaucoup beaucoup moins de maladie, nous on a divisé nos frais vétérinaires par trois. Et l'utilisation de produits par deux, des antibiotiques. OUI car tous les jours elles mangent la même chose, donc une fois qu'on a bien réglé le repas, elles ont tout ce qui leur faut. Du coup elles ont un super système immunitaire. Après, on a, moi, je ne suis pas prêt de les ressortir. A voir la piste de faire un petit parc détente qu'elle puisse se prélasser au soleil quand il fait beau quoi ». Christophe, 52 ans, partage la difficulté de l'astreinte de la traite manuelle mais refuse les robots de traite parce qu'il craint que ce soit plus simple de ne plus les sortir, ce qu'il écarte : « Ça serait pratique de pas les sortir, parce que voilà, si vous allez les chercher trop souvent bah au bout d'un moment vous fermez la barrière de stabu et puis voilà ». Pourtant Christophe ne s'occupe plus du soin des animaux ou très peu ; lorsqu'il a fini ses tâches avant son épouse, c'est désormais Clotilde qui s'en charge, cette dernière serait plus patiente. Les femmes par la division genrée du travail sont régulièrement affectées au soin des animaux, des arguments essentialistes sont souvent utilisés comme c'est le cas pour Christophe : « Il y a beaucoup d'exploitation où se sont les femmes qui font les veaux, parce que les hommes, on est, bah les hommes sont peut-être moins patients ». Les femmes prendraient plus de soin à s'occuper des animaux, c'est par exemple ce que me partage Sandrine « c'est une approche totalement différente, un garçon voudra plus toucher au matériel au tracteur, ce que je comprends et la fille dans les animaux va être beaucoup plus soigneuse, attentionnée, je critique pas les gars, mais elle va plus faire attention aux animaux malades, à des soins et à la traite ». La socialisation genrée au féminin enseigne de faire preuve d'empathie est une première justification, et Dequesne Angèle, masterante en Développement Agricole & Politiques Économiques et en Science Politique ajoute : « Pour contrebalancer la violence quotidienne, les dures conditions de travail, les blessures et salissures, les femmes mettent en place des stratégies de contournement et d'évitement en passant notamment par les méthodes douces d'élevage »[131].

[131] DEQUESNE Angèle, Rapport de genre et rapport à l'animal : le reflet d'un rapport au politique ?, *AgriGenre*, mars 2022.

Finalement, s'intéresser à la vache c'est résumer « à elle seule les évolutions et aussi les interrogations du monde agricole, et de manière plus générale les principes qui guident le fonctionnement de nos sociétés, tant sur le plan politique, économique, qu'éthique : les quotas laitiers, puis leur suppression en 2015, questionnent ainsi les mécanismes de régulation de la production agricole, la PAC, le rôle de l'Union européenne dans la conduite des affaires supranationales et la concurrence accrue entre États européens ». De fait : « la fixation des prix accordés aux producteurs souligne la loi du marché et le rôle de la grande distribution ; simultanément, les controverses autour de la présence d'antibiotiques ou d'hormones dans le lait interrogent les règles sanitaires, tout comme le sort réservé aux veaux mâles soulève des questions d'éthique animale. Bref, la vache semble bien se situer à un carrefour d'enjeux de natures diverses, mais qui recoupent une partie des grandes questions sociétales contemporaines ». Tandis que certain·es priorisent l'aspect économique de productions intenses, d'autres valorisent des modèles de pâturages. C'est aussi dépendant d'un système qui enserre les producteur·ices. Pour autant, « il convient aussi de signaler les rapports de force dissymétriques qui – dans un contexte techno-capitaliste – peuvent conduire le robot et ses concepteurs à performer l'animal jusqu'à l'inscrire dans un devenir-machine, terme qui n'est pas à prendre métaphoriquement comme un simple jeu de langage, mais bien comme l'expression d'une volonté de réification du vivant » (Le Guern, 2020)[132]. Dans certains discours, la vache n'est plus que du lait ou de la viande et donc un chèque à la fin du mois. Certaines personnes, comme Salomé n'approuvent pas ce modèle mais n'ont pas la place de l'exprimer, dans un milieu aujourd'hui dominé par une masculinité entrepreneuriale qui place la virilité capitaliste au centre et qui occulte peut-être qu'iels en deviennent des humain·es-machines. Pour Timoté et Valentine, le passage en bio s'est fait par le soin des animaux. Confronté·es à des antibio-résistances face aux traitements des mammites, iels ont décidé de se tourner vers les huiles essentielles, et c'est ainsi qu'iels se sont formé·es autour de la bio, soit par la porte du soin animalier. Le soin de la nature s'en trouve alors modifié.

[132] LE GUERN Philippe, *op. cit.*, p. 253-291

4.2. Le soin de la nature

L'évolution qu'évoque Mathilde précédemment est en réalité la modernisation agricole sous l'impulsion de De Gaulle qui fait venir le tracteur des Etats-Unis. Pour l'acheter, les agriculteurs (au masculin) sont obligés de s'endetter. Alors, est mise en place la politique agricole commune pour assurer l'autonomie alimentaire de l'Europe et assurer aux agriculteurs un système de garantie de prix[133]. Avec les tracteurs, ils ont besoin de davantage de terre, et donc achètent des exploitations de plus en plus grandes pour rentabiliser cet achat. Le paysage est alors adapté aux nouvelles machines par le remembrement. En 1980, déjà beaucoup d'agriculteurs ont dû abandonner leur ferme, incapable de produire assez pour amortir leur charge. La ferme est alors rachetée par le voisin qui s'agrandit pour rester dans la course. Un agriculteur témoigne « Si on ne s'agrandit pas on disparaît »[134]. Ce besoin d'agrandissement est quelque chose de très prégnant chez les agriculteur·ices qui voient leur réussite dépendre d'une expansion croissante. Pour certain·es, survivre, subvenir aux besoins de la famille, et garantir la survivance de l'exploitation, dépendent de l'exploitation de nouvelles terres, de l'acquisition de nouveaux matériels, et de l'agrandissement des hangars. Dès lors, certain·es ont « fond[é] leur espoir sur le désespoir des autres, c'est parce que le voisin déserte sa maison qu'ils pourront cultiver son champs »[135]. En effet, la PAC est proportionnelle à la surface agricole, alors les plus petites exploitations sont aussi celles qui touchent le moins d'aide et réciproquement. Avec la modernisation agricole se développe « un renforcement d'une forme de masculinité correspondant à des attentes et à des pratiques spécifiques, qui s'est imposée comme hégémonie au sein de la profession agricole. Cette modernisation s'accompagne de la mise en place d'un modèle agricole dit productiviste, caractérisé par l'intensification et la maximisation de la production grâce à l'utilisation d'intrants chimiques, d'énergies fossiles, de machines et de nouvelles techniques de production » (Annes et Handfield, 2019)[136]. Cette référence à masculinité développée par ces auteurs propose l'agriculteur « comme un homme, chef de famille et d'entreprise, faisant preuve de qualité d'abnégation, et dominant la nature du fait de l'utilisation d'intrants

[133] *Tu nourriras le monde* réalisé par Floris Schruijer & Nathan Pirard, prod. Paroles de Paysans, 2022
[134] *Ibid*
[135] MENDRAS Henri, *op.cit.* , p. 275
[136] ANNES Alexis, HANDFIELD Mario, *op. cit.*, p. 141-163.

chimiques et de machines agricoles »[137]. Cette domination que l'on peut trouver auprès des animaux est sensible sur la nature et le rapport aux terres qu'entretiennent les agriculteur·ices.

4.2.1. Un rapport fluctuant avec l'éthique environnementale

La conquête territoriale et le besoin d'avoir toujours plus de terres que son·sa voisin·e entre dans une logique de surproduction développée par le modèle capitaliste et productiviste occidental. Tandis que l'agriculteur·ice ne s'apitoie plus sur ce que son·sa voisin·e a perdu, l'amour qu'il·elle porte à sa terre se mélange avec ce nouveau rapport productiviste : « Les jeunes veulent que l'exploitant soit déchargé de la propriété de la terre et que celle-ci soit considérée uniquement comme un facteur de production, par les agriculteurs, les pouvoirs publics et les capitalistes »[138]. Ce rapport productiviste déjà partagé par Julien, 27 ans, pour l'élevage est également présent dans son rapport à la terre : « Moi je n'ai pas honte à les utiliser [les produits phytosanitaires], puisqu'on sait comment les utiliser, on respecte les quantités, on en met le moins possible. On réfléchit avant d'intervenir, après on a conscience que c'est pas le meilleur pour la santé de l'environnement mais après quand nous on est malade on se soigne quoi, une plante quand elle est malade on la soigne ». Julien a conscience des dégâts sur l'environnement mais le biopouvoir l'emporte, le pouvoir sur la vie par la médicalisation de la société est un argument utilisé pour ne pas mettre en avant l'éthique environnementale. Avant cela, sa conjointe, Salomé, le justifie par sa socialisation et une absence de remise en question de celle-ci : « moi je ne suis pas du tout pour le bio et je ne me suis jamais posée la question d'être sur une exploitation bio ouais. Je peux pas dire pourquoi, mais ça m'a jamais attiré. C'est de trouver des alternatives que ce soit pour les médicaments comme pour les phyto et tout ça et franchement quand on voit les cultures...Mais franchement, je trouve qu'il n'y a pas photo. Mais non, j'ai jamais été attiré par ça. Mes parents ne m'ont pas non plus, fin, je veux dire mes parents, ils sont phyto à fond mais faut qu'il y ait des cultures quoi. On n'a pas le droit à l'erreur. Je ne me suis jamais réellement posée la question ». Enfin, l'argument de l'hygiène qui peut être utilisé par les personnes qui partagent l'éthique environnementale est également utilisé par Mathieu, 23 ans, pour justifier l'utilisation de produits phytosanitaires : « En bio, les vaches, le forage est un peu de moins bonne qualité. *Fanny* : de moins bonne qualité je ne sais pas… t'as moins de rendements

[137] *Ibid*
[138] MENDRAS Henri, *op. cit.* p. 80

mais…*Mathieu* : si forcément. *Fanny* : non mais si oui. *Mathieu* : t'as toujours des mauvaises herbes et qui vont se mettre dans les forages, sauf que on s'en rend pas compte et dans les silos ça fait des mycotoxines, ça fait des champignons, et on donne ça a bouffé aux vaches. En gros en conventionnel, on a beaucoup plus d'alternatives, sur tout ça et je trouve qu'en conventionnel, les vaches sont beaucoup mieux nourries qu'en bio. Moi je préfère manger de la viande conventionnelle que de la viande bio. Ah ouai ! quand tu vois ce que les vaches mangent en bio, je n'ai même pas la question à me poser. *Fanny* : oui c'est vrai. *Mathieu* : on me met un rumsteck bio ou conventionnel euh.. *Fanny :* roh t'es un peu extrême. Et bah sauf si elle n'est qu'à l'herbe dans le pré hein. *Mathieu* : oui ça c'est pas un problème, après il y a aussi tout ce qui est entretien des paysages, il y a beaucoup de rumex, des chardons, moi j'aime bien quand les prairies sont propres, tout est propre quoi. *Fanny* : Ouais t'es peut être trop maniaque aussi…*Mathieu :* Mais après tu vois c'est, je vais me contredire mais, dans ma maison je m'en fiche un peu mais alors par contre mes vaches faut que soit propre, dans mon boulot faut que je travaille dans le propre, quand ça commence à être sale ça m'énerve. Donc après les vaches faut que ça fasse du lait, donc quand tu as des vaches à 10l pour moi c'est pas assez rentable. *Fanny* : de toute façon ça ne paye pas la ration. *Mathieu* : ça ne paye rien ». Dans le discours de Mathieu que Fanny peut soutenir par touche, même si elle reste relativement critique, apparaît une absence de conscience écologique. « Le souci de l'environnement montre la force du paradigme du *care* contre celui du risque ; mais aussi le sens nouveau que doit prendre le *care* lorsqu'il faut affronter une perte totale de la protection de la vie humaine : quand apparaissent l'inutilité et la vacuité de mots d'ordre généraux, et l'intérêt d'autres ressources pour penser et prendre en compte les besoins des humains en tant que victimes et vulnérables » (Laugier, Falquet, Molinier, 2015).[139] C'est effectivement adopter un comportement risqué que d'ignorer les « diverses catastrophes des dernières décennies [qui] ont également mis en évidence la vulnérabilité des sociétés humaines aux dégradations de l'environnement. Les grands désastres collectifs récents et en cours (catastrophes dites naturelles, environnementales et technico-industrielles, qui surviennent parfois de façon dramatique, mais se révèlent aussi au long cours comme les pollutions de site ou les désastres décrits dans les contributions au dossier) » (Laugier, Falquet, Molinier,

[139] LAUGIER Sandra, FALQUET Jules, MOLINIER Pascale, « Genre et inégalités environnementales : nouvelles menaces, nouvelles analyses, nouveaux féminismes. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2015/2 (n° 59), p. 5-20.

2015)[140]. L'attrait du risque est précisément un attribut viril relativement inconscient. C'est pourquoi Sandra Laugier propose de penser une éthique du *care* environnemental. Anne m'explique l'intérêt d'être paysanne : « travailler en bio, la qualité des légumes, l'environnement et peut-être aussi le rapport à la santé parce que tu vois j'étais infirmière donc je faisais attention à ce genre de question ». Un véritable lien entre le soin à la personne et le soin de l'environnement apparaît au sein de son témoignage. De fait, un rapport hygiénique à la production apparaît. Anais m'explique que prendre soin de ses vaches et en parallèle de la ferme, c'est s'assurer un lait de bonne qualité sans bactéries. C'est également le cas de Mathilde. Cette dernière était diététicienne et lors du confinement lié à la COVID, elle est retournée chez ses parents, sur la ferme familiale. Prendre soin de la terre est effectivement lié au soin des personnes. Produire de la nourriture sans intrants chimiques est l'assurance d'obtenir une production naturelle. La crainte d'impacter sa santé en traitant sa production est également présente au sein du témoignage de Laure, exploitante laitière bio de plus de 250 ha. Son père a eu de nombreux problèmes de santé liés à la thyroïde et les intrants chimiques pourraient en être la cause. Sa mère a développé une véritable peur panique : « quand il traitait, c'était la guerre mondiale à la maison. Il revenait avec ses vêtements, ma mère, elle, les mettait en mode - c'est radioactif-, à la machine à laver, limite dans la machine à laver de la ferme et pas celle de la maison. Et puis après mon père il était hyper mal, des fois ça lui brûlait la peau et tout. C'était horrible donc on ne voulait plus ça ». Une certaine distance avec sa mère apparaît au sein de son discours, pour autant elle valide le choix du bio par son père. Les pratiques du *care* développées par la mère de Laure souligne « l'importance du travail de réparation et de maintenance qui est précisément un travail de protection déjà existant, dévolu aux femmes — et pour cela même invisibilisé y compris dans l'émergence au xxe siècle de l'environnementalisme écocentré, comme l'a montré Catherine Larrère (2012) » (Laugier, Falquet, Molinier, 2015)[141]. Les femmes sont considérées comme plus investies que les hommes dans le soin de la personne, des animaux et des terres, elles sont aussi les premières à prendre conscience de l'urgence climatique et de l'importance du soin. Déjà, Henri Mendras le mettait en avant face au sujet du maïs hybride : « Comme le dit une fermière : "Si je donne à manger à mes poules de l'hybride, deux heures après elles ont faim, elles recommencent à picorer, tandis que celui du pays ça les tient plus longtemps[...] elles [les paysannes] savent

[140] *Ibid*
[141] *Ibid*

que pour la volaille et surtout pour les foies, seul celui du pays rend bien ». Finalement, parler de *care* contribue à créer des stéréotypes de genre en normalisant la place des femmes comme premières actrices du *care* en raison de leur sexe. La notion du *care* environnemental reste cependant peu investie par les enquêtées. De fait, le soin de la terre est une réflexion relativement absente dans le discours des enquêté·es. Lorsque Nicolas, 27 ans, cherche une exploitation pour devenir salarié et se faire une expérience longue avant de devenir chef d'exploitation, son seul critère c'était des vaches qui pâturent. Finalement, il se retrouve sur une exploitation bio, sans le savoir. Le profil de Nicolas est intéressant, l'éthique environnementale semble apparaître dans son système de valeurs ce qui n'était pas le cas avant d'être salarié sur l'exploitation actuelle : « Aujourd'hui, je pense que je penche plus vers le bio quand même que le conventionnel. En fait, j'ai changé d'avis. J'ai la structure sur lequel je travaille là elle m'a fait changer d'avis…(réfléchis). Ouais, je pense que j'aurais du mal à…*Tu en penses quoi du conventionnel ?* Non, moi, j'ai, j'ai rien contre le conventionnel, mes voisins sont en conventionnel. J'ai…j'ai. Le conventionnel ça me plaît bien. Après, moi c'est traité aussi…là je ne traite pas. Je suis content en fait. Parce que je ne manipule pas des produits nocifs quoi. Pour mon bien être. Même aujourd'hui bien protégé, il y en a toujours, ça laisse des traces. Pour mon bien-être. Je suis content de ne pas traiter. Et aussi parce que je suis content de produire du lait bio qui qui fait des yaourts bio et qui sont produits dans la région comme ça, même dans le département, ouais produire des produits de qualité pour le consommateur aussi, je trouve que c'est assez valable ». Les quelques agriculteur·ices qui parlent du soin de la nature sont aussi les plus engagé·es en termes d'écologie et souvent syndiqué·es. Pierre de la Confédération Paysanne m'explique : « Alors moi j'ai commencé, c'est une reprise familiale et en fait je ne me voyais pas faire autre chose que paysan euh parce que j'aimais le contact avec les animaux, le lien travailler dehors, le lien avec la nature ». Mais comme pour Timoté, c'est par l'arrivée de son épouse sur l'exploitations qu'iels se décident à se tourner vers des pratiques plus douces pour l'environnement. Iels se renseignent, font des formations : « On revenait enchanté et en même temps, parfois dépité, enchanté de ce qu'on avait vu, du moins de que ça nous ouvrait en termes de porte par rapport à notre système et ça répondait à des questions et en même temps dépité par le travail qui nous restait à faire. On s'y est attelé à deux et ça a été une vraie stimulation ». D'autres au contraire ont vécu un rapport fluctuant dans l'autre sens et ont pu m'affirmer ne pas voir l'intérêt de ne pas traiter. Laure explique que son exploitation est en bio assez tardivement dans l'entretien. Son

père est à l'origine de cette transition en exploitation biologique et elle m'affirme que si la réussite financière n'est pas au rendez-vous elle retournera en conventionnelle. Chez Fanny, 23 ans, cette réflexion s'est développée par étapes synonyme d'évènements : « Moi avant, fin mon père a toujours été conventionnel et il a eu un cancer en 2015, qui a été par la suite reconnu quelques années plus tard maladie professionnelle chez les agriculteurs. Là je me suis dit "bah c'est terminé" et là où j'ai commencé à travailler chez nos patrons qui sont bio. Donc je me suis dit : "c'est ça que je veux faire" et au fur et à mesure des années j'ai vu le marché qui se cassait la gueule et en transfo quand on vendait nos glaces plus cher que le voisin, ça ne se vendait pas, demain, le panier moyen du consommateur fait que de diminuer, et nous, on fait de la qualité ok, mais pour vivre, pour toi-même t'acheter des produits, t'es obligée d'augmenter les prix mais ça ne se vend pas. A un moment donné faut arrêter. On veut bien faire de la qualité mais on a le droit de vivre aussi. Ça paraît logique qu'on travaille aussi pour l'argent. Mais moi oui tout ça me dérange, quand mon père a été malade ça m'a fait un déclic, de là je me suis toujours dit "je ne traiterais jamais de ma vie" mais c'est repousser le problème parce que c'est pas celui qui s'installe avec moi de reprendre toute la merde et de traiter, moi ça me dérange un peu mais clairement tu ne traites pas tu as la moitié de rendements en moins et faut la payer la semence ». Durant l'entretien, Fanny apprend par ailleurs que ses ancien·nes patron·nes repassent en conventionnel, étant donné que leur laiterie ne vient plus récupérer le lait, manquant de marché. Ainsi, la rentabilité passe régulièrement avant cette éthique du *care* environnemental, c'est davantage la satisfaction immédiate d'un revenu, souvent le plus conséquent possible qui est priorisée au détriment du *care*. Se pose alors la question de la limite des ressources vivantes, y compris humaine lorsqu'elles sont réduites à une ressource dans l'équation du modèle de croissance et de développement.

4.2.2. La réflexion autour de l'exploitation

Nous l'avons vu, les pratiques sont justifiées par la priorisation d'une valeur par rapport à une autre. Une dissonance générationnelle apparaît dans le discours de Marie : « c'était un peu une volonté de ne pas s'agrandir, faire avec ce qu'on avait quoi. *Ah oui ? Pour quelles raisons ?* Et bien, là, tout de suite, les exploitations doublent, triplent, voilà euh suis pas sûre que les gens soient plus heureux. Bon, moi c'est mon opinion et qu'ils aient plus

de revenus que… nous, on a eu cette exploitation là… qui nous a permis de vivre... qui nous a permis d'élever trois enfants… qu'est-ce que vous voulez de plus ? ». Pour autant, elle a conscience qu'aujourd'hui la dynamique est différente. Ainsi, elle me donne l'exemple d'une exploitation qui n'a pas pu faire un prêt auprès de la banque pour les aider dans leur quotidien mais : « si vous vous agrandissez vous, on vous prête de l'argent, et bah ils se sont agrandis, ils ont doublé, c'est un autre métier hein, et bah ils se sont plantés hein ». Les instances économiques poussent à un agrandissement territorial. Pour autant, Raphaëlle m'explique qu'avec son associé, iels ne souhaitent pas s'agrandir. Ce partage de cette valeur était nécessaire pour elle : « de vouloir rester dans une - on va dire-, petite structure, vue tout ce qu'il y a … alors 65 vaches, on doit vraiment être petits, tout le monde a au moins 100 vaches maintenant. Et donc, c'est resté dans cette optique-là, à pouvoir en vivre mais on s'attend pas à être riche hein. Et puis voilà, pouvoir avoir une vie ». C'est également le cas de Cathy et son père qui souhaitent garder une taille relativement familiale à leur exploitation. Sans me parler de l'agrandir, Mathilde m'explique qu'avec son frère iels recherchent l'autonomie de celle-ci pour dépendre le moins possible de l'extérieur. C'est pourquoi, elle souhaite, une fois installée, mettre en place l'atelier de transformation du lait, pour ne plus avoir à dépendre du prix de vente du lait par les laiteries. Les cheffes d'exploitation interrogées ont donc un rapport différent à ce nouvel aspect capitaliste du métier. Certaines tentent de s'en détacher, d'autres sont dans cette logique. Cependant, l'exploitation agricole est une entreprise dans la gestion qu'elle implique. Par conséquent, le paradoxe émerge à partir du moment où l'exploitation traditionnelle est familiale. Certain·es agriculteur·ices me parlaient de leur exploitation en termes de système, iels prennent l'ensemble comme faisant partie d'un système, sur lequel iels peuvent agir. Il s'agit alors d'« adapter [leurs] pratiques à ce qui [leur] plait et puis voilà » (Valentine). C'est également le discours de Nicolas, 27 ans : « Je pense que chaque agriculteur est maître de ce qu'il a envie de produire. Si il veut produire du lait pour faire des yaourts, son troupeau il respecte le cahier des charges de l'AOP, si tu veux faire du bio, bah tu t'arranges pour respecter les cahiers des charges du bio. Je trouve ça revient à l'agriculteur de dire "bah j'ai envie de cibler ce type de production-là, ce type de production, de ce type de production" et puis après, tu mets en œuvre, ton système, pour que ça réponde au cahier des charges ». S'affirmer dans un modèle qui ne correspond pas à la norme agricole, c'est attirer les regards selon Timoté, 54 ans : « quand on est passé en bio, on était très regardé parce que on venait d'un système conventionnel qui fonctionnait et on décide de passer en bio

donc ça remet en cause de choses qui sont établis en agriculture et ça remet en cause le système. Le fait de passer de l'un à l'autre et de continuer à gagner sa vie, ça remet en cause les systèmes conv. Ça veut dire on dit au gens : "vous voyez le changement il est possible, donc si vous ne le faites pas, ce n'est pas parce que, vous avez un tas de freins effectivement mais on peut les lever, c'est parce que vous ne voulez pas", ça les confronte à leurs propres choix et ça c'est plus ou moins acceptés ». De fait, Valentine, 55 ans, affirme que fonctionner à partir de son système assure finalement une rentabilité : « adapter à son site d'exploitation, à ses terres et ça on l'oublie assez souvent justement bah, on met les vaches hors sol mais bon euh justement dans beaucoup de système robot on ne sort plus la vache, mais nous on a essayé de s'adapter au mieux à notre exploitation et avoir un système cohérent et puis après, aller chercher, à partir du moment où on est cohérent dans notre système euh on a une bonne rentabilité. Et puis après être un bon agriculteur, c'est déjà avoir soin de ses bêtes, par rapport à ça. Et puis, je ne sais pas moi, essayer de travailler au mieux sa terre pour qu'elle nous rende le meilleur. Mais d'autres vont fonctionner en fonction des marchés et donc adapter leur production aux disponibilités du marché ». D'ailleurs Nicolas nuance finalement son propos : « Il y a un marché quand même. Tu peux choisir un petit peu ton système. Après, il y a un marché qui est là quand même et il y a des contrats. Que les laiteries elles n'acceptent pas forcément ». Nicolas ajoute : « Moi je trouve que les marchés, ils sont, ils sont vachement influencés par, on ne va pas rentrer dans la politique, mais un peu quand même. Les politiques ont voulu du bio il y a quelques années. Il y a une vague de producteurs qui sont passés en bio parce que c'était vachement attrayant et aujourd'hui, j'ai été faire de la prospection avec les jeunes agriculteurs (JA) sur la filière bio, parce que, parce que j'ai des voisins et des copains qui sont dans ce secteur et qui disent "bah ouais, moi, j'ai du blé, ça fait un an qu'il est dans le bâtiment, mais je n'arrive pas à le vendre parcequ'ils veulent l'acheter au prix du conventionnel". Donc là, il est en train de réfléchir à savoir s'il va repasser en conventionnel ou pas. Et lui ça le fait chier, ressortir le pulvé j'ai j'ai pas envie de ressortir il dit: si je n'ai pas le choix, si c'est pas économique, je vais le ressortir ». Et effectivement, en Normandie, depuis 2019, il s'agit de la première année où le nombre d'installations en agriculture biologique diminue en pourcentage et en valeur. Les difficultés rencontrées en 2022 avec des débouchés incertains expliquent pour partie cette diminution. Des écarts départementaux sont observés avec 33 % des projets en AB dans le Calvados et 14 % en Seine-Maritime. La production la plus représentée en agriculture biologique reste le maraîchage avec 30 % des

dossiers, suivi par la production laitière avec 25 %. (Observatoire Installation-transmission 2023). Pour Valentine, c'est aussi dû à un besoin d'une meilleure connaissance des pratiques douces pour valoriser les productions : « Alors c'est sûr que passer en bio quand vous faites que de la céréale c'est compliqué, il faudrait réintégrer de l'élevage dans toutes les exploitations pour que ce soit…le bio marche aussi quand vous avez des grandes rotations au niveau des cultures, parce que si vous n'avez pas de grandes rotations, si vous ne réintégrez pas suffisamment de prairie, parce qu'une prairie, après vous pouvez faire tout ce que vous voulez, c'est propre, si vous ne réintégrez pas suffisamment de prairie bah c'est sure que c'est compliqué de maintenir des terres propres en bio. Mais, oui par rapport à ça, c'est sûr que les rendements sont moindres mais bon ça impliquerait aussi de moins exporter. Et d'être plus autonome au niveau national. Mais notre marchandise c'est une variable d'ajustements aussi, dans tout ce qui est négociation à l'export ».

Les exploitations biologiques ne sont pas des acquis pérennes quand ce qui a motivé cette transition est au croisement d'une nouvelle rentabilité et des changements de pratiques professionnelles secondaires. Ainsi, se développe des exploitations biologiques intensives avec des agriculteur·ices qui construisent leurs pratiques au regard des marchés plutôt que sur un ensemble. En parallèle, des agriculteur·ices se positionnent dans des modèles plus alternatifs.

4.2.3. Proposer des modèles alternatifs pour contrer des politiques uniques industrielles

Comme l'expliquait Nicolas, 27 ans ou Valentine, 55 ans, la dépendance à des politiques agro-industrielles est forte, le président de la FNSEA n'est autre que le président du grand groupe Avril. La famille bio de la Manche que j'ai rencontré l'explique rapidement : « Nous on veut être autonome, sans être obligé·es de passer par les grandes surfaces, que là tout de suite, tout le monde passe par les grandes surfaces sauf que là maintenant ils font ce qu'ils veulent et donc, nous on avait dit.. après voilà, à notre niveau, bon voilà. *Pierre :* En fait, notre philosophie de vie c'était avant tout de se donner un objectif, rester une ferme à taille humaine, essayer de se dégager le meilleur revenu qui soit, et donc c'est en faisant des choix, et des choix plutôt stratégiques. Et après garder une structure familiale, en en vivant

tous les deux, et donc valoriser avec peut-être moins de lait mais mieux payer au bout du compte de par la valorisation des yaourts et du fromages blanc ». Timoté m'explique que c'est précisément ce qui lui déplaît dans l'agriculture : « on est quand même dans un système économique qui nous pressure, largement et c'est plus difficile que ce qu'on avait imaginé de ce point de vue-là, donc c'est plutôt ça. Et là où je rejoins les manifs actuellement c'est qu'on est de plus en plus dans un système, ce n'est pas propre à l'agriculture hein, mais un peu déshumanisé et avec un certain nombre de règles à remplir qui ont plus ou moins de pragmatique, je ne suis pas pour le zéro norme mais je suis pour que les normes, le principe de l'agriculture c'est quand même de s'adapter à notre terrain, notre contexte climatique et ça c'est assez difficile. L'aspect administratif est quand même assez lourd, par contre même si on s'inscrit dans un schéma économique qu'on ne va pas bouleverser comme ça, on reste maître sur l'exploitation du système qu'on souhaite mettre en place surtout ça l'est moins en production porcine mais en production laitière on s'est mis en phase avec nos attentes et ça c'est une petite fierté quand même ». Sa conjointe, Valentine, a le même discours : « Alors même si on est contraint par (rigole) le prix du lait, et la PAC, et les normes et tout ce qu'on veut, on a quand même une certaine liberté, on met notre système qui nous correspond le mieux, on met en place, on choisit son système dans lequel on veut faire ce lait, donc ça c'est quand même une sacrée liberté ». Elle ajoute qu'elle regrette que « par rapport au bio, ou à l'écologie on va dire mais tout ce qui est comment on appelle ça, tous les services environnementaux que l'on apporte, et bien ils ne sont pas du tout reconnus. Ils ne sont pas valorisés, on n'est pas payé pour ça. Je vois, nous on fait partie d'un groupe de formation, depuis cinq ans, on travaille sur le carbone et bah on a évolué au niveau de nos pratiques, ce qui fait que ça a apporté du plus sur les résultats techniques mais après on est incapable de les valoriser, on n'a aucune plus-value par rapport à ça,c'est un peu écœurant ». Les politiques agricoles laissent la belle part à une agriculture hégémonique, comme l'explique Timoté « C'est ce qu'on reprochait au conventionnel, de vouloir partout mettre en place les mêmes systèmes en copier-coller. Bon, on voit que ça ne fonctionne pas et pas partout. 'Y a des gens qui se retrouvent très bien et d'autres non et qui ne savent comment en sortir non plus ». Ce copier-coller d'un modèle unique tend à unifier une agriculture. Or comme l'explique les CIVAM « sans paysannes et paysans nombreux, la transition agroécologique et le

développement de systèmes alimentaires durables resteront des vœux pieux »[142]. Selon la réflexion portée derrière un projet d'exploitation agricole, plusieurs enjeux se déploient. Pierre, 54 ans, l'exprime : « la société elle est de plus en plus individualiste et euh que ce soit tout corps de métiers confondu mais avant tout on est, je suis d'accord, un chef d'entreprise, on veut faire marcher au mieux sa ferme. Après, il y en a qui sont plus business que d'autres, vraiment une rentabilité au maximum, et la vache ça devient un objet, la terre elle devient un objet. A partir du moment où tu réfléchis plutôt dans le sens, tu respectes ta terre, tu respectes tes animaux et tu respectes l'humain et bien tu as plutôt un équilibre, moi je le vois comme ça ». De fait, des modèles qui se voudraient plus écologiques offrent un plus grand bien-être à l'agriculteur·ice. Carine Pionetti le présente ainsi : « Si les institutions et les organisations agricoles ont tendance à miser sur des ressorts technologiques (ex : agriculture de précision), agronomiques (ex. engrais verts, rotations) ou économiques (ex. investissements dans du matériel ou des équipements) pour opérer une transformation des systèmes agricoles en faveur de la transition ou de l'adaptation au changement climatique, on trouve chez les agricultrices des approches plus holistes, qui prennent en compte la santé, la conscience écologique, le bien-être, la restauration des liens, l'équilibre entre vie professionnelle, vie de couple et vie de famille »[143]. Mais ce choix est fragilisé au regard du modèle socio-économique dominant quand la recherche d'alternatives au conventionnel se donne un objectif de rentabilité à moyen ou court terme. En fait, cette recherche d'alternatives ne devrait-elle pas s'inscrire dans un schéma plus global et donc sociétal ?

[142] CIVAM, communiqué des organisations paysannes et citoyennes expertes de l'accompagnement à l'installation-transmission agricoles en réponse au projet de loi agricole.
[143] PIONETTI Carine, *Si l'agriculture était menée par les femmes, en serions-nous là ? Transformer les inégalités femmes-hommes et laisser émerger des systèmes agroécologiques plus justes,* Rapport de recherche, Octobre 2022

4.3. Comprendre l'écologie, un premier pas pour comprendre les rapports de dominations entre les hommes et les femmes

Les collectifs non-mixtes des CIVAM ont développé une étude sur la Contribution des Agricultrices au Renouvellement des Métiers Agricoles (CARMA, 2019), à cela s'ajoute une chronique des groupes des femmes du 44. Ainsi, il en est ressorti que les groupes en non-mixité favorisent un pouvoir intérieur au sein duquel conscience du genre et conscience écologique émergent autour d'une réflexivité qui permet une prise de recul et une ouverture d'esprit. L'agroécologie, largement défendu par les CIVAM « se réfère aussi à une société plus juste socialement, c'est-à-dire fondée sur l'égalité entre femmes et hommes, et une répartition équitable du travail, qu'il soit agricole, domestique ou lié aux responsabilités familiales » (Pionetti, 2022). C'est donc par l'étude de l'agroécologie que nous tenterons de comprendre le lien qu'il est possible de faire entre l'écologie et le genre.

4.3.1. L'apport des pratiques agroécologiques

« Il existe un consensus académique et politique pour comprendre l'agroécologie comme une pratique, une science et un mouvement social »[144]. De fait, l'agroécologie est une alternative au modèle agricole industriel dominant fondé sur la production intensive, l'usage de produits phytosanitaires, la monoculture, la spécialisation, l'approvisionnement de l'industrie agroalimentaire en denrées agricoles. En outre, l'agroécologie est une pratique plus respectueuse de la vie du sol, visant à créer des systèmes agricoles durables. Elle inclut les interactions complexes entre les plantes, les animaux, les humains et l'environnement. Avant que Valentine, 55 ans, ne vienne sur l'exploitation avec son conjoint, Timoté, 54 ans, avait perdu le sens de son métier il explique cette nouvelle approche : « des valeurs qui ont évolué aussi, et donc ça libère beaucoup d'énergie, et j'arrête de tourner en rond quoi, c'est beaucoup plus agréable et donc ça enlève des peurs. C'est ce qui fait que finalement j'ai encore envie d'être agriculteur, ça me parle encore parce qu'il y a eu cette évolution, et que je suis bien dans ma peau par rapport ça ». De la même façon, Pierre me parle beaucoup « d'éthique bio », il la définit ainsi : « Alors je t'ai parlé de faire à taille humaine, et c'est avoir une campagne

[144] SOSA VARROTTI Andrea P., PALUMBO Mariana, PEREZ Daiana, Agroécologie(s), femmes et travail : action, transformation et ré-existences, *AgriGenre*, mai 2024

vivante, c'est pas de manger son voisin, et globalement c'est ce qui est en train de se passer. C'est protéger l'environnement, avant tout. Et donc qui dit l'environnement, c'est protéger l'humain. Euh donc dans cette démarche-là, si on respecte le sol, qu'on ne charge pas trop à l'hectare au niveau des animaux, que le lait qu'on produit, il n'empoissonne pas, je vais être un petit peu *crash* mais Isabelle [le coupe]: entre guillemet quand même oui, mais voilà produire sain ! *Pierre* : C'est d'arriver à produire des produits le plus sain possible. *Isabelle* : En utilisant le moins de pest.. pas du tout de pesticides ! pas du tout d'engrais chimiques et on peut y arriver, très bien sans ça ! *Pierre* : donc sans partir dans les détails c'est vraiment la protection de l'env, avoir une alimentation la plus saine possible *Isabelle* : et de l'autonomie. *Pierre* : c'est ça de l'éthique bio ».

Tout comme la paysannerie peut être vue comme quelque chose d'obsolète par rapport à l'agriculture hégémonique, avoir une éthique bio est souvent confondu avec l'anti-modernité, ce que réfute la famille en bio : « *Pierre :* Mais après on est mécanisé, on a un tracteur, on a tout ce qu'il faut, on a une salle de traite. C'est comme une ferme normal sauf maintenant en bio aussi, y'en a beaucoup qui ont des robots, je veux dire on vit pareil que tout le monde sauf que c'est notre façon de, c'est pour ça que je ne me sens pas différent. Mais après c'est sur les pensées. Je veux dire. *Isabelle* : c'est nos idées qui sont différentes, notre façon de travailler le sol, notre façon de soigner nos animaux, la façon de… *Pierre :* voilà » . Héloïse propose de voir « le système comme un tout quoi, donc pour moi la bio elle a toute sa cohérence, la bio, ou l'agroécologie, cohérence par rapport au fait d'avoir un système bien équilibré, bien intégré avec ; on prend soin du territoire et il nous aide à faire une agriculture *de qualité* et viable, et vivable, c'est se sentir bien dans ses bottes aussi ». Cette éleveuse installée avec une amie et non issue du milieu agricole donne sa vision de l'agriculture : « fin le mot paysan c'est "artisan du paysage" et dans ce terme là c'est aussi prendre soin d'un territoire, sans être... le GAEC n'est pas propriétaire des terres, fin même si on l'était je ne me sentirais pas légitime d'être propriétaire de ces terres-là, mais ça reste une parcelle de territoire et je pense qu'en tant que paysan on a aussi la responsabilité de prendre soin de ces territoires-là, et c'est un bien commun en fait, c'est les prairies elles nous servent à stocker du carbone et elles nous filtrent l'eau qui tombe pour avoir de l'eau potable pour tout le monde ». La responsabilité des agriculteur·ices et des paysan·nes au regard des champs qu'iels exploitent et donc de la nature est ici développée. Très récemment, trois argentines, docteures en science sociale ont publié un article au sein duquel elles interrogent la place des

femmes dans l'agroécologie, leur conclusion est sans appel : « Nous avons également réfléchi à la manière dont l'agroécologie a donné un nouveau sens au travail des femmes rurales. Ce qui faisait partie de la double invisibilité est maintenant leur travail principal, à travers lequel elles se rendent visibles et reconnues dans leurs communautés et territoires. Par conséquent, nous soutenons que leurs subjectivités sont transformées en se reconnaissant comme productrices agroécologiques et en participant au travail communautaire. Nous concluons donc que cela devient du caractère performatif de l'agroécologie, qui d'une part produit une ré-existence dans leurs trajectoires de vie, ainsi que du pouvoir qui apparaît dans l'intersection avec le féminisme, qui d'autre part leur permet de se reconnaître comme des sujets à part entière dans leurs différentes sphères de sociabilité et de réfléchir, grâce à la rencontre avec d'autres, à la qualité du travail qu'elles réalisent dans chacune des trois sphères analysées ».[145] Peu d'enquêté·es m'ont évoqué un modèle agroécologique, pour autant, par le discours des agriculteur·ices et/ou paysan·es en bio au regard de celleux en conventionnelle, il apparaît évident qu'un modèle biologique peut être une étape pour se penser comme faisant partie d'un système qui articule les humain·es, les animaux mais également la nature ; la terre, l'eau, et l'air.

4.3.2. L'attention, une réponse pour des pratiques écologiques

Penser son travail de la terre de façon holiste, permet de développer une attention à des éléments qui peuvent passer au second plan voire ne pas apparaître. Clotilde et Christophe, 52 ans, ont échangé leur rôle dans le soin des bêtes : « Elle râle moins souvent que moi parce qu'elle leur cause. *Clotilde* : Non, je leur parle, je les caresse, fin après..*Christophe* : [la coupe] Comme moi j'avais pas la patience, j'y passais moins de temps, il y a le temps qui compte, la façon dont on les soigne et le temps qu'on y passe. Moi je leur donnais à boire au cornadi et je m'en allais, je ne restais pas là et puis s'ils ne buvaient pas, bah je rouspète un peu quoi [...] *Clotilde* : Bah moi ça m'amuse, moi je leur parle et quand ils sont tout petits comme ça, je me présente et je leur dis " je vais m'occuper de toi [rire] je vais être ta maman, c'est rigolo parce qu'ils écoutent, mais après ils sont calmes. *Christophe* : Ah mais je n'ai pas dit qu'ils étaient pas calmes ! La façon d'élever influe sur le comportement des bêtes plus tard je pense ». Cette interaction entre Clotilde et Christophe laisse entrevoir un

[145]SOSA VARROTTI Andrea P., PALUMBO Mariana, PEREZ Daiana, *op. cit.*

système d'attitude différent avec une prise de conscience de la part de Christophe que son attitude impatiente ne fonctionne pas. Ce sentiment de travailler dans l'urgence est également ressenti par Timoté : « il y avait une impression d'urgence perpétuelle, que je sautais d'un tracteur sur l'autre, je n'aimais pas traiter, donc je mettais en place des itinéraires techniques pour utiliser le moins de phyto possible mais en même temps, j'ai une exigence de résultat donc je me foutais la pression à tout point de vue et donc ça finissait par être difficile à vivre. Ça crée forcément une sorte de mal-être ». Pour lui, le passage en bio lui a permis de retrouver une tranquillité d'esprit : « Là c'est beaucoup plus agréable, à la fois d'autonomie globale de fonctionnement et puis le passage en bio a été un vrai plaisir ». Dans *Un podcast à soi*, Charlotte Bienaimé interroge des paysannes, une explique que son installation était difficile car l'exploitation était ancienne et fragile : « On se retrouvait en permanence en train de réparer notre outil de travail alors qu'on était quand même en train d'apprendre notre travail et de le découvrir aussi. Du coup on est dans l'urgence, et en fait dans l'urgence, comme toujours, c'est qu'on n'a pas de temps disponible pour apprendre, donc la répartition genrée arrive extrêmement vite. On va dans les zones qu'il maîtrise, si faut aller faire du tracteur ou aller chercher la petite à l'école et bah ça va être plutôt la meuf qui va chercher la petite quoi »[146]. L'outil de travail impacte sur le temps de travail, le bien-être et donc forcément les rapports de genre. Ainsi la question de l'éducation est régulièrement posée : « Mais comment peut-on réclamer le partage des tâches équitables, le consentements éclairé, l'empathie, et la douceur si dès la naissance et les premiers bodys, on fait comprendre aux garçons, qu'ils sont là uniquement pour se battre, décider et réparer des voitures ? »[147]. Lucile Peytavin propose de donner la même éducation aux garçons que celles données aux filles[148], mais est-ce véritablement souhaitable, de rester dans les rangs, de ne pas oser ? L'idée est principalement de "prendre garde à", il s'agit de regarder du côté de l'attention qui est « l'action de fixer l'esprit sur »[149]. Il s'agit alors d'« investir son corps, pas être un corps, investir son corps, et écouter, être attentif, parce qu'il y a dans mon corps toutes ces choses qui sont plus grandes que moi »[150]. C'est effectivement par l'autoanalyse, la déconstruction des normes et des valeurs transmises qu'elles soient au niveau des pratiques agricoles, mais

[146] BIENAIME Charlotte, « Paysannes en lutte 2/2 », *Un podcast à soi*, 6 décembre 2023
[147] BIENAIME Charlotte, « Un autre homme est possible », *Un podcast à soi,* 2 mai 2018
[148] PEYTAVIN Lucie, *Le coût de la virilité*, éd. Le livre de poche, 2023
[149] Définition de « l'attention » dans le *Littré*
[150] Issu du recueil *Marianne et le garçon noir* coordonné par Leonora Miano cité par C. Bienaimé, « Un autre homme est possible », *Un podcast à soi,* 2 mai 2018

également dans les rapport à elleux-mêmes et avec les autres que cette attention doit avoir lieu. Il s'agit alors d'être attentif·ves à son microcosme : son corps, physique et psychologique, aux autres, à nos interactions, aux animaux et au macrocosme qui nous entoure, à la nature, soit à l'environnement. Une paysanne interrogée par Charlotte Bienaimée explique : « d'un coup je suis sortie du monde humain, en fait j'ai juste ouvert les yeux sur tout ce qui m'entourait et d'un coup je me suis rendue compte que c'était vivant et que j'y connaissais rien, et que c'était passionnant quoi »[151]. De fait, être attentif·ve aux autres prend son sens lorsque l'on sait que l'éducation des femmes portées sur l'empathie et le *care* les ont éloigné des modèles dominants polluants : « Les femmes voient ce que les hommes ne voient pas, ce qui leur fait une charge mentale en plus, prendre l'habitude et faire confiance à l'autre pour nous faire voire ce qu'on ne voit pas soi-même, comment coopérer, lui prêter écoute, crédit et attention, puisque cette personne a un type d'attention que moi je n'ai pas, et ça c'est coopérer au travail, l'apprentissage de la coopération c'est admettre qu'on ne sait pas tout faire, qu'on doit s'en remettre à d'autre » (Pruvost, 2023)[152]. C'est ce que Christophe a fait, récemment il semble d'ailleurs se rendre compte que si sa femme ne prend pas de décisions cela peut être difficile pour elle. Il entend le discours féministe. *A contrario*, Mathieu, 23 ans, en est incapable, il se considère lui-même comme colérique et incapable d'entendre une autre méthode que la sienne : « *Et tu ne vas pas demander de l'aide ?* Ah non ! jamais. *Fanny* : une vache qui t'énerve ou quoi, tu vas plus avoir tendance à crier, hurler, que moi je vais plutôt, moi ce qui m'énerve c'est les gens qui s'énervent, du coup intérieurement je vais bouillir, donc je sors dehors, et je dis rien, ça me fait du bien d'être toute seule. Parce que moi, je ne réagis pas de la même façon. Une vache qui tape, je vais réagir par de la douceur, je vais faire comme si je n'avais rien vu, je la rebranche et hop ça remarche tout de suite. Que lui va se mettre à gueuler, et du coup elle tape plus fort et après faut mettre l'entrave. Pour moi, ça me parait logique mais on n'a pas la même logique dessus. C'est propre à chacun. Il n'a pas le temps de réfléchir qu'il a déjà gueulé, c'est ça le problème. *Mathieu* : bah ouais, je pars au quart de tours, après c'est mon caractère qui fait ça. [Il réfléchit], quand t'as toujours été comme ça, t'as du mal à te remettre en question, moi personnellement j'ai du mal à me remettre en question, pour moi tout doit être comme ça, j'ai du mal à penser autrement quand on me propose quelque chose. *Fanny* : ah ouais c'est chiant ! *Mathieu* : et j'en suis conscient

[151] BIENAIME Charlotte, *op. cit.*
[152] Intervention de Geneviève Pruvost dans le podcast de Bienaimé Charlotte *op. cit.*

mais pour moi c'est cette façon-là qui va marcher, et cette façon va marcher aussi mais va être plus contraignante ».

Ainsi, penser le genre dans les pratiques écologiques prend son sens lorsque l'attention est profondément genrée et intervient dans les rapports sociaux de sexe. De plus, le prisme du genre est une focale primordiale pour comprendre la façon dont s'inscrit les agriculteur·ices dans l'aspect social du métier.

4.3.3. L'écologie et le genre

Aujourd'hui, Hannah, 23 ans, qui a toujours grandi dans un modèle d'exploitation biologique, avec des parents engagés, m'explique : « bah j'avais envie de plus toucher à tout, là je peux à peu près tout faire dans la ferme, je ne me sens pas coincée dans le rôle qu'on peut donner à une femme sur une ferme. Par exemple, bah déjà d'avoir su conduire le tracteur assez tôt et aussi de partir livrer aussi, je trouve que c'est très, c'est assez valorisant, de voir que y'a pas que papa, fin c'est pas les produits de Pierre Grasser. Parce que parfois c'est ça, un peu, genre "ah c'est Pierre Grasser ! Non c'est la ferme des Prés verts. On est trois. C'est pas qu'une personne. *Pierre* : mais c'est très bien. *Hannah* : après ce n'est pas contre toi. *Pierre* : ah non non c'est très bien mais, c'est très bien de toute façon voilà, c'est exactement ça c'est un échange, c'est un partage. *Isabelle* : non pis d'être reconnu quoi. *Pierre* : autant [la coupe], je ferais juste un petit résumé, autant de dire on n'aime pas faire trop parler de nous parce que déjà, ce que tu dis là c'est les différences entre un homme et une femme, la différence entre le bio et le conventionnel, donc on prend quand même pas mal de différences, et donc les différences il faut mieux les positiver et au contraire ça donne une, c'est quelque chose qui est une force. Comme quand quelqu'un est différent, qu'il aime plutôt les garçons voilà, ou plus lesbienne des choses comme ça, c'est pareil, c'est toujours une différence en fait et où je voulais en venir, c'est, en fait, que ces différences, il faut qu'elles soient une force, une force de partage aussi. A partir du moment où que, c'est peut-être des grands mots, mais c'est une réalité, forcément les gens ils ne retiennent que ce qu'ils veulent entendre ou ce qui veulent voir, si c'est moi qui livre c'est mes produits, mais non ! derrière, il y a Isabelle qui travaille, il y a Hannah aussi, je le précise systématiquement et c'est pour ça qu'on a fait tourner les rôles, que ce soit pas moi qui soit systématiquement à livrer euh et que derrière on sente aussi, que la ferme elle évolue, elle sera transmissible et voilà ». Ces interactions témoignent d'une conscience plus importante des rapports de dominations. Christophe, 52

ans, qui monopolise le discours et n'hésite pas à user du *manterrupting* semble, durant l'entretien et à la fin de ce dernier, se poser des questions sur ces mêmes rapports avec Clotilde. Il semble également avoir pris conscience que son attitude n'était pas adaptée à un travail qui permet le bien-être animal et il affirme ne pas aimer traiter. Sa posture d'homme blanc dominant la nature, les animaux et dominant la prise de décisions sur l'exploitation semblent l'interroger. C'est cette interrogation qui est intéressante. Il n'est évidemment pas question de raccourcir, une personne ayant une orientation écologique n'est pas systématiquement féministe ou une personne mysogine n'est pas systématiqment polluante. Pour autant se poser la question des rapports de genre, se poser la question autour de ses pratiques au regard de l'environnement permet d'exercer son attention à l'autre.

Conclusion du chapitre 4 :

Dans un contexte de réchauffement climatique, les pratiques agricoles sont au cœur des discours sociétaux. Les agriculteur·ices interrogé·es ont des pratiques différentes et des valeurs qui leur sont propres. Des chercheur·euses de l'Anses qui fait partie du réseau mixte technologique *One Welfare*, développent des travaux multidisciplinaires, autour du concept « One health, one Welfare » qui garantit une approche holiste de « la santé et du bien-être des animaux, de la santé et du bien-être humains, en interaction avec l'environnement »[153]. La priorisation de certaines valeurs peut influer les pratiques mais ces dernières doivent être comprises dans un contexte sociétal et politique capitaliste. Assumer des valeurs qui n'entrent pas dans le modèle dominant est rendu difficile, surtout si elles ne sont pas soutenues par des pairs. Ainsi, les attitudes marquées par la virilité apparaissent très liées au modèle capitaliste qui rend difficile la compréhension écologique de l'agriculture. Alors l'agroécologie pourrait apparaître comme une réponse. Ce modèle propose de s'intéresser à la fois à l'environnement, aux techniques utilisées et à l'aspect social du métier. Pour se faire, réfléchir aux pratiques agricoles comprises dans un ensemble peut permettre une conscientisation des rapports de genre et/ou écologique.

[153] Épidémiologie, santé et bien-être (EPISABE) | Anses - Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail

Conclusion :

Lorsque nous nous intéressons aux mondes agricoles, plusieurs représentations viennent s'entrecroiser selon nos propres perceptions. Les miennes sont celles d'une famille d'agriculteurs uniquement au masculin et en conventionnel, sur une ferme qui fait plus du double de la moyenne nationale. Je ne comprenais pas la priorisation des valeurs portées par ma famille. Je suis donc allée voir ce qu'il se passait chez les agricultrices en 2022 : y-avait-il véritablement une différence ? La réponse en fut mitigée, je découvrais que les valeurs de ma famille pouvaient être partagées chez certaines femmes : l'importance du travail, le corps-machine, les animaux comme outils de production et une terre qui n'est plus que surface de travail. Mais je découvrais également, sans réelle surprise, le parcours de ces femmes au sein d'un milieu dominé par les hommes, l'invisibilisation qu'elles ont pu subir et qu'elles subissent encore, - comme ma grand-mère - et les violences qu'elles soient sociales ou sexistes/sexuelles qu'elles peuvent encore vivre. Ce milieu très masculin que je connaissais s'est avéré confirmé par des statistiques et des témoignages. Mais il manquait à mon premier échantillon de recherche le prisme des hommes, qui, je le savais pour le connaître, subissait une pression importante. C'est pourquoi, je décidais en 2023 d'ouvrir mon échantillon de recherche aux hommes. Je me rendais également compte qu'il était plus facile de parler d'égalité avec des personnes en exploitation biologique ou avec une éthique bio. J'essayais donc de comprendre ce qui se rejoignait dans l'éthique du *care* environnemental et l'égalité. J'ai volontairement suivi le discours binaire qui plaçait les femmes comme généralement plus écologiques que les hommes pour comprendre pourquoi les hommes le seraient moins. Ainsi, c'est par le prisme de la virilité que j'ai pu trouver des éléments de réponses face aux choix de certaines pratiques professionnelles. Présente dans la société hétéropatriarcale et donc dans l'agriculture, elle apparaît tout d'abord dans la socialisation professionnelle qui se fait majoritairement d'homme à homme et impactera fortement les représentations du métier. De fait, c'est par une mobilisation importante des corps - jusqu'à devenir des corps-machines - qu'iels se réalisent. Cet assujettissement du corps ne peut se faire sans « une rétention émotionnelle » qui voit sa limite dans le nombre de suicides alarmant dans les milieux agricoles et l'impact sur la charge mentale des personnes accompagnantes, peu quantifié. Ces premiers éléments de réponses apportent des éclairages sur le rapport aux autres humain·es, aux animaux et à la nature que peuvent entretenir les agriculteur·ices. De fait, cette virilité

apparaît comme un frein à des pratiques de soin des animaux et de l'écoute des autres. Lorsque l'attention envers ses propres besoins est tu, le corps alors assujetti au travail, assujettit lui-même l'animal et la nature au travail. Les besoins des non-humains, mais pourtant du vivant sont encore moins pris en compte. De fait, penser l'écologie ne peut se faire sans passer par une réflexion autour du bien-être animal, particulièrement s'agissant d'un échantillon composé d'éleveur·euses. L'élevage part d'un principe de domination sur l'animal. Il apparaît en même temps que la sédentarisation qui, on le sait depuis peu, sont tous deux à l'origine de la hiérarchisation sociale[154]. Toutefois, rappelons que Salomé qui a été la seule à parler de sa difficulté à concilier l'élevage, les robots de traite et l'abattoir n'a développé aucune conscience écologique qui passerait par le soin de la nature. Mais on comprend que cette première prise de conscience sur le soin des animaux se fait en forte opposition à son conjoint et sa famille, en même temps, cette conscientisation est aussi celle la plus admise au regard de son genre. A seulement 23 ans ces conscientisations au regard des valeurs virilistes qu'on lui a transmises sont délicates. Ainsi, ce modèle viriliste empêche une véritable transition écologique en plus d'une égalité des sexes. La virilité pourrait être comprise comme une bulle, individualisant chaque être humain, les empêchant de travailler ensemble. La virilité semble pouvoir prendre toute sa place lorsque le temps n'est pas pris en compte. Travailler dans l'urgence empêche toute conscientisation de pratiques. Je me suis rendue compte que les agriculteur·ices et paysan·nes qui prennent du temps de vacances, sont aussi celleux qui mettront le soin des animaux au coeur de leurs pratiques : c'est par exemple le cas de Salomé, Fanny, Vincent, Timoté, Valentine, Hannah et ses parents, Nicolas. Vincent et Nicolas s'affirment comme des éleveurs passionnés. Et lorsque des agricultrices pouvaient avoir, par ce temps, une attention nouvelle, elles se voyaient rattrapées par des proches peu soutenants. C'est notamment le cas de Salomé pour la cause animale et Fanny qui, passionnée de voyage, a vu sa conscientisation écologique empêchée par une réalité économique à laquelle elle fut confrontée très tôt dans sa socialisation au métier. Cependant, la conscientisation effectuée par Fanny se place au regard de la maladie professionnelle qui a touché son père. Ainsi, c'est par une cause individualiste qu'une volonté de ne plus traiter ses terres a émergé, la réalité d'un marché qui impacte ses revenus est donc priorisé. *A contrario*, Julien et Mathieu sont casaniers, ne travaillent pas ou peu en collaboration avec leurs conjointes, ils se félicitent d'être en conventionnel pour des raisons qu'ils disent hygiéniques.

[154] PATHOU-MATHIS, *L'homme préhistorique est aussi une femme*, éd. Points, 2022

En outre, un grand nombre d'agriculteur·ices ne prend pas le temps pour produire soi-même et valoriser les produits de ses collègues et ou voisins·ines, iels achètent des produits de l'agro-industrie. Or, la logique industrielle du surhomme qui apporte le solutionnisme technologique empêche le travail de subsistance, et le travail domestique d'être considéré comme du vrai travail. Cette logique industrielle est pensée par des hommes selon un modèle viriliste auquel de nombreuses femmes peuvent adhérer. Le travail domestique est par ailleurs bien réservé aux femmes et cela même dans les exploitations qui donnent une vraie importance à la reconnaissance du travail de ces dernières sur les exploitations. Pierre et Timoté, en exploitation biologique, qui ont un discours qui se voudrait presque féministe, ne prennent pas à leur compte la charge domestique. Ce dernier point pourrait apparaître comme la limite à une conscientisation des rapports de genre des enquêté·es. Tenter de comprendre les choix des agriculteur·ices au regard d'un attribut construit socialement qui n'a pas de genre précis permet à la fois de sortir d'une réflexion qui à première vue était très binaire, pour proposer un modèle davantage centré sur le *care*. Et à la manière de Sandra Laugier, il est intéressant de placer ce *care* au cœur d'une attention pour l'environnement. C'est donc cette éthique du *care* environnemental qu'il est intéressant d'opposer à la virilité. De fait, la virilité met en avant la fierté, la force, le dépassement de soi mais également des ressources extérieures à soi pour atteindre une performance économique qui vient s'ancrer dans une compétitivité. Penser la virilité au regard de l'écologie illustre des pratiques productivistes et capitalistes qui laissent peu de place à des modèles considérés comme plus alternatifs. Cette virilité est donc peu compatible avec une prise en compte de l'urgence climatique. Les organismes agricoles, les syndicats, les Chambres d'agriculture ou encore les CIVAM se parent de plus en plus des notions d'égalité, quelquefois d'agroécologie voire de féminisme sous la pression sociétale. Pourtant, selon leur orientation politique, une réflexion en profondeur est inexistante. C'est notamment le cas au sein des Chambres d'agriculture de Normandie où mon stage s'est inscrit sous l'intitulé "entrepreneuriat au féminin". Parler de genre et de féminisme était inconciliable, alors perçu comme menaçant. « Nous avons soutenu que la probabilité qu'ont les femmes d'adopter des comportements durables plus facilement que les hommes peut s'expliquer en partie par une association entre le comportement écologique et la féminité qui menace l'identité de genre des hommes » [155] (Brough, Wilkie,

[155] traduit de l'anglais : « We argued that women's likelihood to embrace sustainable behaviors more readily than men may be partially explained by an association between green behavior and femininity that threatens the gender identity of men.» BROUGH, A. R., WILKIE, J. E. B., Ma, J., Isaac, M. S., & Gal, D. (2016). Is

Issac, 2016). Il s'agit donc bien ici d'un certain nombre de privilèges qu'il faut être capable de remettre en question et à abandonner. Finalement, ce mémoire se propose de penser l'agriculture dans un ensemble plus vaste. L'agriculture vit une crise sociale qu'il importe de prendre en compte mais qui doit aussi s'ancrer dans une crise écologique et dans une lutte pour l'égalité hommes/femmes. La société a tout son rôle, la virilité n'est pas un attribut que l'on trouve uniquement chez les agriculteur·ices, c'est évidemment une construction sociétale qu'il faut interroger et revoir. En outre, un vrai dialogue est nécessaire entre les agriculteur·ices et le reste de la société. L'imbrication des luttes est pour moi une réponse commune à l'égalité et l'écologie.

Sandra Laugier, philosophe, affirme par ailleurs que croiser le *care* à l'environnement permet de faire émerger deux types d'environnementalisme ou d'écologisme : « un environnementalisme *mainstream*, celui de la protection des espaces naturels, de la biodiversité, caractéristique des élites blanches occidentales — et, sauf exception, des recherches académiques et scientifiques sur l'environnement — en France, et un environnementalisme du pauvre, ou du Reste, qui se préoccupe de la pollution, des inégalités environnementales, des populations vulnérables, de la qualité de vie au sens minimal des capabilités (voir Sen 1985, 1993 [1985]) — environnementalisme qui est celui des couches sociales les moins favorisées, racisées, dominées, et donc majoritairement des femmes ». Elle associe à « ce clivage, social, culturel et genré » deux représentations de la nature, une nature extérieure à l'homme qui doit être protégée comme telle, mise à l'abri des interventions humaines et préservée pour des générations futures (celles des privilégiés occidentaux) ; l'autre est celle d'une nature matérielle dont nous faisons partie, avec laquelle nous sommes en relations d'interdépendance, et dont nous sommes à la fois responsables et agents de transformations ». L'agroécologie proposerait donc de penser la nature de façon interdépendante à nous et non pas dans un système de domination des humain·es sur cette dernière. En outre, pour être dans un modèle agroécologique, il importe que l'égalité soit atteinte sur les fermes mais également au sein des foyers, ce modèle ne doit pas ajouter une charge supplémentaire aux femmes. Enfin, questionner sa posture d'occidentaux·ales au regard des savoirs scientifiques transmis sur le sujet de l'agroécologie me semble nécessaire. De nombreuses organisations paysannes féministes en Amérique latine, en Asie et en Afrique

---

Eco-Friendly Unmanly ? The Green-Feminine Stereotype and Its Effect on Sustainable Consumption. *Journal of Consumer Research*, *43*(4), 567‑582.

mériteraient d'être davantage prises en compte comme des alternatives sociales, écologiques, économiques et politiques. La fondation RAJA-Danièle Marcovici par le programme *Femmes et Environnement* met en lumière les possibilités mondiales. Ainsi, pour Myriam Bahafou, militante anti-spéciste qui propose un écoféminisme au quotidien explique que « le problème n'a jamais été ni les hommes, ni les femmes mais l'hétéropatriarcat colonial et capitaliste, et ce dernier frappe n'importe qui. Que vous soyez femme, homme, pauvre, non-binaire, racisé·e, handicapé·e, la promesse du pouvoir et les privilèges qui vont avec, vous touchent et vous transforment »[156]. C'est pourquoi la virilité, qui s'immisce dans cet hétéropatriarcat colonial et capitaliste et qui peut être plus ou moins partagée, peut être comprise comme un frein à un rapport plus doux avec la nature qui ne peut se faire sans une importance donnée au vivre-ensemble. Nous pouvons alors voir dans cette conclusion la nécessité de penser cette recherche dans un ensemble plus large qu'est la Normandie ou même la France.

[156] BAHAFFOU Myriam, *Des paillettes sur le compost : écoféminismes au quotidien*, éd. Le passager clandestin, 2022

Bibliographie

Articles de revue :

ANDRIOT Marc, DAVID Martine, « Pourquoi une recherche-action sur les petites exploitations ? », *Pour*, 2007/2 (N° 194), p. 30-34

ANNES Alexis, HANDFIELD Mario, « Jeunes agriculteurs hors cadre familial. Les masculinités pour éclairer les nouveaux rapports au métier », *Cahiers du Genre*, 2019/2 (n° 67), p. 141-163.

ANNES Alexis et WRIGHT Wynne (2017). « Agricultrices et diversification agricole : l'*empowerment* pour comprendre l'évolution des rapports de pouvoir sur les exploitations en France et aux États-Unis ». *Cahiers du Genre*, 63 (2) : 99-120

BARBIERA Irene, « Priscille TOURAILLE, *Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique* », *Clio* , 2013

BAYSSE-LAINé Adrien, « Une géographie relationnelle de l'accès au foncier agricole en France », *L'Espace géographique*, 2020/3 (Tome 49), p. 193-212.

BESSIÈRE Céline, BRUNEAU Ivan, LAFERTé Gilles, « Introduction. Les agriculteurs dans la France contemporaine », *Sociétés contemporaines*, 2014/4 (N° 96), p. 5-26.

BROUGH, A. R., WILKIE, J. E. B., Ma, J., Isaac, M. S., & Gal, D. (2016). Is Eco-Friendly Unmanly? The Green-Feminine Stereotype and Its Effect on Sustainable Consumption. *Journal of Consumer Research*, *43*(4), 567‑582. https://doi.org/10.1093/jcr/ucw044

CARDI Coline et PRUVOST Geneviève, « La violence des femmes : occultations et mises en récit », *Champ pénal/Penal field* [En ligne], Vol. VIII | 2011

COMER Clémentine, « L'égalité professionnelle en agriculture. Un féminisme modéré au service du patronat familial », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2018/3 (N° 223), p. 58-71.

COMER Clémentine, « Luttes d'agricultrices ou d'épouses au travail ? Retour sur l'histoire d'un féminisme paradoxal (1970-2010) », *Entreprises et histoire*, 2022/2 (n° 107), p. 110-123.

DEFFONTAINES Nicolas, « La souffrance sociale chez les agriculteurs », *Études rurales*, 2014

DEFFONTAINES Nicolas, « Les suicides des agriculteurs : le déni de la dimension sociale », *Raison présente*, 2021/2 (N° 218), p. 35-43.

DEQUESNE Angèle, Rapport de genre et rapport à l'animal : le reflet d'un rapport au politique ? , *AgriGenre*, mars 2022

DUFAULT Sacha, MEUNIER CASTELAIN Christine, "Masculinités et familles en transformation", *Enfances Familles Générations* [Online], 26 | 2017, Online since 14 March 2017

ESCUDIER Jean-Louis, « L'emploi et la protection sociale dans l'agriculture au filtre des rapports de genre », Travail et Emploi [En ligne], mis en ligne le 11 juillet 2019

GALERAND Elsa, KERGOAT Danièle, « 4. Le travail comme enjeu des rapports sociaux (de sexe) », dans : Margaret Maruani éd., *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs.* Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2013, p. 44-51.

GIRAUD Christophe . Le célibat des agriculteurs: unité et diversité. Cahiers DEMETER, 2013, Demeter 2013, pp.297- 316.

GUÉRILLOT Alexandre, « Le métier d'agricultrice bio. Un nouveau rapport au travail ? », *Travail, genre et sociétés*, 2021/1 (n° 45), p. 39-55.

GUICHARD-CLAUDIC Yvonne, KERGOAT Danièle, « Le corps aux prises avec l'avancée en mixité. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2007/1 (n° 42), p. 5-18.

GUILLEMIN Pierre, BERMOND Michaël, « Agricultrices néorurales à l'épreuve de la séparation conjugale », *Travail, genre et sociétés*, 2021/1 (n° 45), p. 97-114.

HERVIEU Bertrand, « Des agricultures à nommer », *Pour*, 2007/2 (N° 194), p. 49-54.

HOUEL Annik, « Pascale Molinier, *Le care monde*. Lyon, ens Éditions, 2018, 176 pages », *Travail, genre et sociétés*, 2021/1 (n° 45), p. 190-192.

KERGOAT Danièle, "Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe", in Bisilliat, Jeanne, et Christine Verschuur. *Genre et économie : un premier éclairage.* Genève : Graduate Institute Publications, 2001, pp. 78-88.

KERGOAT Danielle, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », sous la dir. d'Héléna Hirata, Françoise Laborie, Danièle Sénotier, Hélène Le Doaré, *Dictionnaire critique du féminisme,* Paris, PUF, 2e éd., 2004, p. 39.

LAFERTÉ Gilles, « Des études rurales à l'analyse des espaces sociaux localisés », *Sociologie*, 2014/4 (Vol. 5), p. 423-439.

LAGRAVE Rose-Marie, « Retour sur les « agricultrices » : des oubliées de la recherche et du féminisme », *Travail, genre et sociétés*, 2021/1 (n° 45), p. 31-38.

LARRÈRE C. 2015. La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme. Cahiers du Genre, Vol. n° 59, No. 2.

LAUGIER Sandra, « *Care*, environnement et éthique globale », *Cahiers du Genre*, 2015/2 (n° 59), p. 127-152

LAUGIER Sandra, FALQUET Jules, MOLINIER Pascale, « Genre et inégalités environnementales : nouvelles menaces, nouvelles analyses, nouveaux féminismes. Introduction », *Cahiers du Genre*, 2015/2 (n° 59), p. 5-20.

LÉCOLE Pauline, THOYER Sophie, « Performances économiques et environnementales des petites exploitations agricoles françaises », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, 2022/3 (Juin), p. 431-463.

LE GUERN Philippe, « Robots, élevage et techno-capitalisme. Une ethnographie du robot de traite », *Réseaux*, 2020/2-3 (N° 220-221), p. 253-291

LEMARCHANT Clotilde, SEILLER Pauline, « Agricultrices », *Travail, genre et sociétés*, 2021/1 (n° 45), p. 25-30.

LIZé Wenceslas, « Entretiens, directivité et imposition de problématique. Une enquête sur le goût musical », *Genèses*, 2009/3 (n° 76), p. 99-115.

MENNESSON Christine, « Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, 2004/3 (no 55), p. 69-90.

MOLINIER Pascale, « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, 2000/1 (N° 3), p. 25-44.

MORALDO Delphine, « Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus , https://doi.org/10.4000/lectures.13753

MUNDLER Patrick, GUERMONPREZ Bruno, PLUVINAGE Jean, « Les logiques de fonctionnement des petites exploitations agricoles », *Pour*, 2007/2 (N° 194), p. 55-62.

NICOURT Christian, « L'agricultrice ou la travailleuse de l'ombre », dans : , *Être agriculteur aujourd'hui. L'individualisation du travail des agriculteurs*, sous la direction de NICOURT Christian. Versailles, Éditions Quæ, « Nature et société », 2013, p. 153-196.

NICOURT Christian, « Le lent dévoilement du travail des agricultrices », *VertigO*, Vol.14, n°1, mai 2014.

PERSEC Camille, « Des agricultrices qui font leur place : répondre aux résistances par la preuve » *AgriGenre,* octobre 2022

PORCHER Jocelyne, SCHMITT Tiphaine, « Les vaches collaborent-elles au travail ? Une question de sociologie », *Revue du MAUSS*, 2010/1 (n° 35), p. 235-261.

RASERA Frédéric, RENAHY Nicolas, « Virilités : au-delà du populaire », *Travail, genre et sociétés*, 2013/1 (n° 29)

RASPLUS Valérie, « Rapport à la technique de paysan.ne.s bio », *AgriGenre*, janvier 2022, hypotheses.org

RASPLUS Valéry, « La part des agricultrices et des agriculteurs entre 1970 et 2020 : attention à l'effet pourcentage ! » , *AgriGenre*, avril 2022.

RIEU Annie, « Agriculture et rapports sociaux de sexe. La « révolution silencieuse » des femmes en agriculture », *Cahiers du Genre*, n° 37, 2004/2, pp.115-130.

RIEU Annie, DAHACHE Sabrina, « Profession agricultrice : l'invention d'un management agricole et domestique singulier », *Sociologies pratiques*, 2007/1 (n° 14), p. 45-57.

RIEU Annie, DAHACHE Sabrina, « S'installer comme agricultrice : sur la socialisation et la formation sexuée en agriculture », *Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement*, n°88, 2008, pp.71-94

ROISIN-JONQUIERES Margot, « Haude Rivoal, *La Fabrique des masculinités au travail* (La Dispute, 2021) », *Sociologie* [En ligne], Comptes rendus, 2022, mis en ligne le 28 juillet 2022, consulté le 03 janvier 2023.

SOSA VARROTTI Andrea P., PALUMBO Mariana, PEREZ Daiana, Agroécologie(s), femmes et travail : action, transformation et ré-existences, *AgriGenre*, mai 2024

TCHéKéMIAN Anthony, « Être agricultrice en France au XXIe siècle. La reconnaissance du statut d'exploitante agricole », *Études rurales*, 2014/1 (n°193), p. 61-78.

UHALDE Marc, « Les dilemmes de la posture d'intervention sociologique : une grille d'analyse », *Sociologies pratiques*, 2016/1 (HS 2), p. 7-20.

VOUILLOT Françoise, « L'orientation aux prises avec le genre », *Travail, genre et sociétés*, 2007/2 (Nº 18), p. 87-108.

ZOLESIO Emmanuelle, « Anonymiser les enquêtés », dans *revue ¿ Interrogations ?*, N°12 - Quoi de neuf dans le salariat ?, juin 2011 [en ligne],

Écrit universitaire :

BOUCHET-VALAT Milan. *Les rouages de l'amour et du hasard : homogamie et hypergamie dans la France et l'Europe contemporaines : dimensions socioéconomique et d'éducation, variations et mécanismes*. Thèse de doctorat : sociologie. Paris : Institut d'études politiques, 2015

CORATTI Emanuelle, *Rencontres nationales du retour à la terre et de l'avenir des territoires : Livre blanc* Back to Earth, 2024

LE BROGNE-UGUEN Françoise, *Corps, femmes et vieillissements, 2023,* dans le cadre de l'UE17; Master Etudes sur le genre

PIONETTI Carine, *Si l'agriculture était menée par les femmes, en serions-nous là ? Transformer les inégalités femmes-hommes et laisser émerger des systèmes agroécologiques plus justes ,* Rapport de recherche, Octobre 2022

Colloque :

ROUX Nicole, DENEFLE Sylvette, *Jardins de femmes* : que font les femmes dans les jardins, le 11, 12, 13 mai, Brest

CORATTI Emmanuelle, *Rencontres nationales du retour à la terre et de l'avenir des territoires : retour à la terre et féminin,* le 20/02/2024, Angers

Conférence :

BURGAT GOUTAL Jeanne, *Qu'est-ce que l'écoféminisme ?* : conférence inaugurale pour le mois du genre, le 13 février 2023, à Angers, avec la journaliste Juliette Cottin

PERROT Christophe, *Femmes en élevage, « l'exode féminin » (Alice Barthez) est-il terminé ? Regards statistique,* dans le cadre du webinaire du GIS Avenir Élevages, le 19/12/2023, Webinaire

GUETAT-BERNARD Hélène, *Les filières dites genrées dans les bacs technologiques agricoles et l'histoire de l'enseignement agricole,* dans le cadre du webinaire du GIS Avenir Élevages, le 19/12/2023, Webinaire

HOGGES James, *Les spécificités de l'attractivité et de l'exercice des métiers de l'élevage au féminin,* dans le cadre du webinaire du GIS Avenir Élevages, le 19/12/2023, Webinaire

Livres :

ALARY Éric, « Epilogue. Ce qu'il reste des paysans », dans : *L'Histoire des paysans français.* sous la direction de ALARY Éric. Paris, Perrin, 2016

BAHAFFOU Myriam, *Des paillettes sur le compost, : écoféminismes au quotidien*, éd. Le passage clandestin, 2022.

BATTAGLIOLA Françoise, *Histoire du travail des femmes,* éd. La Découverte, « Repères », 2008.

BARTHEZ Alice, *Famille, travail et agriculture ,* éd. Economica, 1983. *(ebook)*

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain,* éd. La Découverte, 2010.

BENEZIT, M., Les paysannes en polaire, *Il est où le patron ?,* éd. Marabulles, 2020.

BERTAUX Daniel, *Les récits de vie*, éd. Nathan, 1997.

BESSIÈRE Céline et GOLLAC Sibylle, *Le genre du capital : Comment la famille reproduit les inégalités,* éd. La découverte*,* 2020.

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, éd. Minuit, 1980.

BURGART GOUTAL, Jeanne. *Être écoféministe théories et pratiques,* Paris, L'échappée*,* 2020.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, éd. La découverte, 2005.

CHAMPAGNE Patrick, *L'héritage refusé. La crise de la reproduction sociale de la paysannerie française 1950-2000*, Paris, Seuil, 2002.

FEDERICI Silvia, *Le capitalisme patriarcal*, Paris, éd. La fabrique, 2019.

FRANCOEUR Julie, *Sortir du rang, la place des femmes en agriculture*, éd. Remue-ménage 2023.

GAZALE Olivia, *Le Mythe de la virilité : un piège pour les deux sexe*, éd. Agora, 2019.

GIRANDOLA Fabien, FOINTIAT Valérie, *Attitudes et comportements : comprendre et changer.* Presses universitaires de Grenoble, « Psycho en + », 2016.

MENDRAS Henri, *La fin des paysans*, éd Babel, 1967.

PATHOU-MATHIS, *L'homme préhistorique est aussi une femme*, éd. Points, 2022.

PEYTAVIN Lucile, *Le coût de la virilité : ce que la France économiserait si les hommes se comportaient comme les femmes*, éd Le livre de poche, 2023.

PFERFFERKORN Roland, « Penser les rapports sociaux : rapports de sexe, de classe, de racisation..», *Formation, qualification, éducation, emploi : la construction du genre,* 2004.

PRUVOST, Geneviève. *Profession : policier. Sexe : féminin.* Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2007

RIVOAL Haude, *La fabrique des masculinités au travail*, éd. La dispute, 2021.

AUTRE RESSOURCES

Autres articles :

Agreste Primeur, *«* La formation des exploitants agricoles : Une formation agricole plus élevée chez les hommes », n° 335, mars 2016

CORTES Anthony, « « Modération » pour la FNSEA, « répression » pour les écologistes : pourquoi y a-t-il deux poids deux mesures ? [archive] », sur L'Humanité, 25 janvier 2024.

JANNIC-CHERBONNEL Fabien, « Manifestations d'agriculteurs en Europe : comment expliquer ce mouvement qui prend de l'ampleur et gagne la France ? [archive] » , sur *francetvinfo.fr*, 19 janvier 2024

La Croix (avec AFP) « Colère des agriculteurs : ce qu'il faut retenir des annonces de Gabriel Attal », *La Croix*, 26 janvier 2024

MARTIN-BRODZICKI, « Qui est Laura Chalendard, l'éleveuse qui a lancé un #MeToo agricole ? » , *L'Humanité,* le 5 octobre 2023.

MATALON Vincent, « "Ce n'est pas l"agribashing' qui pousse au suicide !" : des agriculteurs regrettent la mobilisation lancée par la FNSEA [archive] », sur *Franceinfo*, 22 octobre 2019

MOLINARIO Marie, "Les femmes concourent à la modernisation des exploitations" *Le Bimsa,* 2022

REMONGIN Xavier « Agricultrices à la conquête de leurs droits : un siècle d'histoire » *Agriculture.gouv.fr*, le 8/O3/2017

WESSBECHER Louise, "Au nom de la Terre", succès du box-office dans les villes comme en milieu rural", *Le HuffPost,* le 22/10/2019

XICLUNA Pascal, *L'égalité femmes-hommes et la mixité dans l'enseignement agricole,* le 5 mars 2024, Agriculture.gouv.fr

Interview avec Françoise Liébert, 2022, « Reconsidérer la place accordée aux femmes dans la société », https://agriculture.gouv.fr/francoise-liebert-reconsiderer-la-place-accordee-aux-femmes-dans-la-societe

Podcast :

DELOISON Yves, *La jeune fille et la ferme,* Arte Radio https://www.arteradio.com/node/61668581

BIENAIME Charlotte, *Paysannes en lutte 1 /2,* Un podcast à soi, Septembre 2023
BIENAIME Charlotte, *Paysannes en lutte 2/2,* Un podcast à soi, décembre 2023
BIENAIME Charlotte, « Un autre homme est possible », *Un podcast à soi,* 2 mai 2018

TUAILLON Victoire, *Les Couilles à la ferme ½*, Binge Audio, 19 janvier 2023
TUAILLON Victoire, *Les Couilles à la ferme 2/2*, Binge Audio, 26 janvier 2023

Documentaires :

BERGEON Edouard, *Les femmes de la terre* (2024), suivi d'un débat présenté par Julien Bugier. France 2, diffusé le 27 février 2024

BLAST, *AGRICULTURE : POUSSÉE DE COLÈRE D'UN MONDE EN CRISE*, le 23 février 2024, https://youtu.be/wE_iCFECr7E

LOPEZ Tesslye et MANDIN Isabelle*, Croquantes (2022)*. Les Films Hector Nestor*,* diffusé sur France TV le 22 février 2024

SERREAU Coline, Solutions locales pour un désordre globale (2010) Cinemao, Eniloc, Colibris, Studios 37, Montparnasse Productions, Kino Factory

PIRARD Nathan et SCHRUIJER Floris, *Tu nouriras le monde* (2022), Paroles de paysans, Lauréat du Prix ALIMENTERRE 2022, disponible gratuitement sur Youtube pendant deux semaines, dans le cadre des manifestations agricoles de 2024

PRUNAULT Delphine, *Moi, agricultrice*, (2021), suivi d'un débat présenté par Jean-Pierre Gratien. Rediffusé samedi 26 février à 11 heures et disponible en replay sur Lcp.fr

Documents législatifs :

Le Sénat. *Etre agricultrice en 2017* (22/02/2017) organisé par le sénat rapport d'information n° 579 (2016-2017) de Mme Chantal JOUANNO, fait au nom de la délégation aux droits des femmes, déposé le 13 juin 2017

Le Sénat, Rapport d'information n° 451 (2020-2021) de M. Henri CABANEL et Mme Françoise FÉRAT , fait au nom de la commission des affaires économiques, déposé le 17 mars 2021

Loi Waldeck-Rousseau votée le 21/03/1884 relatif au syndicats professionnels

Infographie - La place des femmes dans l'agriculture | Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté alimentaire https://agriculture.gouv.fr/infographie-la-place-des-femmes-dans-lagriculture

Article L321-5 - Code rural et de la pêche maritime - Légifrance (legifrance.gouv.fr)

Arrêté du 20 septembre 1993 relatif à la terminologie de l'agriculture - Légifrance (legifrance.gouv.fr)

Infographie : la place des femmes en agriculture | le bimsa
https://lebimsa.msa.fr/agriculture/infographie-la-place-des-femmes-en-agriculture/

Observatoire de l'installation et de la transmission en Normandie, Chambres d'agriculture en Normandie, 2023

OXFAM France, *Les inégalités sont dans le pré*, le 1er mars 2023

La confédération paysanne, *Guide maternité*, 2020

DRAAF, Normandie, 2020

Site internet :

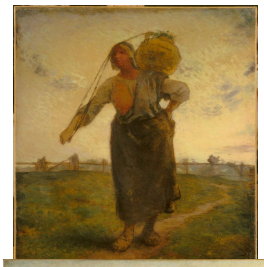
- Définition Exploitation agricole Insee https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1186
- Nomenclatures des professions et catégories socioprofessionnelles | Insee https://www.insee.fr/fr/information/2406153
- Définition - Production brute standard / PBS / PBS | Insee https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1354
- Exploitations agricoles − Tableaux de l'économie française | Insee: https://www.insee.fr/fr/statistiques/3676823?sommaire=3696937
- VizAgreste : le recensement agricole 2020 en dataviz (agriculture.gouv.fr) : https://vizagreste.agriculture.gouv.fr/emploi-agricole.html
- Les femmes dans l'agriculture - Coordination Rurale (CR) :https://www.coordinationrurale.fr/les-sections-actualites/agricultrices/les-femmes-dans-lagriculture/
- pcs2020-1-Agriculteurs exploitants / Agricultrices exploitantes | Insee
- GAB 22 • Groupement des Agriculteurs Biologiques des Côtes d'Armor (agrobio-bretagne.org) : https://www.agrobio-bretagne.org/reseau/gab-22/ GAB 56 • Groupement des Agriculteurs Biologiques du Morbihan (agrobio-bretagne.org)
- Accueil - Bio en Normandie (bio-normandie.org) : https://bio-normandie.org/
- https://www.fnab.org/
- PAYSAN : Définition de PAYSAN (cnrtl.fr) https://www.cnrtl.fr/definition/paysan
- *Baptiste Coulmont » Communautés de prénoms*

- Chambres d'agriculture - Normandie (chambres-agriculture.fr)

Oeuvres iconographiques :

ROGER-VIOLLET, *Il était une fois la France en photos,* Editions du Chêne- Hachette Livre, 2009

DELAVALLEE Henri (1862-1943),
Les Batteuses de blé (1886) au Musée de Quimper



MILLET François, *Laitière normande à Gréville,* 1874, huile sur toile, RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay)

BRETON Jules, *Rappel des glaneuses,* En 1859, Huile sur toile

Annexe :

Annexe 1 : guide d'entretien utilisé en 2023-2024

Quand et comment êtes-vous devenu agriculteur·ice ?		
Concept	Sous-thèmes	Questions
Education et socialisation au métier	- Parents - Formation - stage - déroulement - accès au métier	Quelle formation avez-vous faites ? Que faisaient vos parents ? Durant votre formation, avez-vous rencontré des difficultés ? (accès à un stage, moquerie de camarade) Avez-vous effectué des stages ? Comment se sont-ils déroulés ?
Représentation des compétences techniques	-conduite tracteur -soudage -bricolage	Qui vous a appris à conduire un tracteur ? Savez-vous souder ? Qui vous a appris ? Vers qui vous tournez-vous ?

nécessaires au métier	-force +ou - -ce qui fait un ou une bonne agri	Vous considérez vous comme un·e bricoleur·se ? Pensez-vous avoir plus, autant ou moins de force qu'un homme/que vos collaborateur·ice et ou voisin·es ? (force physique qui peut aussi prendre la forme de la force psychologique, laisse à l'interlocuteur·ice de l'interpréter comme il·elle souhaite) Que signifie pour vous avoir de la force ? Qu'est-ce qui selon vous fait un·e bon·nes agriculteur·ices ?
Division sexuelle du métier	-répartition du travail -décision et orientation de l'exploitation	Comment vous répartissez-vous le travail sur la ferme ? Combien d'heures travaillez-vous ? Que pensez-vous du bio/ conventionnelle
Rapport à la santé	-médecin pour soi -pour ses proches -congé mater/pater -peur	Avez-vous des enfants ? Qui les amène chez le médecin ? Avez-vous pris votre congé maternité/ paternité ?

		Et vous, vous arrivent-ils de vous y rendre, qui prend rendez-vous ? Quelles étaient vos peurs et quelles sont-elles encore ?
représentation du métier	- Amour du métier - voisin - face aux difficultés	Quelles sont vos relations avec vos voisin·es ? Qu'est ce qui vous fait aimer ce métier ? Qu'est-ce qui vous plaît le plus ? Qu'est-ce qui vous plaît le moins ? Lorsque vous êtes confrontés à une résistance, comment réagissez-vous ?
Quelle est votre plus grande fierté ?		

-

1:

Annexe 2: Tableau des thèmes et rhèmes analysés en 2023-2024

Thèmes :	Rhèmes	Fanny	Mathieu	Salomé	Julien	Anne	Valentine	Timoté	Vincent	Pierre	Isabelle	Hannah	Nicolas	Clotilde	Christophe
Socialisation au métier	Attrait par un voisin et/ou famille lointaine		x		x						x		x	x	
	Cadre familial	x		x		x	x	x	x	x		x			x
	par le mari										x			x	
La représentation du bon·ne agriculteu·ice, l'archétype	Prendre du recul	x						x		x	x		x		
	avoir des objectifs techniques (+performance	x	x												

	se remettre en question se former	x						x							
	prendre soin des animaux/ amour/respect		x	x (être vivant sans trop s'attacher)			x			x		x		x (priorité)	
	autonome sur chaque poste/polyvance								x						
	Regard des autres (ententes et/ou représentation		x						x						
	respecter la terre						x (s'adapter à ses terres pour plus de rentabilité)			x		x			

	être connecté à la société/ s'adapter				x					x					
	être heureux de se lever le matin/ son bien être									x	x	x	x(par la rigueur)		
	un bon gestionnaire, attention aux investissments			x		x							x		x
	s'adapter aux climats (météo)				x										
	être indépendant							x (s'approprier ses terres pour être décideur)							

Confronter à une résistance	patience	x		x		x					x			x	
	diplomatice/communication	x		x			x	x	x		x	x	x		
	impulsif·ve/impatient		x							x					x
	Cherche de l'information	x			x		x	x		x	x		x		
	Abandonne			x											
Force	forcer	x	x	x						x	x		x		
	contourner/ innover						x	x			x				
	demander de l'aide	x		x		x			x		x				
	pas besoin de forcer(la fatigue n'existe pas)		x		x								x		
le *care*	soin des	x	x	x	x	x	x			x		x	x	x	

	veaux														
	soin des vaches	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
	soin de la terre						x	x		x	x	x	x		
	soin des enfants	x				x	x				x			x	
	soin de l'humain	x					x	x		x	x	x	x	x	
Vision du métier	un système						x	x		x	x	x	x		
	une productio n	x	x	x	x				x				x		
	taille humaine					x	x	x		x	x	x		x	x
Engagement	être présent						x	x		x	x				
	Défendre la représenta tion du métier	x											x		
Bien-être	génération nelle					x			x		x		x		

	prendre du recul	x		x			x	x		x	x	x	x		
	alléger la pénibilité						x	x	x	x	x	x	x		
	vivre comme les autres		x		x	x				x	x		x		
pour être en Bio	rapport au soin des animaux/ de la terre/ des personnes : éthique : convaincu				x	x	x	x	x	x	x	x	x		x
	équilibre du système				x	x	x	x		x	x	x	x		
	financier: marché	x	x	x					x		x			x	x
	sale		x												
	une mode			x					x						
	plus difficile													x	

Annexe 3 : Synthèses d'entretiens 2022-2023 et 2023-2024

Les synthèses d'entretiens : *Chaque entretien a été anonymisé. Pour ce faire, j'ai changé le prénom de l'enquêtée en suivant l'arbre des prénoms que propose Baptiste Coulmont dans son billet de 2019*[157]*. De fait, le prénom est « un indicateur de position sociale : l'âge et le sexe peuvent être facilement estimés, le milieu social globalement. »*[158]*. Il m'importait donc de ne pas faire qu'une simple opération technique qui aurait pu réduire la bonne compréhension des cas mais bien de produire une perte de l'anonymat, d'autant que certaines enquêtées m'ont demandé une lecture par la suite et qu'elles se connaissent entre-elles. Les noms des villes ont été réduits à leur première lettre.*

La maraîchère :

Infirmière, Anne se reconvertit et décide en 2009, avec son conjoint, de se lancer dans ce qu'elle appelle « un projet de vie ». L'idée est principalement de travailler ensemble et de s'éloigner de la mer. Tous les deux décident de se lancer dans le maraîchage bio, pour la qualité des légumes et le soin à l'environnement et à la personne. Le couple créent une EARL[159] et ont une salariée. Anne possède avec son conjoint 7 ha. En tant que néo rurale, elle m'explique que le monde agricole représente une culture en soi avec ses codes. Leur venue à L. a été mal vue au départ mais à force de discrétion et d'humilité, le couple a réussi à s'intégrer et a même travailler en AMAP[160]. Désormais porte-parole de la confédération paysanne, Anne a trouvé dans le syndicat un foyer pour les échanges et l'apprentissage. En tant que paysanne, elle apprend en permanence, pour lier l'humain, la politique et les problèmes climatiques. Passionnée, elle voit en l'agriculture le socle de notre société. La polyvalence, une bonne condition physique, l'adversité, une bonne gestion du stress et la curiosité sont les qualités nécessaires selon elle pour

[157] COULMONT Baptiste, « Communautés de prénoms » publié le 21/07/ 2019 en ligne
[158] COULMONT Baptiste , « Le choix du prénom », publié le 30/01/2006 en ligne
[159] Exploitation Agricole à Responsabilité Limitée crée en 1982
[160] Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne arrive en France en 2000 sur le modèle *Community Supported Agriculture « Roxbury farm »* à New-York, c'est un engagement entre le producteur et le consommateur.

être une bonne paysanne. Elle regrette cependant l'ergonomie des engins peu accessibles aux femmes. Anne affirme qu'être une femme dans ce monde d'homme est loin d'être simple. Naturellement, les tâches dans la ferme se divisent, elle et sa salariée sont moins attirées par le tracteur. Elle pense qu'il s'agirait de quelque chose de culturelle mais n'avait jusqu'alors pas réfléchi au pourquoi. Elle m'assure à la fin de l'entretien que si son conjoint avait un problème elle ne serait pas aussi efficace que lui : elle reste relativement inquiète pour l'avenir.

L'éleveuse en bio

Héloïse, éleveuse, est installée depuis un an à peine sur l'exploitation familiale (94 ha) de son associée, qu'elle a rencontré plusieurs années auparavant. Ses parents n'étaient pas agriculteur·ices et elle ne vient pas de ce département. Elle voit l'exploitation uniquement comme un outil de travail et un projet professionnel. En bio depuis plusieurs années, la ferme compte une activité d'huile de colza, des vaches laitières et des limousines. Faire de l'élevage et du bio pour elle était une évidence. Enfin, toutes les deux, elles ne se voyaient pas se lancer dans un projet agricole seules. Elles ont de nombreux projets (vente directe, atelier pains) en plus d'avoir les mêmes valeurs. Même si elle est associée, elle ne considère pas la ferme comme la sienne, l'ancrage historique des fermes très fort est une particularité du monde agricole. Son conjoint l'a beaucoup aidé à ne pas se sentir seule dans le projet même si tout leur mode de vie, pour la grande voyageuse qu'elle est, a été modifiée. Elle habite à 7 km de l'exploitation, ce qui lui permet de faire une vraie coupure. Elle apprécie tout particulièrement le contact avec les animaux, la gestion du pâturage, la diversité des choses à apprendre et à maîtriser. La gestion d'entreprise leur permet de lier l'aspect humain et cette nécessité d'atteindre des objectifs. Son manque de confiance en elle fait partie du principal obstacle rencontré, doublé de la difficulté administrative du parcours à l'installation. L'endurance physique et psychologique sont nécessaires selon elle, elle affirme qu'elles n'ont pas le droit à l'erreur et ne doivent pas s'écouter. La rigueur, la curiosité, le soin des animaux, la formation, l'évolution font partie des qualités nécessaires pour être une bonne éleveuse selon elle. Elle imagine leur corps comme résilient, mais affirme qu'elles n'auront jamais autant de muscles qu'un homme. Pour autant la mécanisation, aujourd'hui, leur permet de faire autant que les hommes d'après elle. Elle pense que c'est

une question d'éducation ou d'apprentissage pour avoir ce qu'elle appelle "la logique de bricolage et de mécanique". Elles font partie d'un groupe de jeunes installées avec la CIVAM et elle avoue qu'une formation sur la mécanique en non-mixité pourrait être intéressante pour poser des questions librement.

La mairesse-éleveuse de brebis

A 28 ans, Delphine quitte Paris, et obtient une autorisation de faire pâturer une centaine de brebis sur les prés salés (bien commun)[161]. A son arrivée, elle a été confrontée à l'hostilité des locaux, qui considéraient qu'elle venait voler leur terre. Les transmissions étant plus difficiles en famille avec des enfants qui migrent vers la ville, la venue de néo-ruraux·ales n'est plus aussi mal prise aujourd'hui selon elle. 9 ans après, elle possède 15 ha. Trouver du foncier est une vraie difficulté selon elle, non-issue du milieu agricole. Depuis 3 ans, elle est aidée par une salariée étant donné qu'elle a la double casquette d'éleveuse et de mairesse. D'abord engagée dans la confédération paysanne, elle a le sentiment que rien n'avance, trop pacifiste, et trop peu nombreux·ses. Selon elle, les syndicats n'attirent plus les agriculteurs·ices. Puis par un concours de circonstances, elle se retrouve mairesse. Elle reproche à la Chambre d'agriculture de son département, majoritairement laitier, le manque d'ouverture face à « une défenseuse d'une paysannerie de bon sens (réhabiliter une ancienne race de brebis, uniquement nourrie à l'herbe) pour un équilibre et une autonomie parfaite. » Elle regrette l'absence d'interlocuteur direct dans l'agriculture (très liée à l'Europe, ce sont les plus grands qui décident ce qui est bien pour eux). La polyvalence est une qualité majeure selon elle, (mécanicien, bricoleur, vétérinaire, commercial, juriste, comptable). Avoir une souplesse d'esprit et toujours plus d'humilité ainsi qu'une méfiance des techniques proposées par des commerciaux demandent également des connaissances en agronomie. Pour ce qui est de la mécanique, elle pense qu'en tant que paysanne seule,

[161] Les prés salés appartiennent au domaine public maritime, historiquement il s'agissait de terres pour les personnes sans terres.

elle n’a pas d’autre choix que de s'intéresser à tout, ce qui doit être plus difficile pour une fermme qui travaille avec son mari, son père ou son frère.

La cheffe d’exploitation à 25 ans :

Laure vient de s’installer il y a tout juste un mois, à 25 ans, elle reprend seule l’exploitation laitière bio de son père. Elle n’a pas vu la retraite de ses parents arriver et s’est sentie obligée de reprendre la ferme sous un angle d’expansion financière. Depuis 2 ans, en tant que salariée sur la ferme, une activité de vente directe et de transformation de légumineuse a été lancée un peu malgré elle. Elle m’explique que la relation avec son père est très conflictuelle même si elle compte beaucoup sur lui pour l’aider dans son installation et sur les points techniques. De ce fait, elle se trouve rarement prise au sérieux par ses interlocuteurs, majoritairement des hommes. Elle a très peu confiance en elle et doute régulièrement des ses capacités et cela malgré son école d’ingénieur. Elle regrette la taille de la ferme et l’aspect cheffe d’entreprise. Elle effectue bien plus d’administratif et pour elle ce n’est pas du travail. Son salarié a un an de moins qu’elle et a ses habitudes qu’elle n’ose pas contrecarrer. Quand il partira, elle souhaite que ce soit son conjoint qui prenne sa place, doué en mécanique et plus autoritaire qu’elle, elle compte beaucoup sur lui, sans pour autant mettre en péril son héritage. Le bio, elle ne l’a pas choisi et doute quelquefois de la réelle efficacité. Pour autant, elle considère que c’est une pression physique et psychologique moindre que de ne pas utiliser les produits phytosanitaires. Confrontée à la santé de son père et de la sienne possiblement fragilisées par ces produits, le bio permet également de s’adapter aux besoins des consommateur·ices. Elle affirme qu’il faut faire preuve d'opportunisme, dans les demandes d’aides, dans les tests de cultures etc. De plus, elle précise qu’une méfiance envers les commerciaux est nécessaire. Elle souhaite se former sur l'acupuncture et les méthodes naturelles pour le soin des vaches. Pour autant, ce premier mois s'est bien passé et elle a confiance en l’avenir.

La retraitée :

Marie, 76 ans, est à la retraite depuis 15 ans. Elle a travaillé toute sa vie avec son mari, installé·es en 1974 sur la ferme des parents de Marie (les parents de son mari n'ayant pas une ferme suffisamment grande). Pendant 6 ans, jusqu'à la mort de son père, le couple a effectué un GAEC avec les parents de cette dernière. « Une continuité familiale » bien plus qu'un véritable choix, Marie a toujours travaillé sur la ferme qui faisait 34 ha, en tant qu'aide familiale d'abord, puis elle s'est battu syndicalement pour obtenir le statut de conjointe collaboratrice. Très en colère face à cette injustice, ce déséquilibre entre homme et femme se ressent maintenant dans une retraite inférieure à celle de son mari. Le couple a quand même pu accéder à l'EARL pendant une quinzaine d'années. Marie et son époux ne souhaitaient pas s'agrandir. Elle a trouvé dans le syndicat un moyen d'échanger, de réfléchir, et d'avancer. Le couple a vendu la ferme à un jeune de 25 ans qui s'est agrandi et a modernisé l'exploitation. Elle considère que la diversification au sein des fermes pourrait être plus intéressante qu'un agrandissement. Elle avoue volontiers que le travail auprès de son mari n'est pas toujours simple même s'il s'agit d'un mari et d'un père aimant. Elle regrette notamment sa prise de décision qu'il ne partageait pas avec elle, elle compare ce fonctionnement à celui des commerçant·es et artisan·es et me parle notamment de la division sexuée du travail. Cette dernière avait également lieu au sein de l'exploitation. Elle remarque d'ailleurs que les femmes sont désormais considérées comme « capables de travailler » comme si elles n'avaient jusqu'alors jamais travaillé. Bien qu'elle se soit battue pour ses droits, Marie laisse entrevoir une évolution dans sa manière de penser son métier. Auparavant, elle acceptait, elle prend désormais conscience au fur et à mesure, des inégalités qu'elle a pu vivre. Elle a peu de confiance en elle, une sorte d'auto-censure est très vite apparue dans l'entretien.

La laitière en conversion biologique :

Sandrine a 42 ans, elle a commencé à travailler sur la ferme il y a 17ans en GAEC avec sa tante et son oncle. Issue du milieu agricole, elle a 2 sœurs et un frère qui travaillent ensemble sur la ferme parentale à 20km de chez elle. Elle n'a pas souhaité s'installer sur la ferme parentale

notamment parce qu'elle ne souhaitait pas prendre la place de son frère, seul garçon de la fratrie. Dès lors, que son oncle et sa tante sont parties à la retraite elle a repris la ferme en exploitation individuelle, il y a 7 ans. Mère de 3 enfants, elle a vécu un divorce difficile, elle a embauché un nouveau salarié de 21 ans il y a peu pour l'épauler. Elle m'explique que l'ancien salarié ne respectait pas sa posture de patronne et lui assurait que sa place était à la traite. Depuis peu, elle décide de passer en modèle extensif et en bio pour s'octroyer plus de temps et s'y retrouver financièrement. Elle souhaite devenir totalement autonome avec ses vaches (césarienne, parage etc). Elle se souvient qu'en 1990 trouver un stage pour une fille était compliqué, elle pense que les choses ont évolué depuis, mais elle affirme que pour cette raison, elle faisait "profil bas". Pour cette raison, elle va préférer prendre une stagiaire plutôt qu'un stagiaire. Elle considère que les filles/ femmes sont plus minutieuses avec les animaux, plus soignées et attentives, tandis que le garçon le sera avec le matériel. Cela serait une question de caractère et peut-être de génération.

La stagiaire :

Anaïs a 17 ans, elle est stagiaire dans une exploitation laitière. Elle a toujours apprécié le contact avec les animaux, très vite socialisée à ce métier. Son père a toujours voulu avoir une exploitation, or, il a rencontré de nombreuses difficultés et ne possède que quelques vaches dont il s'occupe. Anaïs souhaite devenir cheffe d'exploitation pour rendre fière son père, mais uniquement si elle est en couple, pour avoir un soutien indéniable. De fait, pour elle, être en exploitation individuelle ou en GAEC avec une amie apparait impensable. Anaïs mentionne notamment le suicide des agriculteurs comme quelque chose qui l'effraie face à la gestion du stress que nécessite une exploitation. Elle m'avoue notamment qu'elle n'a jamais eu de cours sur l'égalité au Lycée mais, et on comprend mieux cette peur du suicide, elle a visionné le film *Au nom de la Terre*[162]. Elle regrette que durant son stage au lycée, son maître de stage ne lui ait pas laissé faire plus de tâches quotidiennes avec le tracteur (désiler, pailler etc..). Pour autant, elle comprend que cette confiance soit difficile à donner. De la même manière, Anaïs regrette son manque de connaissance avant même d'entrer en seconde. Elle m'explique qu'elle était la seule à ne pas avoir vraiment de ferme et qu'il lui manquait beaucoup de pratiques à un tel point qu'elle a pensé abandonner. Son projet professionnel est déjà bien défini avec donc la volonté d'avoir au

[162] Nord-Ouest Film, BERGEON Edouard, *Au nom de la terre,* Mayenne, 2019

maximum 100 vaches laitières, avec un atelier de vaches allaitantes. Le bio ne l'intéresse pas forcément mais l'AOP bien plus. Elle souhaiterait en effet avoir uniquement des vaches normandes. Une transformation du lait l'intéresserait fortement pour une valorisation de ses produits et une reconnaissance de son activité.

L'agricultrice associée à son frère :

Mathilde, 27 ans, va s'installer au printemps avec son frère de 23 ans en GAEC. Ce dernier a toujours su qu'il s'installerait sur la ferme de 111 ha de son père. D'abord diététicienne pendant 3 ans, elle a son propre cabinet sur R. mais rentre chez ses parents pendant le confinement, ne pouvant plus exercer, c'est ici que sa reconversion aura lieu. Son projet professionnel s'affine, elle souhaite mettre en place un atelier de transformation mais suite au contexte actuel (guerre en Ukraine, hausse des prix d'énergie), elle m'explique que c'est plus rentable de vendre le lait directement pour le moment. Ce projet d'installation a été construit par une véritable communication avec son frère. Tous deux souhaitent avoir une exploitation autonome. Cette dernière fait 111 ha, ils produisent un peu de blé et de maïs mais uniquement pour la consommation de leurs bêtes. Elle avoue volontiers que son père a une attitude différente avec elle. Protecteur, il va venir plus facilement l'aider elle plutôt que son frère. De la même manière,elle m'explique qu'avec son frère une organisation du travail va être mise en place pour faciliter les tâches trop difficiles physiquement. Mathilde place la communication au centre de sa relation avec son frère. Le fait d'être au contact des animaux et d'être dehors lui fait apprécier le métier. Ainsi, aimer les animaux et être un bon gestionnaire sont, selon elle, les qualités nécessaires pour assurer une véritable rentabilité. Cependant, elle regrette que ses ami·es soient éloigné·es du milieu car elle se rend compte que ses disponibilités ne sont plus les mêmes qu'avant.

L’éleveuse avec son ami :

Raphaëlle a 30 ans et s’est installée avec un ami sur la ferme familiale de ce dernier. Fille de commerçant·es divorcé·es, s’installer avec son conjoint lui-même agriculteur ne l’intéresse pas. D’abord responsable d’élevage au sein d’une ferme dans laquelle elle avait beaucoup de responsabilités mais aucune reconnaissance, elle décide de s’installer afin d’avoir en sa possession des vaches. Au même moment, son ami qui travaillait avec sa mère sur la ferme va se retrouver seul, par le parrainage tous deux testent leur association. Bien qu’il et elle traient ensemble, Vincent, par habitude, garde le travail quotidien lié au tracteur tandis que Raphaëlle, plus à l’aise avec le soin des vaches, s’en occupe. Pour autant, elle m’explique qu’ils n’ont qu’un tracteur peu puissant, les travaux dans les champs sont alors effectués par une entreprise. Très vite, des valeurs identiques apparaissent dans leur projet comme celle de ne pas s’agrandir. Avec 65 vaches, Raphaelle se considère comme une petite exploitation. En se comparant aux chefs d’entreprise, elle affirme que la liberté et le fait d’être dehors lui fait aimer ce métier. Le courage et l’amour des bêtes sont des qualités nécessaires à l’idéal de ce métier selon elle. Même si perdre une vache, c’est perdre de l’argent, elle affirme que pour un bon éleveur c’est bien plus la perte de la vache en elle-même qui est difficile.

L’agricultrice-meunière-boulangère :

Cathy, 30 ans, est agricultrice-meunière-boulangère. Elle n’aime pas le terme “paysans” considéré encore trop souvent dans les imaginaires collectifs comme “bouseux”. Tout comme son image de femme féminine ne colle pas dans ces mêmes imaginaires à son métier. De la même manière, elle met en évidence le sexisme dans le monde agricole, que cela soit au lycée ou dans le monde du travail, et cela même une fois installée. Depuis 2018, et 2020 officiellement, elle est associée avec son père en EARL sur une ferme de 160 ha. Passée en Bio en 2019, choix de son père, Cathy et son père ne souhaitent pas continuer dans cette voie et vont reprendre des traitements en traits bas volumes et ne pas labourer. Elle se sent riche de ces différentes expériences professionnelles qui lui ont permis de définir son projet professionnel. Être sûre de son projet

mais aussi de soi avec une force de caractère importante, faire preuve de polyvalence et être passionnée sont nécessaires. Elle affirme que pour les personnes non-issues du milieu, comprendre leur métier est compliqué. Tout comme être passionnée demande une connaissance minimale du milieu. Son père et elle effectuent donc de la vente directe et quelques marchés pour vendre leurs produits. Tous deux partagent les mêmes valeurs d'une exploitation qui restent familiale, lorsque son père partira à la retraite elle ne souhaite pas prendre un nouvel associé mais est prête à prendre d'autres salarié·es.

Synthèses d'entretiens 2023-2024

Engagée, héritière et future exploitante :

Fanny a 23 ans, elle est salariée sur l'exploitation familiale qui existe depuis 7 générations sur laquelle son père est chef d'exploitation. Elle a une sœur jumelle pourtant ça a toujours été Fanny qui a été considérée comme la fille qui reprendrait la ferme, sa sœur ne s'y est jamais intéressée. Lorsqu'elle a 10ans, elle conduit des tracteurs. Son père a toujours été bienveillant, même s'il peut être quelques fois infantilisant. A 15-16 ans, son père la sollicite régulièrement pour l'aider dans l'administratif. Elle s'est orientée vers un bac STAV ne souhaitant pas être entourée uniquement de garçons et ne voulant pas se fermer des portes. Elle est très motivée par la performance technique pour une question de rentabilité. Ainsi, elle pousse beaucoup ses vaches afin qu'elles produisent davantage. Après une expérience en transformation laitière bio en stage, elle s'est rendue compte que ça lui plaisait beaucoup. Pour autant confrontée à la difficulté de vendre les produits de ses patrons, elle décide d'abandonner ce projet bio et de transformation parce qu'elle veut gagner sa vie. Le père de Fanny est en rémission de cancer à cause des pesticides. Pour autant, l'exploitation restera conventionnelle même si elle appréhende le regard des ruraux et notamment des néo-ruraux si elle traverse la commune avec un pulvérisateur. Elle m'explique que le métier c'est un bureau à ciel ouvert et qu'il faut faire attention aux relations avec ses voisin·es et collègues. Elle va rarement au médecin d'autant plus que dans la Manche il y a de moins en moins de médecin mais elle m'avoue

avoir trop de choses à penser, elle sature. Elle est très frustrée de ne pas avoir autant de force physique que Mathieu, elle avoue que certaine fois elle va forcer pour y arriver. Elle considère cependant que l'apprentissage du port de charge devrait se faire à l'école. Depuis 2 ans, elle fait partie des JA, ce qui est pour elle une solution pour avoir des arguments de défense de l'agriculture auprès de ceux ou celles qui peuvent la critiquer tout en permettant de représenter le métier auprès de plus jeunes non issu·es du milieu. Elle trouve que son conjoint est la preuve qu'ils et elles peuvent être même plus performant que ceux et celles issues du milieu. Elle remarque cependant que les directeurs des cantons sont uniquement des hommes, elle pense comme son conjoint que c'est parce que les femmes ne veulent pas de ces responsabilités. Elle est très fière de son métier.

Agriculteur pour sa grand-mère :

Mathieu a 23 ans, il s'est orienté vers le monde agricole afin de rendre hommage à ses ancêtres, sa grand-mère qu'il n'a jamais connu était agricultrice. Très débrouillard, il a dû chercher ses stages seuls et auprès de personnes qu'il ne connaissait pas. Il a un petit frère qu'il considère privilégié et qui se dirige également vers l'agriculture. Il a rencontré Fanny en stage dans une ferme Bio, où le couple a pu apprendre à travailler de la même façon. Pour Mathieu, les cours sont orientés pour pousser les jeunes vers le bio alors que selon lui il importe avant tout de faire du rendement. Leur projet est de s'installer ensemble sur la ferme familiale de Fanny. Les relations avec son beau-père sont conflictuelles, pour Mathieu, ce dernier n'a pas conscience du prix des choses en plus d'être trop calme. Il pense que c'est important d'avoir un terrain propre, pour cela il trouve que le conventionnel est plus intéressant et que les vaches sont mieux nourries de la sorte. Pour Mathieu, il est important de renvoyer une bonne image de son métier. Également cela ne le gêne pas de traiter, il trouve le matériel suffisamment performant pour être protégé. Il se dit maniaque et s'énerve rapidement. Il préfère alors forcer dans son coin plutôt que de prendre le risque de s'énerver sur sa collaboratrice. D'ailleur il ne craint pas l'effort physique, pour lui il s'agit davantage d'effort psychologique. Pour le moment il ne gère aucune gestion de l'exploitation étant uniquement salarié mais dès lors qu'il sera installé, il compte faire autant que Fanny. Actuellement à 90 vaches

laitières, le projet est d'en avoir 110 avec deux robots. Il voit comme Fanny la nécessité de produire le plus possible pour être rentable. Il trouve que le syndicat n'apporte rien. Il a une très bonne mémoire mais est très angoissé par l'achat de l'exploitation. Il craint que la transmission ne se passe mal. Il est fier de lui et des anciens qui ont contribué aux paysages agricole

Doublement agriculteur :

Vincent a 23 ans, il est fils d'agriculteurs de chaque côté de sa famille depuis 3 générations. C'était donc une évidence. Après un BTS production animale, Vincent souhaitait enchaîner avec une année de licence en production et conseil en agriculture, mais avec le COVID les maîtres d'apprentissages étaient assez frileux, il est finalement devenu salarié sur une exploitation de 330 vaches, où il a monté en responsabilité. Il enchaîne avec un autre contrat avec un peu moins d'heures sur l'exploitation de son père. A 7 ou 8 ans, il conduisait le tracteur, son père mettait un agglo pour désactiver le système de sécurité. Pour Vincent, il s'agit davantage de l'expérience vécue que de force physique. Pour lui, il importe de faire attention à la pénibilité du travail, c'est dans l'air du temps et selon lui c'est déjà en place sur les deux exploitations sur lesquelles il travaille. Il m'affirme travailler dans un coin où il y a beaucoup d'agriculteurs, ce qui crée beaucoup de concurrence. Il n'est pas plus intéressé que ça par les tracteurs, c'est davantage son collègue qui s'en charge. Chez son patron, il y a 4 box de robot de traite et les vaches peuvent se faire traire 4 à 6 fois dans une même journée pour booster leur production de lait. Il affirme que ça les contraint davantage mais il y voit un avantage dans le regard qu'il peut avoir sur leur santé, elles sont sous contrôle. Il n'a rien contre le bio, peut-être que d'ici 20 ans son exploitation sera bio mais pour le moment il n'est pas convaincu que le bio puisse nourrir la planète. Il craint légèrement des normes environnementales françaises et/ou européennes plus strictes mais sinon il est relativement confiant. Il apprécie être au contact des animaux et de la nature. Il est fier d'avoir fait augmenter la production de lait de son patron et espère un jour présenter une vache au salon de l'agriculture.

Ajout : Les vaches ne sortent pas chez son patron, cela permet de réduire la charge de travail. En cas d'obligation, ils ont le pâturage nécessaire.

L’indépendante de la fratrie :

Salomé à 24 ans ne pensait pas s’orienter en étude agricole, alors qu’elle voulait faire un bac ES, elle décide de redoubler pour ne pas avoir à faire un bac L. Pendant les vacances d’été, ne voulant pas travailler, ses parents l’obligent à venir sur l’exploitation familiale. Elle prend finalement goût et s’oriente avec un bac STAV. Elle rencontre alors Julien qui a le projet de s'installer. Elle le suit dans son projet. Il trouve une exploitation à mi -chemin entre les deux foyers familiaux. Salomé a des relations très conflictuelles avec son frère aîné, l’héritier de la ferme familiale. Il ne l’a jamais soutenu dans cette orientation. Issu d'une grosse exploitation conventionnelle, Salomé est ici sur une plus petite exploitation, toujours en conventionnel, en robot de traite avec des vaches qui ne sortent pas pour qu’elles produisent davantage. Elle est contre cette décision, qu’elle exprime à Julien. Mais elle se sait de toute façon trop sensible avec les bêtes. De la sorte, elle se considère aussi comme moins forte que Julien et pense que sans lui elle ne pourrait être cheffe d’exploitation. Elle y est pour le moment salariée, mais compte s’installer d’ici février 2025. Elle n’a donc pour le moment encore aucun pouvoir décisionnel. Elle n’est pas pour le bio, elle pense qu’il s’agit d’une mode. Elle considère que les cultures sont en meilleur état et de toute façon les tracteurs plus hermétiques. Salomé a peur du travail en couple, elle considère l’exploitation comme celle de son conjoint, même si elle aura la moitié des parts et si un jour ils doivent se séparer, elle partira. Elle développe alors une activité extérieur de gite en dehors de l’exploitation. Elle se considère comme pessimiste, elle peut abandonner facilement contrairement à Julien. Salomé est cependant fière par rapport à ses frères d’avoir créé une autre possibilité que celle familiale.

Le chef d’exploitation NIMA

Julien a 27 ans, il n’est pas issu du milieu agricole et voit cela comme une chance. De fait, pour lui ça lui évite d’avoir des idées préconçues sur le métier qu’il trouve bête. Ses parents allaient aider le voisin agriculteur et c’est ici qu’il a appris à conduire le tracteur. Sinon, il ne sait pas

pourquoi il s'est orienté vers le monde agricole. Il n'est pas du tout intéressé par la mécanique ou le bricolage. Pour lui, la fatigue physique n'existe pas, il n'a pas besoin de forcer. C'est par l'adaptation aux attentes des consommateurs, au climat, au contexte économique qu'il est possible de devenir un bon agriculteur. L'exploitation qu'il a repris fait 230 ha, il souhaitait avoir suffisamment de parcelles autour de la ferme. Il travaille pour le moment avec les cédant·es proches de la retraite mais le couple est pressé de les voir partir à la retraite pour continuer à évoluer et à moderniser. Comme Salomé n'aime pas l'administratif, c'est lui qui s'en occupe. Il n'a pas l'impression de travailler tellement il aime ce qu'il fait, Julien pense quand même que les vacances sont nécessaires au moins pour vivre comme les autres. Il ne se voit pas suivre des réglementations en bio qu'il trouve certaines fois aberrantes. Pour lui c'est normal de soigner la vache quand les humains aussi se soignent. Il n'a pas honte d'aller traiter tant que c'est fait correctement. Comme pour les vaches, si une plante est malade il faut la soigner. Les vaches ne sortent pas sur l'exploitation car cela permet d'avoir une meilleure productivité par une plus grande régularité, les vaches tombent moins malades. Au vue du gros chèque laissé sur la table pour l'achat de l'exploitation, ça lui semble logique. Il est prêt à réfléchir à un parc de détente pour leur bien-être. Il n'a pas de peurs et est confiant sur leur capacité d'adaptation. Lorsqu'il est face à une résistance, il s'informe auprès des pays étrangers car pour lui en France, les études ne mènent à rien. Il est fier d'avoir démarré sur une ferme qui n'appartient pas à leur famille. Pour les moments il affirme que c'est lui qui prend le plus les décisions comme Salomé n'est pas encore cheffe d'exploitation et qu'elle a d'autres projets.

La retraitée :

Annick a 88ans, elle est née dans le milieu agricole. A 14 ans, elle travaille à temps complet sur la ferme. Ses parents sont originaires de l'Orne, ils viennent dans le Calvados pour reprendre l'exploitation Son père lui avait appris à conduire le tracteur. Ils avaient une quinzaine de vaches à lait qu'elle trayait à la main avec sa mère puis à la machine. Lorsqu'elle travaillait avec son père, elle allait aussi dans les champs. Quand elle s'est mariée, ils sont restés dans la ferme de sa famille. Mais son époux ne voulait pas qu'elle travaille dans les champs. Elle a trois enfants. Lorsqu'elle était enceinte, elle continuait à travailler sur la ferme. Un jour, des voisin·es l'ont dénoncé comme quoi elle travaillait sur

l’exploitation, elle n’était pas déclarée. Un GAEC est alors créé avec son fils de 21 ans et son mari, dans les années 1986. En 1997, Le couple déménage de la maison qui est sur l’exploitation pour la laisser à son fils. Son époux, même retraité, allait régulièrement aider son fils, en exploitation individuelle. Anne s’occupait toujours de mettre le couvert en cas de corvées pour son fils tant qu’il était célibataire. Son mari est mort en 2018 mais aujourd’hui elle n’est propriétaire de rien, ni de la nouvelle maison dans laquelle elle vit, ni de celle sur l’exploitation, elle n’en a que l’usufruit.

La salariée qui possède la moitié de l’exploitation :

Devenue agricultrice en 2007, Valentine a des parents éleveur·euse de poules-pondeuses dans les Côtes D’armor. Son père lui a appris à conduire un tracteur à 13-14 ans. Avec son époux rencontré durant un BTS PA, Timoté et Valentine sont allé·es travailler en tant que salarié·es pendant 8 ans avant de finalement s’installer sur la ferme familiale de Timoté. Elle s’est occupée pendant 6 ans des chambres d'hôtes avec la mère de Timoté, puis l’a rejoint sur l’exploitation après le départ de ses parents. Elle a la moitié des parts mais est restée salariée afin d’avoir une meilleure couverture sociale. Ce projet est né de l’évolution salariale de Timoté qui ne convenait pas à leur projet familial. Elle n’y connaissait rien en vaches mais elle a appris au fur et à mesure. En revenant en 2007, elle a fait revoir certaines choses sur l’exploitation pour lui permettre de faire autant que Timoté. Valentine tenait à voir les vaches davantage pâturer car c’est ce qu’il y a de plus économique et cela leur permet d’atteindre l’autonomie. En 2008, le couple vit de plein fouet la crise. Timoté et Valentine souhaitent valoriser leurs pratiques plus douces et donc vont commencer à se former tous les deux pour passer en bio. Le couple a 80 vaches laitières et 90 ha avec un atelier d'engraissement de porc

resté en conventionnel. L'exploitation est en bio depuis 2014. Elle considère qu'il importe de s'adapter à son système. Pour elle, les politiques suivent des agro-industriels qui sont décideurs des orientations des exploitations. Selon elle, il est évident que la France ne sera jamais concurrentielle, il serait alors temps d'arrêter d'importer et de payer davantage les agriculteur·ices. Elle voit comme une force le travail avec son mari, il partage les mêmes valeurs qu'elle, le couple a une ligne directrice, il·elles discutent beaucoup s'il ou elle sont en désaccord. Depuis 2017, le couple a embauché une salariée.

L'ancien salarié chez père Dodu

Timoté a 54 ans, ses parents étaient exploitants laitiers. Son grand-père lui a appris aux alentours de 7 ans à conduire un tracteur. Alors même qu'il n'aime pas l'école, il se dirige vers des formations professionnalisantes dans l'agriculture. Pour autant, il ne souhaite pas s'installer jeune, il travaille pendant 8 ans en tant que salarié jusqu'à ce que le poste ne lui convient plus. Valentine et lui se rendent compte du souhait de travailler ensemble et à l'extérieur. Ils reviennent donc sur la ferme familiale de ses parents. Très bricoleur, il souhaite d'abord optimiser l'espace et lorsque Valentine s'installe, elle lui met en lumière des tâches peu pratiques, où lui-même se retrouve à forcer. Le couple a fait le choix de ne pas s'agrandir, et prend alors le temps de réaménager l'espace. Être un·e bon·ne agriculteur·ice c'est avant tout savoir faire preuve d'indépendance, pour s'approprier son exploitation, se former, se remettre en question. L'aspect animalier ou culturales vient avec l'expérience selon lui. Ainsi la crise actuelle est la preuve de ce manque d'indépendance et d'ouverture de certains agriculteurs qui se laissent former par des commerciaux. Il le sait pour avoir perdu lui aussi la ligne directrice de ce pourquoi il est devenu agriculteur. Le couple s'est alors formé ensemble et a découvert quelquefois avec violence que d'autres systèmes plus proches de leur exploitation fonctionnait. Lorsque Valentine et Timoté ont voulu faire la transition en 2012, les laiteries ne prenaient plus de nouveaux producteurs. Le couple s'est alors laissé 2 ans pour en trouver une. L'embauche de la salariée a eu lieu surtout pour leur permettre d'avoir une vie de couple en plus d'une vie d'associée. Alors qu'au début, il avait de nombreuses peurs financières, aujourd'hui il est confiant, il sait que son système fonctionne, il se sait en phase avec ce dernier. Leur exploitation, hors

maraîchère, est la seule en bio dans la commune. Le couple peut alors être régulièrement confronté à des résistances, selon Timoté les autres se trouvent confrontés à leur choix d'être en conventionnel. Il est administrateur de la CUMA afin de ne pas rester isolé et de dialoguer. Il regrette le modèle économique oppressant, même en bio. Pour autant, il est très fier de ce qu'il·elles ont réussi à créer ensemble.

Le chef d'exploitation en bio :

Pierre a commencé à travailler sur l'exploitation familiale à 17 ans en tant qu'aide familiale avec sa mère comme son père était malade. A 24 ans, il s'est installé en individuel. L'origine du passage en bio était avant tout de valoriser la qualité de l'aliment donné aux vaches. Pour se faire, il a d'abord construit un séchoir en grange. Ensuite, leur volonté était de rester sur une structure familiale, tout en ayant un revenu pour deux. Pour Pierre, passer en bio pour des raisons financières ce n'est pas viable, il est nécessaire d'avoir l'éthique bio, soit, rester à taille humaine, ne pas manger son voisin, et protéger l'environnement et donc l'humain. Le couple est alors précurseur. Pour Pierre, la rotation culturale est nécessaire. Tout comme Isabelle, il pense que les pouvoirs politiques ne sont pas suffisamment du côté des petits producteurs, il pense notamment à la loi Egalim qui n'est pas respectée. Sur l'exploitation au sein de laquelle sa fille Hannah est salariée, il s'occupe des travaux dans les champs, de l'alimentation et du soin des bêtes. Pierre affirme que l'exploitation possède deux différences être bio et en équipe au ⅔ féminines. Il explique alors l'importance du partage pour faire de ces différences une force, et ainsi dire aux acheteur·euses de leur produits qu' il n'est pas seul à les produire mais que derrière il y a Isabelle et Hannah. Il apprendra à Hannah à prendre sa place en tant que future cheffe d'exploitation. Il imagine plusieurs pistes pour la transmission dont celle d'une installation en couple de sa fille et gendre. Pierre pense également qu'il y a un vrai déni dans le monde agricole. Pour lui, c'est important d'être présent dans les instances agricoles pour défendre leur système. Pierre et son épouse sont syndicalisé·es à la confédération paysanne.

La cheffe d’exploitation en bio :

Alors comptable, elle décide de faire un BPREA après la naissance de ses enfants. Elle travaillait de temps en temps sur la ferme mais sans statut jusqu'à maintenant. Pour son installation, le couple décide de lancer un atelier de transformation laitière. En 2006, l’EARL est lancé et en 2007 l’atelier de transformation. Elle connaissait le monde agricole avec ses grands-parents agriculteur.ices. Aujourd’hui, Pierre et elle ont un atelier de vente directe à la ferme et le couple vend ses produits auprès des collectivités mais pas auprès des grandes surfaces. Le passage en bio de la structure vient d’une volonté à valoriser leur lait, le couple n’a pas eu grand chose à faire vue que la ferme étaient déjà à l’herbe. Tout l'intérêt pour elle d’avoir une éthique bio c’est de produire sain. Aujourd’hui, de part la réduction des pesticides et le développement du bio, les outils sont bien plus performants qu’à leur début. Ce nouveau matériel est également utilisé par des conventionnels qui n'arrivent plus à tuer les mauvaises herbes avec des pesticides. Un échange des pratiques apparaît, même si leurs pensées sont différentes. Mais pour Isabelle, comme le président du syndicat majoritaire est également directeur d’un groupe agro-industriel, il ne voit que le business avant la qualité et la valorisation des produits français. Isabelle a du mal à comprendre également pourquoi certains parents ne sont pas prêts à mettre plus d’argent pour des produits sains pour leurs enfants au sein des cantines par exemple. Elle souhaiterait que sa fille s’installe afin qu’Isabelle puisse devenir salariée. Isabelle n’arrive pas à comprendre que certains agriculteurs se refusent encore à apprendre aux filles de conduire des tracteurs, elle trouve que Pierre n’a jamais fait de différence. Bien qu’elle préfère rester en arrière, elle signe les mails et autres par son prénom pour ne pas être effacée derrière son patronyme. Elle considère que pour se faire une place il faut s’imposer. Lorsqu'elle part en vacances avec Pierre, Hannah se retrouve seule sur l’exploitation et elle trouve cela formateur pour la prise de décision. Isabelle fait partie du service de remplacement de Normandie, elle se rend compte que certaines exploitations tardent trop avant de modifier leur outils de travail, pour elle si tu es bien, la ferme le sera également. C’est davantage elle qui a le pouvoir décisionnel d’autant qu’elle est beaucoup plus diplomate que son mari.

La future cheffe d'exploitation individuelle :

Hannah a toujours grandi dans une ferme bio, depuis toute petite elle voulait faire comme sa mère. Elle ne connaissait que ça jusqu'à l'arrivée en lycée agricole où elle a découvert d'autres systèmes, elle était d'ailleurs la seule en bio. Elle considère le bio comme le plus simple à produire, et le conventionnel comme un retour en arrière qu'elle ne fera pas, même si selon elle, il est important d'être bien dans son système peu importe lequel. Elle décide d'enchainer après son BTS PA avec un CS transformation laitière pour ne pas que ce soit sa mère qui lui explique tout. De la sorte, elle peut tourner sur tous les postes de la ferme. Ainsi, elle ne sent pas enfermée dans la place qu'on laisse à la femme sur les fermes. Aujourd'hui, Hannah est salariée en 39h sur l'exploitation de ses parents, c'est un souhait de sa part pour garder une certaine liberté des week-end mais également pour ne pas avoir trop de responsabilités qu'elle ne se sent pas encore prête à prendre. A 23 ans, elle a déjà conscience de nombreuses scènes dans lesquelles les hommes l'ont réduite à son statut de femmes qui ne saurait pas faire comme eux. Alors, à chaque fois qu'elle va en corvée d'ensilage, elle est stressée, elle a toujours ce souci de bien faire. Son copain vient l'aider régulièrement sur l'exploitation après son travail ou pendant les vacances ce qui la rassure beaucoup, elle pense que sans lui elle n'y arriverait pas. Même si son père lui dit que c'est elle la patronne, elle se souvient d'une fois face à un commercial où ce dernier s'est adressé uniquement à son copain, jusqu'à ce que ce dernier explique que lui n'y connait rien. Hannah a conscience que tous ces interlocuteurs sont des hommes, elle a également conscience que le matériel n'est pas adapté et elle ne se gêne pas de le dire contrairement à certaines agricultrices qui préfèrent mentir à ce sujet. Aujourd'hui l'exploitation est composée de 60 vaches laitières et de 100 ha, elle réfléchit à la meilleure solution pour s'installer, embaucher un·e salarié·e ou peut-être en supprimant l'atelier de transformation

Le salarié en bio par hasard :

Nicolas a 27 ans, ses parents n'ont pas repris l'exploitation agricole de leurs propres parents. Son père aurait sûrement aimé mais le grand-père de Nicolas était difficile. Pour autant, le père de Nicolas lui a transmis l'intérêt pour les terres, il était d'ailleurs professeur d'économie en lycée agricole et Nicolas passait ses vacances chez ses grands-parents. Il a fait un bac général, puis un BTS agricole et une école d'ingénieur et il ne regrette pas du tout ces années. Malgré les trois stages effectués dans une exploitation agricole durant l'école d'ingénieur, il ne considérait pas ça suffisant pour s'installer, ce qui était son projet, Il a donc cherché une ferme pour être salarié et en apprendre davantage sur le terrain. Il a toujours aimé les vaches et la production laitière. Lorsqu'il tombe sur la ferme sur laquelle il travaille, il n'a pas vu qu'elle était en bio. Il y a deux chefs d'exploitation avec celui qui a la majorité des parts qui part à la retraite d'ici 5 ans et que Nicolas va remplacer. Pour autant, les responsabilités sont bien partagées. Nicolas s'installe en février prochain et prend 10% des parts pour commencer. La ferme embauche beaucoup de personnes, il·elles sont actuellement, deux salarié·es, deux associés, deux apprenti·es et un stagiaire. Cela apporte plus de confort de vie mais permet aussi de ne pas trop payer de MSA ou d'impôt. C'est une solution pour faire baisser les charges sans avoir à acheter du matériel, qui ne les intéresse pas. Ce temps libre lui permet de se former, de prendre du recul, et d'échanger avec d'autres agriculteurs. Il trouve que l'exploitation est relativement pratique en termes d'ergonomie. Son grand-père lui a appris les bases de la conduite de tracteurs mais il considère qu'il a eu de la chance de tomber sur des agriculteurs qui lui ont fait confiance. C'est cette même confiance qu'il peut avoir pour transmettre aux apprenti·es.Pour Nicolas, l'importance se trouve dans la rigueur pour ne pas être débordé et faire les choses en temps et en heure et ainsi apporter de l'aliment de qualité aux vaches pour leur bien-être et aussi pour la production.Il aime s'intéresser à la génétique pour comprendre la relation avec les vaches. Aujourd'hui il ne se verrait pas traiter, il pense d'ailleurs que ça serait désormais un critère que de travailler en ferme bio.

L**e chef d’exploitation en conventionnel :**

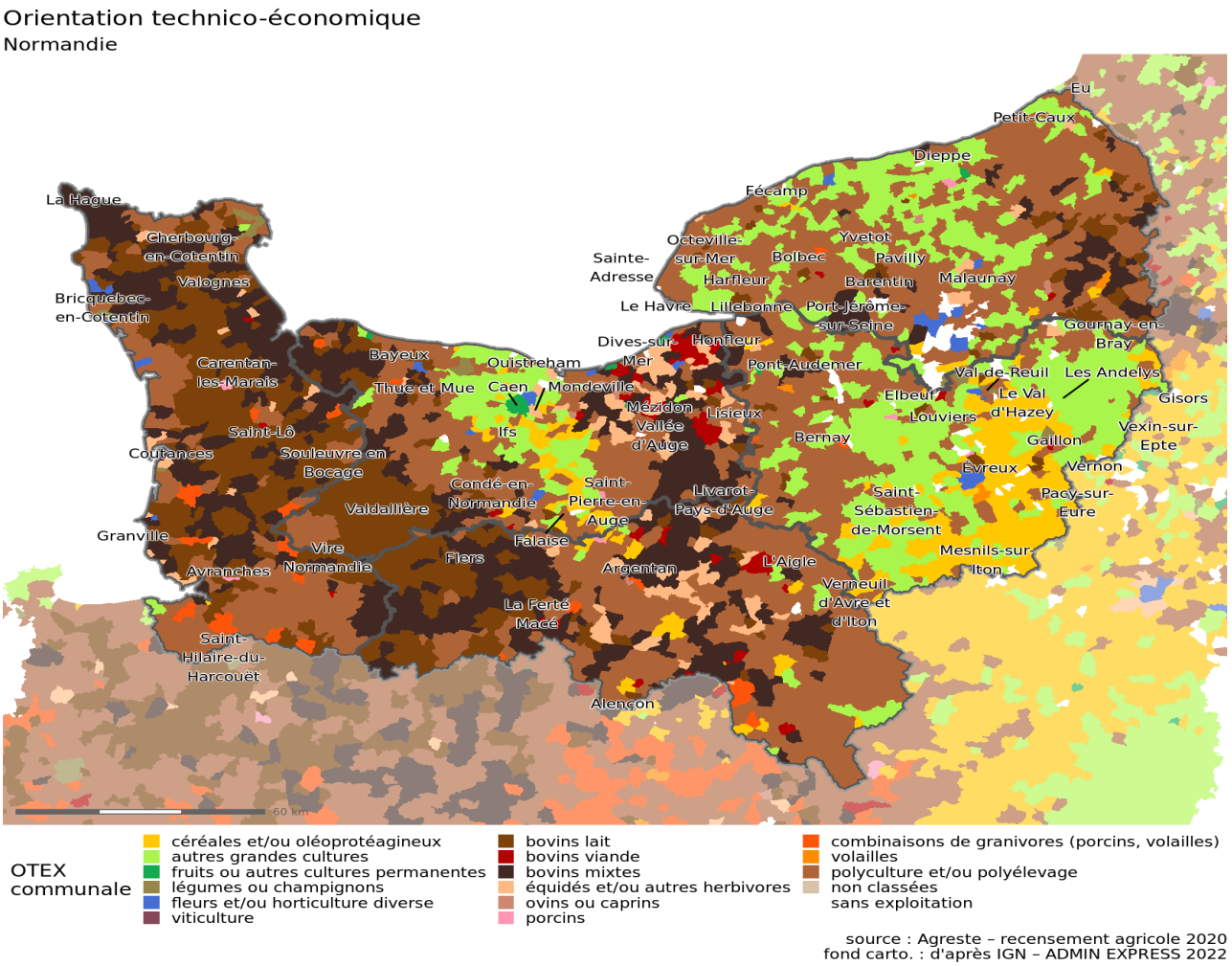
Quand Christophe a repris la ferme de ses parents, il ne s’est pas trop posé la question. Son père lui a appris à conduire un tracteur, il allait sur la ferme enfant mais il aurait préféré aller faire du foot le mercredi. Il n’a jamais été un grand conducteur de tracteur. En 1995 il s’installe avec son père et ce n’est que quand son père part à la retraite que sa mère, alors conjointe collaborative, s'installe à son tour, avec l’épouse de Christophe, Clotilde. Il reprend ensuite les terres de son oncle qui est décédé et embauche un salarié 3 jours par semaine. Sur la ferme, il a échangé le soin des veaux avec Clotilde parce qu’il n’était pas assez patient avec ces derniers. Il pense d’ailleurs que la façon d’élever les bêtes influe sur leur caractère. Christophe n’est absolument pas bricoleur, il laisse son salarié faire ou il appelle son frère. Même si le couple a eu des problèmes de santé, Christophe considère que le travail est quand même moins physique. Il lui importe de faire attention aux investissements et privilégie donc des investissements pour faciliter le travail plutôt que dans du matériel, c’était déjà le cas lorsque son père était chef d’exploitation. Il pense qu’il faut être convaincu par le bio et ne pas juste s’installer pour des raisons financières. Lui l’est une fois sur deux. Il considère que le conventionnel est moins contraignant mais il pense que leur pratique n'est pas très loin du bio. Christophe n’est pas quelqu'un de peureux si ce n’est au tout début avec la mise aux normes. Il se rend compte que c’est davantage lui qui prend les décisions et ne sait pas trop pourquoi, si ce n’est peut-être que son épouse n’est pas issue du monde agricole. Il trouve l'astreinte de la traite contraignante mais il ne se verrait pas avec des robots car il craint que les vaches ne sortent plus, si le pâturage ne marche pas. Aujourd’hui, l’exploitation est composée de 80 vaches et 140ha dont un tout petit peu de cultures qu’il délègue majoritairement. Il aimerait qu’un·e de ses enfants reprenne l’exploitation ou du moins un jeune.

La cheffe d’exploitation en conventionnel :

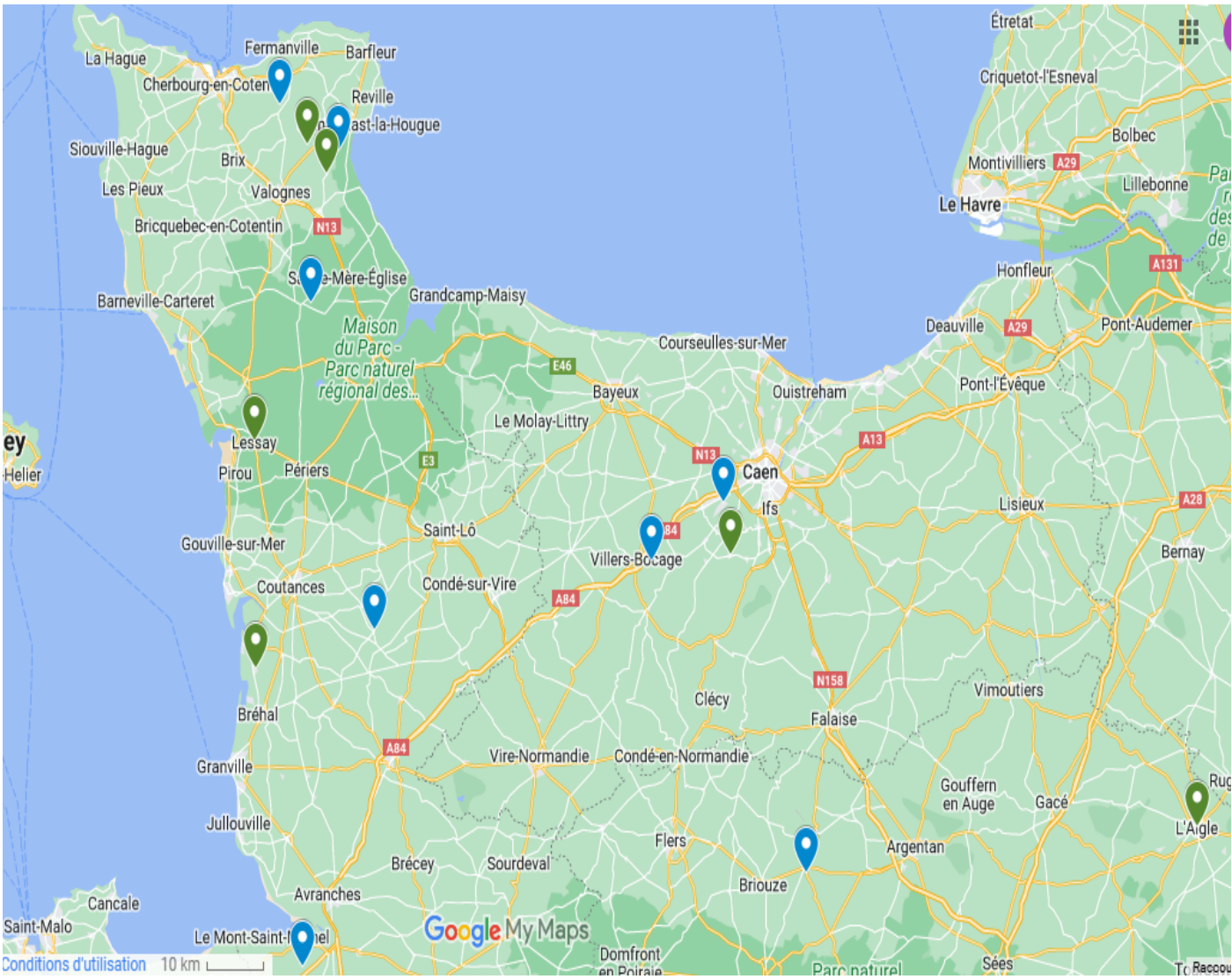
Alors en étude de psychologie, et alors qu’elle s’était promis de ne jamais épousé un agriculteur, elle rencontre Christophe. Ce dernier lui propose de s’installer avec lui, elle fait alors un BPREA et s’installe vers ses 23ans. Durant son stage, elle essaie la conduite de tracteur mais la

difficulté est dans sa petitesse, elle n'atteint pas les pédales. Elle est obligée de conduire debout, les tracteurs étant devenus trop gros. A 53 ans, elle n'a aujourd'hui jamais réessayé. Elle s'occupe des veaux, elle leur parle beaucoup et ces derniers sont plus calmes. Clotilde trouve le suivi médical très important, et contrairement à Christophe elle trouve que la salle de traite est peu adaptée physiquement. Pour Clotilde, il est évident qu'un·e bon·nes agriculteur·ice c'est une personne qui va privilégier le bétail à l'achat du matériel. Clotilde considère le bio comme trop pointilleux, elle trouve leur système raisonné suffisant. Elle a du temps libre dans la journée, lorsque son mari ne lui demandait rien donc elle s'occupe de la maison mais aussi de l'administratif. Elle m'explique que c'est également elle qui s'occupe de faire les repas de corvées. Quand elle a eu le poignet cassé, c'est finalement la mère de leur salarié (30 ans) qui est venue l'aider. Clotilde semble préférer que ce soit son mari qui prenne les décisions parce que finalement il a toujours raison même si de base elle n'était pas trop d'accord. Elle aime s'occuper des veaux mais n'apprécie pas d'aller chercher les vaches dans les champs parce qu'elle trouve que Christophe râle trop, il s'affole. Elle n'est pas à l'aise dans le bâtiment lorsqu'il faut trier les vaches, elle est trop petite.

Annexe 4 : Orientation technico-économique en Normandie, source : Agreste, 2020



Annexe 5 : Localisation des différent·es enquêté·es en Normandie :



Annexe 6 : Entretiens 2023-2024, collectifs ou individuels

Fanny	Collectif
Mathieu	
Salomé	Individuel
Julien	Salomé est resté durant cet entretien
Pierre	Collectif
Isabelle	
Hannah	
Nicolas	Individuel
Vincent	Individuel
Clotilde	Collectif, avec présence de leur fils qui ne travaille pas sur l'exploitation
Christophe	
Annick	Individuel

Annexe 7 : Tableau informatif des données de l'échantillon 2023-2024

Prénom	Statut	Formation	Âge	Conv/bio/ (valeur ajoutée)	Elevage	culture	pratiques différentes	Patrimoine	NIMA ou IMA
Fanny	Salariée va s'installer avec A suite à la retraite de son père	Bac STAV (2nd générale) BTS AXE (angers) BTS PA 1 an CS transfo production commercialisation des produits fermiers	23 ans	Conv	bovin-lait 90 bovin-lait	150 ha : 30 ha de culture, du blé et 30 ha de maïs 90ha en herbe dont 30 ha de marais,s		X	IMA
	Salarié,	BAC	23	conv				Aucun	NIMA,

Mathieu	va s'installer avec M d'ici 2 ans	CGEAA et BTS AXE	ans						même si sa famille a de quoi pratiquer
Salomé	Salariée	bac STAV BTS AXE	24ans	conv		230 ha	ne gardent pas les mâles Vaches ne sortent pas robot de traites	Sa famille mais ne s'inscrit pas dessus	IMA
Julien	Chef exploit	BAC STAV BTS AXE	27 ans	conv	Bovin-lait			Aucun	NIMA
Annick	Retraitée	sur la ferme à 14 ans	88 ans	conv	bovin-lait	polyculture 80ha	-son mari lui a interdit d'aller travailler dans les champs	(ses parents et son mari en possédaient mais aujourd'hui rien ne lui appartient)	IMA
Valentine	Salariéé, par choix mais	BTS technico-alimentaire	55 ans	Bio depuis 2014 Bovin-lait Atelier engraissage porcs en conventionnel 90 ha dont 5 ha de cultures					IMA Parents en volailles (Côtes

	avec 50% des parts de l'exploitation			80 vaches laitières 2 salariées					d'Armor)
Timote	Chef d'exploitation	BTS AXE	54 ans						IMA reprise ferme familie
Vincent	salarié sur la ferme de son père et d'un patron	Bac STAV BTS PA	23 ans	conv	330 vaches à la traite. 1-> 210-220 vaches en traites robotisées 2-> 100 vaches en traites manuelles. Père : 100 vaches en traite manuelle	175 ha : 110 mais 3O ray-grass 35ha prairie son père : 112ha 40ha en maïs, 30 ray-grass 42 ha prairie	-en robot chez son patron, ne pâturent pas		IMA
Pierre	Chef d'exploitation	/	54 ans	bio	60 vaches laitières	100 ha,	-s'engager pour être représenté·e		IMA

	Syndicalisé Confédération paysanne				20mères limousines, allaitantes.				
Isabelle	Cheffe d'exploitation Syndicalisée confédération paysanne	BTS Comptabilité gestion BPREA	53 ans	bio	l'atelier transfo laitière magasin à la ferme, et auprès collectivité		-ferme pédagogique -atelier de transfo (à elle) -pouvoir décisionnel		Nima
Hannah	Salariée	Bac STAV BTS PA CS Transfo	23 ans	bio			S'installera en individuelle mais pour le moment ne le souhaite pas A grandi avec l'éthique bio		IMA
Nicolas	Salarié Syndicalisé JA	Bac général, BTS agricole,	27 ans	bio	135 vaches laitière 185ha	130-140 ha de pâture et le reste de céréales et un peu de maïs	S'installer sur une ferme HCF éthique Bio en cours de		NIMA

		école d'ingénieur production animale					construction		
Christophe	Chef d'exploitation,	BEP	52	conv	80 vaches, et quelques boeufs	140 Ha : 25-27ha de maïs, 7-8ha en céréales + pâtures	Raisonnée Ne souhaite pas investir ++ matériel Pâturages importants	x	IMA
Clotilde	cheffe d'exploitation	Fac de psychologie et un an de BPREA	52	conv					NIMA